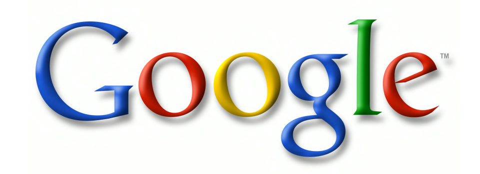



21. b. 5
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Digitized by Google





RECUEIL
AMUSANT
DE VOYAGES.

RECUEIL
AMUSANT
DE VOYAGES,
EN VERS ET EN PROSE;

FAITS par différens Auteurs, auquel on a joint un Choix des Épîtres, Contes & Fables Morales qui ont rapport aux Voyages.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,
Chez NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

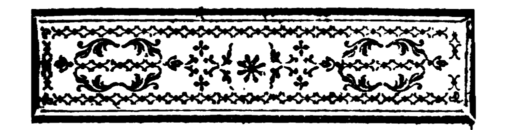
AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Le débit rapide qui s'est fait, en peu de mois, du RECUEIL AMUSANT DES VOYAGES, *a flatté l'Éditeur, & fait regretter à plusieurs Gens de Lettres que ce petit Ouvrage n'ait pas été complété autant qu'il pouvoit l'être. C'est pour satisfaire à leurs désirs, que nous donnons un* dernier Supplément *à cette Encyclopédie de Promenades & de Voyages. Nous espérons que nos Lecteurs ne liront pas, avec moins de plaisir, les Morceaux recueillis de* J. J., *de* Gresset, *de* Pezai, *de MM.* Robé, Lemierre, Gaillard, Bérenger, l'Abbé Robin, Charles *&* Robert, *&c., que les aimables Productions qui embellissent nos premiers Volumes.*

L'agrément & la variété ont présidé à ce nouveau Choix ; nous serons dédommagés de tous nos soins, si le Public continue de l'accueillir favorablement.

COURET DE VILLENEUVE, *Imprimeur du Roi.*



DEUX LETTRES

A M. LE MARÉCHAL

DE LUXEMBOURG,

CONTENANT UNE DESCRIPTION DU VAL-DE-TRAVERS.

LETTRE PREMIERE.

A Motiers, le 20 Janvier 1763.

VOUS voulez, M. le Maréchal, que je vous décrive le pays que j'habite ? mais comment faire ? Je ne sçais voir qu'autant que je suis ému : les objets indifférens sont nuls à mes yeux ; je n'ai de l'attention qu'à proportion de l'intérêt qui l'excite, & quel intérêt puis-je prendre à ce que je retrouve si loin de vous ? Des arbres, des rochers,

des maisons, des hommes même; sont autant d'objets isolés dont chacun, en particulier, donne peu d'émotion à celui qui le regarde : mais l'impression commune de tout cela, qui le réunit en un seul tableau, dépend de l'état où nous sommes en le contemplant. Ce tableau, quoique toujours le même, se peint d'autant de manieres qu'il y a de dispositions différentes dans les cœurs des Spectateurs; & ces différences, qui sont celles de nos jugemens, n'ont pas lieu seulement d'un Spectateur à l'autre, mais dans le même, en différens temps. C'est ce que j'éprouve bien sensiblement en revoyant ce pays que j'ai tant aimé. J'y croyois retrouver ce qui m'avoit charmé dans ma jeunesse; tout est changé: c'est un autre paysage, un autre air, un autre ciel, d'autres hommes; & ne voyant plus mes Montagnons avec des yeux de vingt ans, je les trouve beaucoup vieillis. On regrette le bon temps d'autrefois; je le crois bien : nous attribuons aux choses tout le changement qui s'est fait en nous;

& lorſque le plaiſir nous quitte, nous croyons qu'il n'eſt plus nulle part. D'autres voient les choſes comme nous les avons *vues*, & les verront comme nous les voyons aujourd'hui : mais ce ſont des deſcriptions que vous me demandez, non des réflexions, & les miennes m'entraînent comme un vieux enfant qui regrette encore ſes anciens jeux. Les diverſes impreſſions que ce pays a faites ſur moi à différens âges, me font conclure que nos relations ſe rapportent toujours plus à nous qu'aux *choſes*, & que, comme nous décrivons *bien* plus ce que nous ſentons, que ce qui eſt, il faudroit ſçavoir comment étoit affecté l'Auteur d'un Voyage, en l'écrivant, pour juger de combien ſes peintures ſont au-deçà ou au-delà du vrai. Sur ce principe, ne vous étonnez pas de voir devenir froid & aride, ſous ma plume, un pays jadis ſi verdoyant, ſi vivant, ſi riant à mon gré : vous ſentirez trop aiſément, dans ma Lettre, en quel temps de ma vie, & en quelle ſaiſon de l'année elle a été écrite.

Je sais, M. le Maréchal, que, pour vous parler d'un Village, il ne faut pas commencer par vous décrire toute la Suisse, comme si le petit coin que j'habite avoit besoin d'être circonscrit d'un si grand espace : il y a pourtant des choses générales qui ne se devinent point, & qu'il faut sçavoir pour juger des objets particuliers. Pour connoître Motiers, il faut avoir quelqu'idée du Comté de Neuf-Châtel ; & pour connoître le Comté de Neuf-Châtel, il faut en avoir de la Suisse entiere.

Elle offre à peu près par-tout les mêmes aspects ; des lacs, des prés, des bois, des montagnes ; & les Suisses ont aussi tous à peu près les mêmes mœurs, mêlées de l'imitation des autres Peuples, & de leur antique simplicité. Ils ont des manieres de vivre qui ne changent point, parce qu'elles tiennent, pour ainsi dire, au sol du climat, aux besoins divers ; & qu'en cela les Habitans seront toujours forcés de se conformer à ce que la nature des lieux leur prescrit. Telle est, par exemple, la

distribution de leurs habitations, beaucoup moins réunies en Villes & en Bourgs qu'en France, mais éparses & dispersées çà & là *sur le* terrain avec beaucoup d'égalité. Ainsi, quoique la Suisse soit en général plus peuplée à proportion que la France, elle a de moins grandes Villes & de moins gros Villages : en revanche, on y trouve partout des maisons ; le Village couvre toute la Paroisse, & la Ville s'étend par-tout le pays. La Suisse entiere est comme une grande Ville divisée en treize quartiers, *dont les* uns sont sur les vallées, d'autres sur les montagnes. Genève, Saint-Gal, Neuf-Châtel, sont comme les Fauxbourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés ; mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la Ville : seulement les maisons, au lieu d'être alignées, sont dispersées sans symétrie & sans ordre, comme on *dit* qu'étoient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déserts, quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des

manufactures dans des précipices, des atteliers sur des torrens. Ce mélange bizarre a je ne sçais quoi d'animé, de vivant, qui respire la liberté, le bien-être, & qui sera toujours du pays où il se trouve, un spectacle unique en son genre, mais fait seulement pour des yeux qui sçachent voir.

Cette égale distribution vient du grand nombre des petits Etats qui divisent les Capitales, de la rudesse du pays qui rend les transports difficiles, & de la nature des productions qui, consistant pour la plupart en pâturages, exige que la consommation s'en fasse sur les lieux même, & tient les hommes aussi dispersés que les bestiaux. Voilà le plus grand avantage de la Suisse, avantage que ses Habitans regardent peut-être comme un malheur, mais qu'elle tient d'elle seule, que rien ne peut lui ôter, qui malgré eux contient ou retarde le progrès du luxe & des mauvaises mœurs, & qui réparera toujours à la longue l'étonnante déperdition d'hommes qu'elle fait dans les pays étrangers.

Voilà le bien; voici le mal amené par ce bien même. Quand les Suisses, qui jadis vivant renfermés dans leurs montagnes, se suffisoient à eux-mêmes, ont commencé à communiquer avec d'autres nations, ils ont pris goût à leur maniere de vivre & ont voulu l'imiter; ils se sont apperçus que l'argent étoit une bonne chose, & ils ont voulu en avoir. Sans productions & sans industrie pour l'attirer, ils se sont mis en commerce eux-mêmes; ils se sont vendus en détail aux Puissances; ils ont acquis *par-là* précisément assez d'argent pour sentir qu'ils étoient pauvres. Les moyens de le faire circuler étant presqu'impossibles dans un pays qui ne produit rien, & qui n'est pas maritime, cet argent leur a apporté de nouveaux besoins, sans augmenter leurs ressources. Ainsi, leurs premières aliénations de troupes les ont forcés d'en faire de plus grandes, & de continuer toujours. La vie étant devenue plus dévorante, le même pays n'a plus pu nourrir la même quantité d'Habitans. C'est la raison de la

dépopulation que l'on commence à ſentir dans toute la Suiſſe : elle nourriſſoit ſes nombreux Habitans, quand ils ne ſortoient pas de chez eux : à préſent qu'il en ſort la moitié, à peine peut-elle nourrir l'autre.

Le pis eſt que, de cette moitié qui ſort, il en rentre aſſez pour corrompre tout ce qui reſte par l'imitation des uſages des autres pays, & ſur-tout de la France, qui a plus de Troupes Suiſſes qu'aucune autre Nation. Je dis corrompre, ſans entrer dans la queſtion ſi les mœurs françoiſes ſont bonnes ou mauvaiſes en France, parce que cette queſtion eſt hors de doute quant à la Suiſſe, & qu'il n'eſt pas poſſible que les mêmes uſages conviennent à des Peuples qui n'ayant pas les mêmes reſſources, & n'habitant ni le même climat, ni le même ſol, seront toujours forcés de vivre différemment. Le concours de ces deux cauſes, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, ſe fait ſentir en toutes choſes ; il rend raiſon de tout ce qu'on remarque de

particulier dans les moeurs des Suisses, & sur-tout de ce contraste bizarre de recherche & de simplicité qu'on sent dans toutes leurs manières. Ils tournent à contre-sens tous les usages qu'ils prennent, non pas faute d'esprit, mais par la force des choses. En transportant dans leurs bois les usages des grandes Villes, ils les appliquent de la façon la plus comique; ils ne sçavent ce que c'est qu'habits de campagne; ils sont parés dans leurs rochers, comme ils l'étoient à Paris; ils portent sous leurs *sapins* tous les pompons du Palais-Royal, & *j'en ai* vu revenir de faire leurs foins en petite veste à falbalas de mousseline. Leur délicatesse a toujours quelque chose de grossier; leur luxe a toujours quelque chose de rude. Ils ont des entremets, mais ils mangent du pain noir; ils servent des vins étrangers, & boivent de la piquette; des ragoûts fins accompagnent leur lard rance & leurs choux; ils vous offriront à déjeûner du café & du fromage, à goûter, du thé avec du jambon. Les femmes ont

de la dentelle & de fort gros linge, des robes de goût avec des bas de couleur : leurs valets, alternativement laquais & bouviers, ont l'habit de livrée en servant à table, & mêlent l'odeur du fumier à celle des mets.

Comme on ne jouit du luxe qu'en le montrant, il a rendu leur société plus familiere, sans leur ôter pourtant le goût de leurs demeures isolées. Personne ici n'est surpris de me voir passer l'hiver en campagne; mille gens du monde en font tout autant. On demeure donc toujours séparés; mais on se rapproche par de longues & fréquentes visites. Pour étaler sa parure & ses meubles, il faut attirer ses voisins & les aller voir; & comme ces voisins sont souvent assez éloignés, ce sont des voyages continuels. Aussi jamais n'ai-je vu de Peuple si allant que les Suisses; les François n'en approchent pas. Vous ne rencontrez de toutes parts que voitures; il n'y a pas une maison qui n'ait la sienne, & les chevaux, dont la Suisse abonde, ne

sont rien moins qu'inutiles dans le pays. Mais, comme ces courses ont souvent pour objet des visites de femmes, quand on monte à cheval, ce qui commence à devenir rare, on y monte en jolis bas blancs bien tirés, & l'on fait à peu près, pour courir la poste, la même toilette que pour aller au bal. Aussi rien n'est si brillant que les chemins de la Suisse : on y rencontre à tout moment de petits Messieurs & de belles Dames ; on n'y voit que bleu, vert, couleur de rose ; on se croiroit au Jardin du Luxembourg. Un effet de ce commerce est d'avoir presqu'ôté aux hommes le goût du vin, & un effet contraire de cette vie ambulante, est d'avoir cependant rendu les cabarets fréquens & bons dans toute la Suisse. Je ne sçais pas pourquoi l'on vante tant ceux de France ; ils n'approchent pas surement de ceux-ci : il est vrai qu'il y fait très-cher vivre ; mais cela est vrai aussi de la vie domestique, & cela ne sçauroit être autrement dans un pays qui produit peu

de denrées, & où l'argent ne laisse pas de circuler.

Les trois seules marchandises qui leur en aient fourni jusqu'ici, sont les fromages, les chevaux & les hommes; mais depuis l'introduction du luxe, ce commerce ne leur suffit plus, & ils y ont ajouté celui des manufactures, dont ils sont redevables aux Réfugiés François; ressource qui cependant a plus d'apparence que de réalité: car, comme la cherté des denrées augmente avec les especes, & que la culture de la terre se néglige, quand on gagne davantage à d'autres travaux, avec plus d'argent ils n'en sont pas plus riches; ce qui se voit par la comparaison avec les Suisses Catholiques qui, n'ayant pas la même ressource, sont plus pauvres d'argent, & ne vivent pas moins bien.

Il est fort singulier qu'un pays si rude, & dont les Habitans, si enclins à sortir, leur inspire pourtant un amour si tendre, que le regret de l'avoir quitté les y ramène presque tous à la fin, & que ce regret

donne à ceux qui n'y peuvent revenir, une maladie quelquefois mortelle, qu'ils appellent, je crois, *le hemvé.* Il y a dans la Suisse un air célebre, appellé *le rang-des-vaches*, que les Bergers sonnent sur leurs cornets, & dont ils font retentir tous les coteaux du pays. Cet air, qui est peu de chose en lui-même, mais qui rappelle aux Suisses des choses relatives au pays natal, leur fait verser des torrens de larmes, quand ils l'entendent en terre étrangere: il en a même fait mourir de douleur un si grand nombre, qu'il a été défendu, par Ordonnance du Roi, de jouer le rang-des-vaches dans les Troupes Suisses. Mais, M. le Maréchal, vous sçavez peut-être tout cela mieux que moi, & les réflexions que ce fait présente ne vous auront pas échappé. Je ne puis m'empêcher de remarquer seulement que la France est assurément le meilleur pays du Monde, où toutes les commodités & tous les agrémens de la vie concourent au bien-être des Habitans. Cependant il n'y a jamais

eu, que je sçache, de hemvé ou de rang-des-vaches, qui fît pleurer & mourir de regret un François en pays étranger, & cette maladie diminue beaucoup chez les Suisses depuis qu'on vit plus agréablement dans leur pays.

Les Suisses, en général, sont justes, officieux, charitables, amis solides, braves soldats & bons citoyens, mais intrigans, défians, jaloux, curieux, avares, & leur avarice contient plus leur luxe que leur simplicité. Ils sont ordinairement graves & phlegmatiques; mais ils sont furieux dans leur colere, & leur joie est une ivresse. Je n'ai rien vu de si gai que leurs jeux. Il est étonnant que le Peuple François danse tristement, languissamment, de mauvaise grace, & que les danses Suisses soient sautillantes & vives. Les hommes n'y montrent que leur vigueur naturelle; & les filles y ont une légéreté charmante: on diroit que la terre leur brûle les pieds.

Les Suisses sont adroits & rusés dans les affaires: les François, qui les jugent

groffiers, font bien moins déliés qu'eux; ils jugent de leur esprit par leur accent. La Cour de France a toujours voulu leur envoyer des gens fins, & s'eft toujours trompée : à ce genre d'escrime, ils battent communément les François; mais envoyez-leur des gens droits & fermes, vous ferez d'eux ce que vous voudrez; car naturellement ils vous aiment.

Le Marquis de Bonnac, qui avoit tant d'esprit, mais qui paffoit pour adroit, n'a rien fait en Suiffe, & jadis le Maréchal de *Baffompierre* y faifoit tout ce qu'il vouloit, parce qu'il étoit franc, ou qu'il paffoit chez eux pour l'être. Les Suiffes négocieront toujours avec avantage, à moins qu'ils ne foient vendus par leurs Magiftrats, attendu qu'ils peuvent mieux fe paffer d'argent, que les puiffances fe paffer d'hommes; car, pour votre blé, quand ils voudront, ils n'en auront pas befoin. Il faut avouer auffi que s'ils font bien leurs Traités, ils les exécutent encore mieux; fidélité qu'on ne fe pique pas de leur rendre.

Je ne vous dirai rien, M. le Maréchal, de leur Gouvernement & de leur Politique, parce que cela me meneroit trop loin, & que je ne veux vous parler que de ce que j'ai vu. Quant au Comté de Neuf-Châtel, où j'habite, vous sçavez qu'il appartient au Roi de Prusse. Cette petite Principauté, après avoir été démembrée du Royaume de Bourgogne, & passé successivement dans les Maisons de Châlons, d'Oochberge de Longueville, tomba enfin, en 1707, dans celle de Brandebourg, par la décision des Etats du pays, Juges naturels des droits des Prétendans. Je n'entrerai point dans l'examen des raisons sur lesquelles le Roi de Prusse fut préféré au Prince de Conti, ni des influences que purent avoir d'autres Puissances dans ces affaires : je me contenterai de remarquer que, dans la concurrence entre ces deux Princes, c'étoit un honneur qui ne pouvoit manquer aux Neuf-Châtelois d'appartenir un jour à un grand Capitaine. Au reste, ils ont conservé, sous leurs Sou-

verains, à peu près la même liberté qu'ont les autres Suisses; mais peut-être en sont-ils plus redevables à leur position qu'à leur habileté; car je les trouve bien remuans pour des gens sages.

Tout ce que je viens de remarquer des Suisses en général, caractérise encore plus fortement ce Peuple-ci, & le contraste du naturel & de l'imitation y fait encore mieux sentir, avec cette différence pourtant que le naturel a moins d'étoffe, & qu'à quelques petits coins près, la dorure couvre tout le fonds. Le pays, si l'on excepte la *Ville* & les bords du lac, est aussi rude que le reste de la Suisse; la vie y est aussi rustique, & les Habitans, accoutumés à vivre sous des Princes, s'y sont encore plus affectionnés aux grandes manieres; de sorte qu'on trouve ici du jargon, des airs, dans tous les états, de beaux parleurs *labourant* les champs, & des Courtisans en souquenilles: aussi appelle-t-on les Neuf-Châtelois les Gascons de la Suisse. Ils ont de l'esprit & ils se piquent de vivacité; ils

lisent, & la lecture leur profite; les Paysans même sont instruits; ils ont presque tous un petit recueil de Livres choisis, qu'ils appellent leur Bibliotheque; ils sont même assez au courant pour les nouveautés; ils font valoir tout cela dans la conversation d'une maniere qui n'est point gauche, & ils prennent presque le ton du jour, comme s'ils étoient à Paris. Il y a quelque temps qu'en me promenant, je m'arrêtai devant une maison où des filles faisoient de la dentelle; la mere berçoit un petit enfant, & je la regardois faire, quand je vis sortir de la cabane un gros Paysan qui, m'abordant d'un air aisé, me dit: Vous voyez qu'on ne suit pas trop bien vos préceptes; mais nos femmes tiennent autant aux vieux préjugés, qu'elles aiment les nouvelles modes. Je tombai des nues: J'ai entendu, parmi ces gens-là, cent propos du même ton.

Beaucoup d'esprit, & encore plus de prétention, mais sans aucun goût, voilà ce qui m'a d'abord paru chez les Neuf-Châtelois.

Châtelois. Ils parlent très-bien, très-aisément; mais ils écrivent platement & mal, sur-tout quand ils veulent écrire légérement, & ils le veulent toujours. Comme ils ne sçavent pas même en quoi consiste la grace & le sel du style léger, lorsqu'ils ont enfilé des phrases lourdement sémillantes, ils se croient autant de Voltaires & de Crebillons. Ils ont une maniere de Journal, dans lequel ils s'efforcent d'être gentils & badins: ils y fourrent même de petits Vers de leur façon. Madame la Maréchale trouveroit, sinon de l'amusement, au moins de l'occupation dans ce Mercure; car c'est, d'un bout à l'autre, un Logogryphe qui demande un meilleur Œdipe que moi.

C'est à peu près le même habillement que dans le canton de Berne, mais un peu plus contourné. Les hommes se mettent assez à la Françoise, & c'est ce que les femmes voudroient bien faire aussi; mais, comme elles ne voyagent guere, ne prenant pas, comme eux, les modes

de la premiere main, elles les outrent; les défigurent; & chargées de prétintailles & de falbalas, elles semblent parées de guenilles.

Quant à leur caractere, il est difficile d'en juger, tant il est offusqué de manieres; ils se croient polis, parce qu'ils sont façonniers, & gais, parce qu'ils sont turbulens. Je crois qu'il n'y a que les Chinois au monde qui puissent l'emporter sur eux à faire des complimens. Arrivez-vous fatigués, pressés, n'importe, il faut d'abord prêter le flanc à la longue bordée: tant que la machine est montée, elle joue, & elle se remonte toujours à chaque arrivant. La politesse Françoise est de mettre les gens à leur aise, & même de s'y mettre aussi; la politesse neuf-Châteloise est de gêner & soi-même & les autres. Ils ne consultent jamais ce qui vous convient, mais ce qui peut étaler leur prétendu sçavoir-vivre. Leurs offres exagérées ne tentent point; elles ont toujours je ne sçais quel air de formule, je ne sçais quoi d

sec & d'âpreté qui vous invite au refus. Ils sont pourtant obligeans, officieux, hospitaliers très-réellement, sur-tout pour les gens de qualité : on est toujours sûr d'être accueilli d'eux, en se donnant pour Marquis ou Comte; & comme une ressource aussi facile ne manque pas aux Aventuriers, ils en ont souvent dans leur Ville, qui, pour l'ordinaire, y sont très-fêtés : un simple *honnête* homme, avec des malheurs & des vertus, ne le seroit pas de même. On peut y porter un grand nom sans mérite, mais non pas un grand mérite sans nom. *Du reste*, ceux qu'ils servent une fois, ils les servent bien. Ils sont fideles à leurs promesses, & n'abandonnent pas aisément leurs Protégés : il se peut même qu'ils soient amans & sensibles ; mais rien n'est plus éloigné du ton du sentiment, que celui qu'ils prennent ; tout ce qu'ils font par humanité, semble être fait par ostentation, & leur vanité cache leur bon cœur.

Cette vanité est leur vice dominant ; elle perce par-tout, & d'autant plus aisément,

qu'elle eſt mal-adroite. Ils ſe croient tous Gentilshommes, quoique leurs Souverains ne fuſſent que des Gentilshommes eux-mêmes. Ils aiment la chaſſe, moins par goût, que parce que c'eſt un amuſement noble. Enfin, jamais on ne vit de Bourgeois ſi pleins de leur naiſſance : ils ne la vantent pourtant pas; mais on voit qu'ils s'en occupent : ils n'en ſont pas fiers, ils n'en ſont qu'entêtés.

Au défaut de Dignités & de Titres de Nobleſſe, ils ont des Titres militaires ou municipaux en telle abondance, qu'il y a plus de gens titrés que de gens qui ne le ſont pas. C'eſt M. le Colonel, M. le Major, M. le Capitaine, M. le Lieutenant, M. le Conſeiller, M. le Châtelain, M. le Maire, M. le Juſticier, M. le Profeſſeur, M. le Docteur, M. l'Ancien. Si j'avois pu reprendre mon ancien métier, je ne doute pas que je n'y fuſſe M. le Copiſte. Les femmes portent auſſi les Titres de leurs maris; Madame la Conſeillere, Madame la Miniſtre. J'ai pour

voisine Madame la Major; & comme on n'y nomme les gens que par leurs Titres, on est embarrassé comment dire aux gens qui n'ont que leur nom, c'est-à-dire, comme s'ils n'en avoient point.

Le Sexe n'y est pas beau; on dit qu'il a dégénéré. Les filles ont beaucoup de liberté, & en font usage: elles se rassemblent souvent en société, où l'on joue, où l'on goûte, où l'on babille, & où l'on attire tant qu'on peut les jeunes gens; mais, par malheur, ils sont rares, & il faut se les arracher. Les femmes vivent assez sagement; il y a dans le pays d'assez bons ménages, & il y en auroit bien davantage, si c'étoit un air de bien vivre avec son mari. Du reste, vivant beaucoup en campagne, lisant moins & avec moins de fruit que les hommes, elles n'ont pas l'esprit fort orné; & dans le désœuvrement de leur vie, elles n'ont d'autre ressource que de faire de la dentelle, d'épier curieusement les affaires des autres, de médire & de jouer. Il y en a pourtant

de fort aimables ; mais, en général, on ne trouve pas dans leur entretien ce que la décence & l'honnêteté même rendent ſéducteur, ce ton que les Françoiſes ſçavent ſi bien prendre quand elles veulent, qui montre du ſentiment, de l'ame, & qui promet des Héroïnes de Roman. La converſation des Neuf-Châteloiſes eſt aride ou badine ; elle tarit ſitôt qu'on ne plaiſante pas. Les deux ſexes ne manquent pas de bon naturel, & je crois que ce n'eſt pas un Peuple ſans mœurs ; mais c'eſt un Peuple ſans principes, & le mot de vertu y eſt auſſi étranger & auſſi ridicule qu'en Italie. La Religion dont ils ſe piquent, ſert plutôt à les rendre hargneux que bons : guidés par leur Clergé, ils épiloguent ſur le Dogme ; mais, pour la Morale, ils ne ſçavent ce que c'eſt : car, quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'eſt aſſurément pas l'amour du prochain ; c'eſt ſeulement l'affectation de donner l'aumône. Un Chrétien, pour eux, eſt un homme qui va aux Prêches tous les Dimanches ;

quoi qu'il fasse dans l'intervalle, il n'importe pas. Leurs Ministres, qui se sont acquis un grand crédit sur le Peuple, tandis que leurs Princes étoient Catholiques, voudroient conserver ce crédit en se mêlant de tout, en chicanant sur tout, en étendant à tout la Jurisdiction de l'Eglise: ils ne voient pas que leur temps est passé! Cependant ils viennent encore d'exciter dans l'Etat une fermentation qui achevera de les perdre. L'importante affaire dont il s'agissoit, étoit de sçavoir si les peines des Damnés étoient éternelles. Vous auriez peine à croire avec quelle chaleur cette dispute a été agitée; celle du Jansénisme en France n'en a pas approché. Tous les Corps assemblés, les Peuples prêts à prendre les armes, Ministres destitués, Magistrats interdits, tout marquoit les approches d'une guerre civile; & cette affaire n'est pas tellement finie, qu'elle ne puisse laisser de longs souvenirs. Quand ils se seroient tous arrangés pour aller en Enfer, ils n'auroient pas plus de souci de tout ce qui s'y passe.

Voilà les principales remarques que j'ai faites jusqu'ici sur les gens du pays où je suis ; elles vous paroîtroient peut-être un peu dures pour un homme qui parle de ses Hôtes, si je vous laissois ignorer que je ne leur suis redevable d'aucune hospitalité. Ce n'est point à MM. de Neuf-Châtel que je suis venu demander un asile, qu'ils ne m'auroient surement pas accordé ; c'est à Milord Maréchal, & je ne suis ici que chez le Roi de Prusse. Au contraire, à mon arrivée sur les terres de la Principauté, le Magistrat de la ville de Neuf-Châtel s'est, pour tout accueil, dépêché de défendre mon Livre, sans le connoître : la classe des Ministres l'a déféré de même au Conseil d'Etat ; on n'a jamais vu des gens plus pressés d'imiter les sottises de leurs voisins. Sans la protection déclarée de Milord Maréchal, on ne m'eût certainement pas laissé en paix dans ce Village : tant de bandits se réfugient dans le pays, que ceux qui le gouvernent ne sçavent pas distinguer, des malfaiteurs poursuivis, les

innocens opprimés, ou se mettent peu en peine d'en faire la différence. La maison que j'habite appartient à une Niece de mon vieux ami, M. Roguin : ainsi, loin d'avoir *mille* obligations à MM. de Neuf-Châtel ; je n'ai qu'à m'en plaindre. D'ailleurs, je n'ai pas mis le pied dans leur Ville ; ils me sont étrangers à tous égards ; je ne leur dois que justice en parlant d'eux, & je la leur rends. Je la rends de meilleur cœur encore à ceux d'entr'eux qui m'ont comblé de caresses, d'offres, de politesse de toute espece. Flatté de leur estime, & touché de leur bonté, je me ferai toujours un devoir, un plaisir de leur marquer mon attachement & ma reconnoissance ; mais l'accueil qu'ils m'ont fait n'a rien de commun avec le Gouvernement Neuf-Châtelois, qui m'en eût fait un bien différent, s'il en eût été le maître. Je dois dire encore que si la mauvaise volonté des Ministres n'est pas douteuse, j'ai beaucoup à me louer en particulier de celui dont j'habite la Paroisse. Il me vint voir à mon arrivée ;

il me fit mille offres de services qui n'étoient point vaines, comme il me l'a prouvé dans une occasion essentielle, où il s'est exposé à la mauvaise humeur de plus d'un de ses Confreres, pour s'être montré vrai Pasteur envers moi. Je m'attendois d'autant moins, de sa part, à cette justice, qu'il avoit joué, dans les précédentes brouilleries, un rôle qui n'annonçoit pas un Ministre tolérant. C'est, au surplus, un homme assez gai dans la Société, qui ne manque pas d'esprit, qui fait quelquefois d'assez bons Sermons, & souvent de fort bons contes.

Je m'apperçois que cette Lettre est un Livre, & je n'en suis encore qu'à la moitié de ma Relation. Je vais, M. le-Maréchal, vous laisser reprendre haleine, & remettre le second Tome à une autre fois. (*)

(*) Pour apprécier les divers jugemens portés dans cette Lettre, le Lecteur voudra bien faire attention à l'époque de sa date.



SECONDE LETTRE.

AU MÊME.

A Motiers, le 28 Janvier 1768.

Il faut, Monsieur le Maréchal, avoir du courage pour décrire en cette saison le lieu que j'habite. Des cascades, des glaces, des rochers nus, des sapins noirs couverts de neige, sont les objets dont je suis entouré; & à l'image de l'Hiver le pays ajoutant l'aspect de l'aridité, ne promet, à le voir, qu'une description fort triste. Aussi a-t-il l'air assez nud en toute saison, mais il est presqu'effrayant dans celle-ci. Il faut donc vous le représenter comme je l'ai trouvé en y arrivant, & non comme je le vois aujourd'hui, sans quoi l'intérêt que vous prenez à moi m'empêcheroit de vous en rien dire.

Figurez-vous donc un vallon d'une bonne demi-lieue de large & d'environ deux lieues de long, au milieu duquel est une petite

riviere appellée *la Creuſe*, dans la direction du Nord-oueſt au Sud-eſt. Ce vallon formé par deux chaînes de montagnes qui ſont les branches du mont Jura, & qui ſe reſſerrent par deux bouts, reſte pourtant aſſez ouvert pour laiſſer voir au loin ſes prolongemens, leſquels diviſés en rameaux par les bras des montagnes, offrent pluſieurs belles perſpectives. Ce vallon, appellé *le Val de travers*, du nom du Village qui eſt à ſon extrémité orientale, eſt garni de quatre ou cinq autres Villages à peu de diſtance les uns des autres; celui de Motiers, qui forme le milieu, eſt dominé par un vieux Château déſert dont le voiſinage & la ſituation ſolitaire & ſauvage m'attirent ſouvent dans mes promenades du matin, d'autant plus que je puis ſortir de ce côté par une porte de derriere ſans paſſer par la rue ni devant aucune maiſon. On dit que le bois & les rochers qui environnent ce Château, ſont fort remplis de viperes; cependant, ayant beaucoup parcouru tous les environs, & m'étant aſſis à toutes

ſortes de places, je n'en ai point vu jusqu'ici.

Outre ces Villages, on voit vers le bas des montagnes pluſieurs maiſons éparſes qu'on appelle des *Priſes*, dans leſquelles on tient des beſtiaux, & dont pluſieurs ſont habitées par les Propriétaires, la plupart payſans. Il y en a une, entr'autres, à mi-côté nord, par conſéquent expoſée au midi, ſur une terraſſe naturelle, dans la plus admirable poſition que j'aie jamais vue, & dont le difficile accès m'eût rendu l'habitation très-commode. J'en fus ſi tenté, que, dès la premiere fois, je m'étois preſqu'arrangé avec le Propriétaire, pour y loger: mais on m'a dit depuis tant de mal de cet homme, qu'aimant encore mieux la paix & la ſureté, qu'une demeure agréable, j'ai pris le parti de reſter où je ſuis.

La maiſon que j'occupe eſt dans une moins belle poſition; mais elle eſt grande, aſſez commode; elle a une galerie extérieure, où je me promene dans les mauvais temps; & ce qui vaut mieux que

tout le reste, c'est un asile offert par l'amitié.

La Creuse a sa source au-dessus d'un Village appellé *Saint-Sulpice*, à l'extrémité occidentale du vallon; elle en sort au Village de Travers, à l'autre extrémité, où elle commence à se creuser un lit qui devient bientôt précipice, & la conduit enfin dans le lac de Neuf-Châtel. Cette Creuse est une très-joli riviere, claire & brillante comme de l'argent, où les truites ont bien de la peine à se cacher dans des touffes d'herbe. On la voit sortir tout d'un coup de terre à sa source, non point en petite fontaine ou ruisseau, mais toute grande, & déjà riviere comme la fontaine de Vaucluse, en bouillonnant à travers les rochers. Comme cette source est fort enfoncée dans les rochers escarpés d'une montagne, on y est toujours à l'ombre; & la fraîcheur continuelle, le bruit, les chûtes, le cours de l'eau m'attirant l'été à travers ces roches brûlantes, me font souvent mettre en nage, pour aller chercher le

frais près de ce murmure, ou plutôt près de ce fracas, plus flatteur à mon oreille, que celui de la rue Saint-Martin.

L'élévation des montagnes qui forment le vallon, n'est pas excessive; mais le vallon même est montagne, étant fort élevé au-dessus du lac; & le lac, ainsi que le sol de toute la Suisse, est encore extrêmement élevé sur les pays de plaines, élevés à leur tour au-dessus du niveau de la mer. On peut juger sensiblement de la pente totale par le long & rapide cours des rivieres qui, des montagnes de Suisse, vont se rendre; les unes dans la Méditerranée, & les autres dans l'Océan. Ainsi, quoique la Creuse, traversant le vallon, soit sujette à de fréquens débordemens qui font, des bords de son lit, une espece de marais, on n'y sent point le marécage; l'air n'y est point humide & mal-sain. La vivacité qu'il tire de son élévation, l'empêchant de rester long-temps chargé de vapeurs grossieres, les brouillards, assez fréquens les matins, cedent pour l'ordinaire à l'action du soleil,

à mesure qu'il s'éleve. Comme, entre le montagnes & les vallées, la vue est tou jours réciproque, celle dont je jouis ic dans un fond, n'est pas moins vaste qu celle que j'avois sur les hauteurs de Mon morena; mais elle est d'un autre genre elle ne flatte pas, elle frappe; elle est plu sauvage que riante; l'art n'y étale pas se beautés, mais la majesté de la Nature e impose; & quoique le Parc de Versaille soit plus grand que ce vallon, il ne paroî troit qu'un colifichet en sortant d'ici. Au premier coup d'œil, le spectacle, tout grand qu'il est, semble un peu nu : on voit très-peu d'arbres dans la vallée; ils y vien nent mal, & ne donnent presqu'aucun fruit. L'escarpement des montagnes étant très-rapide, montre en divers endroits le gris des rochers; le noir des sapins couvre ce gris d'une nuance qui n'est pas riante; & ces sapins, si grands, si beaux, quand on est dessous, ne paroissant au loin que des arbrisseaux, ne promettent ni l'asile, ni l'ombre qu'ils donnent. Le fond du vallon,

presqu'au niveau de la riviere ; semble n'offrir à ces deux bords qu'un large marais où l'on ne sçauroit marcher : la réverbération des rochers n'annonce pas dans un lieu sans arbres une promenade bien fraîche quand le soleil luit : sitôt qu'il se couche, il laisse à peine un crépuscule, & la hauteur des monts interceptant toute la lumiere, fait passer presqu'à l'instant du jour à la nuit.

Mais si la premiere impression de tout cela n'est pas agréable, elle change insensiblement par un examen plus détaillé ; & dans un pays où l'on croyoit avoir tout vu du premier coup d'œil, on se trouve, avec surprise, environné d'objets chaque jour plus intéressans. Si la promenade de la vallée est un peu uniforme, elle est, en revanche, extrêmement commode ; tout y est du niveau le plus parfait, les chemins y sont unis comme des allées de jardin ; les bords de la riviere offrent par places de larges pelouses, d'un plus beau vert que les gazons du Palais Royal, & l'on s'y

promene, avec délices, le long de cette belle eau qui, dans le vallon, prend un cours paiſible, en quittant ſes cailloux & ſes rochers, qu'elle retrouve au ſortir du Val-de-Travers. On a propoſé de planter ſes bords de ſaules & de peupliers, pour donner, durant la chaleur du jour, de l'ombre au bétail déſolé par les mouches: ſi jamais ce projet s'exécute, les bords de la Creuſe deviendront auſſi charmans que ceux du Lignon, & il ne leur manquera plus que des Aſtrées, des Sylvandres & un d'Urfé.

Comme la direction du vallon coupe obliquement le cours du ſoleil, la hauteur des monts jette toujours de l'ombre par quelque côté ſur la plaine; de ſorte qu'en dirigeant ſes promenades, & choiſiſſant ſes heures, on peut aiſément faire, à l'abri du ſoleil, tout le tour du vallon. D'ailleur, ces mêmes montagnes interceptant ſes rayons, font qu'il ſe leve tard & ſe couche de bonne heure, en ſorte qu'on n'en eſt pas trop brûlé. Nous avons preſ-

qu'ici la clef de l'énigme du Ciel de trois aunes, & il eſt certain que les maiſons qui ſont près de la ſource de la Creuſe, n'ont pas trois heures de ſoleil, même en été.

Lorſqu'on quitte le bas du vallon, pour ſe promener à mi-côte, comme nous fîmes une fois, M. le Maréchal, le long des Champeaux, du côté d'Andilly, on n'a pas une promenade auſſi commode; mais cet agrément eſt bien compenſé par la variété des ſites & des points de vue, par les découvertes que l'on fait ſans ceſſe autour de ſoi, par les jolis réduits qu'on trouve dans les gorges des montagnes, où le cours des torrens qui deſcendent dans la vallée, les hêtres qui les ombragent, les coteaux qui les entourent, offrent des aſiles verdoyans & frais, quand on ſuffoque à découvert. Ces réduits, ces petits vallons ne s'apperçoivent pas, tant qu'on regarde au loin les montagnes, & cela joint à l'agrément du lieu celui de la ſurpriſe, lorſqu'on vient tout d'un coup à les découvrir.

Combien de fois je me suis figuré, vous suivant à la promenade, & tournant autour d'un rocher aride, vous voir surpris & charmé de retrouver des bosquets pour les Dryades, où vous n'auriez cru trouver que des antres & des ours.

Tout le pays est plein de curiosités naturelles, qu'on ne découvre que peu à peu; & qui, par ces découvertes successives, lui donnent, chaque jour, l'attrait de *la* nouveauté. La Botanique offre ici ses trésors à qui sçauroit les connoître; & souvent, en voyant autour de moi cette profusion de plantes rares, je les foule à regret sous les pieds d'un ignorant. Il est pourtant nécessaire d'en connoître une, pour se garantir de ses terribles effets; c'est le Napel. Vous voyez une très-belle plante, haute de trois pieds, garnie de jolies fleurs bleues, qui vous donnent envie de la cueillir : mais, à peine l'a-t-on gardée quelques minutes, qu'on se sent saisi de maux de tête, de vertiges, d'évanouissemens, & l'on périroit, si l'on ne jetoit

promptement ce funeste bouquet. Cette plante a souvent causé des accidens à des enfans, & à d'autres gens qui ignoroient sa pernicieuse vertu. Pour les bestiaux, ils n'en approchent jamais, & ne broutent pas même l'herbe qui l'entoure. Les Faucheurs l'extirpent autant qu'ils peuvent: quoi qu'on fasse, l'espece en reste; & je ne laisse pas d'en voir beaucoup, en me promenant sur les montagnes; mais on l'a détruite à peu près dans le vallon.

A une petite lieue de Motiers, dans la Seigneurie de Travers, est une mine d'asphalte, qu'on dit qui s'étend sous tout le pays. Les Habitans lui attribuent modestement la gaîté dont ils se vantent, & qu'ils prétendent se transmettre même à leurs bestiaux. Voilà, sans doute, une belle vertu de ce minéral: mais, pour en pouvoir sentir l'efficace, il ne faut pas avoir quitté le Château de Montmorenci. Quoi qu'il en soit des merveilles qu'ils disent de leur asphalte, j'ai donné un moyen sûr au Seigneur de Travers d'en tirer la Médecine

universelle ; c'est de faire une bonne pension à Lorris ou à Bordeu.

Au-dessus de ce même Village de Travers il se fit, il y a deux ans, une avalanche considérable, & de la façon du monde la plus singuliere. Un homme qui habite au pied de la montagne, avoit son champ devant sa fenêtre, entre la montagne & sa maison. Un matin qui suivit une nuit d'orage, il fut bien surpris, en ouvrant sa fenêtre, de trouver un bois à la place de son champ ; le terrain s'éboulant tout d'une piece avoit recouvert son champ des arbres d'un bois qui étoit au-dessus, & cela, dit-on, fait, entre les deux propriétaires, le sujet d'un Procès qui pourroit trouver place dans le Recueil de Pittaval. L'espace que l'avalanche a mis à nu, est fort grand & paroît de loin ; mais il faut en approcher pour juger de la force de l'éboulement, de l'étendue du creux, & de la grandeur des rochers qui ont été transportés. Ce fait récent & certain rend croyable ce que dit Pline d'une vigne qui avoit été

aussi transportée d'un côté du chemin à l'autre; mais rapprochons-nous de mon habitation. J'ai vis-à-vis de mes fenêtres une superbe cascade qui, du haut de la montagne, tombe par l'escarpement d'un rocher dans le vallon, avec un bruit qui se fait entendre au loin, sur-tout quand les eaux sont grandes. Cette cascade est très-en vue; mais ce qui ne l'est pas de même, est une grotte à côté de son bassin, de laquelle l'entrée est difficile, mais qu'on trouve au-dedans assez espacée, éclairée par une fenêtre naturelle, ceintrée en tiers-point, & décorée d'un ordre d'Architecture qui n'est ni Toscan, ni Dorique, mais l'ordre de la Nature qui sçait mettre des proportions & de l'harmonie dans ses ouvrages les moins réguliers. Instruit de la situation de cette grotte, je m'y rendis seul l'été dernier pour la contempler à mon aise. L'extrême sécheresse me donna la facilité d'y entrer par une ouverture enfoncée & très-surbaissée, en me traînant sur le ventre, car la fenêtre est trop haute

pour qu'on puisse y passer sans échelle. Quand je fus au dedans, je m'assis sur une pierre, & je me mis à contempler avec ravissement cette superbe salle, dont les ornemens sont des quartiers de roche diversement situés, & formant la décoration la plus riche que j'aie jamais vue, si, du moins, on peut appeler ainsi celle qui montre la plus grande puissance, celle qui attache & intéresse, celle qui fait penser, qui éleve l'ame, celle qui force l'homme à oublier sa petitesse, pour ne penser qu'aux œuvres de la Nature. Des divers rochers qui meublent cette caverne, les uns, détachés & tombés de la voûte, les autres, encore pendans & diversement situés, marquent tous, dans cette mine naturelle, l'effet de quelque explosion terrible, dont la cause paroît difficile à imaginer; car même un tremblement de terre ou un volcan n'expliqueroit pas cela d'une maniere satisfaisante. Dans le fond de la grotte, qui va en s'élevant de même que la voûte, on monte sur une espece d'estrade, & de-là,

là, par une pente assez roide, sur un rocher qui mene de biais à un enfoncement très-obscur, par où l'on pénetre sous la montagne. Je n'ai point été jusque-là, ayant trouvé devant moi un trou large & profond, qu'on ne sçauroit franchir qu'avec une planche. D'ailleurs, vers le haut de cet enfoncement, & presqu'à l'entrée de la galerie souterraine, est un quartier de rocher très-imposant : car, suspendu presque en l'air, il porte à faux par un de ses angles, & penche tellement en avant, qu'il semble se détacher, & partir pour écraser le Spectateur. Je ne doute pas cependant qu'il ne soit dans cette situation depuis bien des siecles, & qu'il n'y reste encore très long-temps ; mais ces sortes d'équilibres, auxquels les yeux ne sont pas faits, ne laissent pas de causer quelqu'inquiétude ; & quoiqu'il fallût peut-être des forces immenses pour ébranler ce rocher, qui paroît si prêt à tomber, je craindrois d'y toucher du bout du doigt, & ne voudrois pas plus

rester dans la direction de sa chûte, qu
sous l'épée de Damoclès.

La galerie souterraine, à laquelle cett grotte sert de vestibule, ne continue pa d'aller en montant; mais elle prend sa pente un peu vers le bas, & suit la même inclinaison dans l'espace qu'on a jusqu'ici parcouru. Des Curieux s'y sont engagés diverses fois; avec des domestiques, des flambeaux & tous les secours nécessaires; mais il faut du courage pour pénétrer loin dans cet effroyable lieu, & de la vigueur pour ne pas s'y trouver mal. On est allé jusqu'à près de demi-lieue, en ouvrant le passage où il est trop étroit, & sondant avec précaution les gouffres & les fon drieres qui sont à droite & à gauche; ma on prétend dans le pays qu'on peut alle par le même souterrain, à plus de de lieues, jusqu'à l'autre côté de la mon tagne, où l'on dit qu'il aboutit du cô du lac, non loin de l'embouchure de Creuse.

Au-dessous du bassin de la même cascad

une autre grotte plus petite, dont bord est embarrassé de plusieurs grands illoux & quartiers de roche, qui paroissent voir été entraînés là par les eaux. Cette otte-ci n'étant pas si praticable que tre, n'a pas de même tenté les Curieux. jour que j'en examinai l'ouverture, il oit une chaleur insupportable; cepent il en sortoit un vent si vif & si froid, e je n'osai rester long-temps à l'entrée, toutes les fois que j'y suis retourné, i toujours senti le même vent; ce qui me it juger qu'elle a une communication us immédiate, & moins embarrassée que tre.

A l'ouest de la vallée, une montagne sépare en deux branches; l'une, fort roite, où sont le Village de Saint-Sulpice, source de la Creuse & le chemin de ontarlier. Sur ce chemin, on voit encore une grosse chaîne scellée dans le rocher, & mise là jadis par les Suisses, pour fermer de ce côté-là le passage aux Bourguignons. L'autre branche, plus large & à gauche

de la premiere, mene par le Village Botte, à un pays perdu, appellé *La Cô aux Fées*, qu'on apperçoit de loin, pa qu'il va en montant. Ce pays n'étant aucun chemin, passe pour très-sauvag & en quelque sorte pour le bout monde : aussi prétend-t-on que c'étoit trefois le séjour des Fées, & le nom en est resté. On y voit encore leur d'assemblée dans une troisieme caverne q porte aussi leur nom, & qui n'est pas moi curieuse que les précédentes. Je n'ai vu cette grotte aux Fées, parce qu'elle assez loin d'ici; mais on dit qu'elle superbement ornée, & l'on y voyoit core, il n'y a pas long-temps, un Trô & des sieges très-bien taillés dans le Tout cela a été gâté, & ne paroît que plus aujourd'hui; d'ailleurs, l'entrée la grotte est presqu'entierement bouch par les décombres, par les broussailles, la trainte des serpens & des bêtes ven meuses, rebute les Curieux d'y vouloi pénétrer. Mais si elle eût été praticabl

tore & dans sa premiere beauté, & que *Madame* la Maréchale eût passé dans ce *pays*, je suis sûr qu'elle eût voulu voir *une* grotte singuliere, n'eût-ce été qu'en *faveur* de Fleur-d'Epine & des Facardins.

Plus j'examine en détail l'état & la posi-*tion* de ce vallon, plus je me persuade qu'il *a* jadis été sous l'eau; que ce qu'on appelle *aujourd'hui* *le Val-de-Travers*, fut autrefois un lac formé par la Creuse, la cascade & d'autres ruisseaux, & contenu par les mon-tagnes qui l'environnent; de sorte que je ne doute point que je n'habite l'ancienne demeure des poissons. En effet, le sol du vallon est si parfaitement uni, qu'il n'y a qu'un dépôt formé par les eaux, qui puisse l'avoir ainsi nivelé. Le prolongement du vallon, loin de descendre, monte le long du cours de la Creuse; de sorte qu'il a fallu des temps infinis à cette riviere, pour se caver, dans les abîmes qu'elle forme, un cours en sens contraire à l'inclinaison du terrain. Avant ces temps, contenue de ce côté, de même que de tous les autres,

& forcée de refluer sur elle-même ; elle dut enfin remplir le vallon jusqu'à la hauteur de la premiere grotte que j'ai décrite, par laquelle elle trouva, ou s'ouvrit un écoulement dans la galerie souterraine qui lui servoit d'aqueduc.

Le petit lac demeura donc constamment à cette hauteur, jusqu'à ce que, par quelques ravages fréquens aux pieds des montagnes dans les grandes eaux, des pierres ou graviers embrasserent tellement le canal, que les eaux n'eurent plus un cours suffisant pour leur écoulement. Alors s'étant extrêmement élevées, & agissant avec une grande force contre les obstacles qui les retenoient, elles s'ouvrirent enfin quelque issue par le côté le plus foible & le plus bas. Les premiers filets échappés, ne cessant de creuser & de s'agrandir, & le niveau du lac baissant à proportion, à force de temps le vallon dut enfin se trouver à sec. Cette conjecture, qui m'est venue en examinant la grotte, où l'on voit des traces sensibles du cours de l'eau, s'est confirmée,

premiérement, par le rapport de ceux qui ont été dans la galerie souterraine, & qui m'ont dit avoir trouvé des eaux croupissantes dans les creux des fondrieres dont j'ai parlé : elle s'est confirmée encore dans les pélerinages que j'ai faits à quatre lieues d'ici, pour aller voir milord Maréchal à sa campagne, au bord du lac, & où je suivois, en montant la montagne, la riviere qui descendoit à côté de moi par des profondeurs effrayantes, que, selon toutes les apparences, elle n'a pas trouvé toute faites, & qu'elle n'a pas non plus creusées en un jour. Enfin, j'ai pensé que l'asphalte, qui n'est qu'un bitume durci, étoit encore l'indice d'un pays long-temps imbibé par les eaux. Si j'osois croire que ces folies pussent vous amuser, je tracerois sur le papier une espece de plan qui pût vous éclaircir tout cela ; mais il faut attendre qu'une saison plus favorable & un peu de relâche à mes maux me laissent en état de parcourir ce pays.

On peut vivre ici puisqu'il y a des Habi-

tans. On y trouve même les principales commodités de la vie, quoiqu'un peu moins facilement qu'en France. Les denrées y sont cheres, parce que le pays en produit peu, & qu'il est fort peuplé, sur-tout depuis qu'on y a établi des Manufactures de toile peinte, & que les travaux d'Horlogerie & de Dentelles s'y multiplient. Pour y avoir du pain mangeable, il faut le faire chez soi, & c'est le parti que j'ai pris à l'aide de Mlle Levasseur; la viande y est mauvaise, non que le pays n'en produise de bonne; mais tout le bœuf va à Geneve ou à Neuf-Châtel, & l'on ne tue ici que de la vache. La riviere fournit d'excellente truite, mais si délicate, qu'il faut la manger sortant de l'eau. Le vin vient de Neuf-Châtel & il est très-bon, sur-tout le rouge: pour moi, je m'en tiens au blanc bien moins violent, à meilleur marché, & selon moi beaucoup plus sain. Point de volaille, peu de gibier, point de fruit, pas même des pommes; seulement des fraises bien parfumées, en abondance, & qui durent long-

temps. Le laitage y eſt très-excellent, moins pourtant que le fromage de Viry, préparé par Mlle. Roſe; les eaux y ſont claires & légeres : ce n'eſt pas pour moi une choſe indifférente que de bonne eau, & je me ſentirai long-temps du mal que m'a fait celle de Montmorenci. J'ai ſous ma fenêtre une très-belle fontaine dont le bruit fait une de mes délices. Ces fontaines qui ſont élevées & taillées en colonnes ou en obéliſques, & coulent par des tuyaux de fer dans de grands baſſins, ſont un des ornemens de la Suiſſe. Il n'y a ſi chétif Village qui n'en ait au moins deux ou trois; les maiſons écartées ont preſque chacune la ſienne, & l'on en trouve même ſur les chemins pour la commodité des paſſans, hommes & beſtiaux. Je ne ſçaurois exprimer combien l'aſpect de toutes ces belles eaux courantes eſt agréable au milieu des rochers & des bois durant les chaleurs; l'on eſt déjà rafraîchi par la vue, & l'on eſt tenté d'en boire ſans avoir ſoif.

Voilà, M. le Maréchal, de quoi vous

former quelqu'idée du séjour que j'habite, & auquel vous voulez bien prendre intérêt. Je dois l'aimer comme le seul lieu de la terre, où la vérité n'est pas un crime, ni l'amour du genre humain une impiété. J'y trouve la sûreté sous la protection de Milord Maréchal, & l'agrément dans son commerce : les Habitans du lieu m'y montrent de la bienveillance, & ne me traitent point en proscrit. Comment pourrois-je n'être pas touché des bontés qu'on m'y témoigne, moi qui dois tenir à bienfait, de la part des hommes, tout le mal qu'ils ne me font pas ? Accoutumé à porter, depuis si long-temps, les pesantes chaînes de la nécessité, je passerois ici sans regret le reste de ma vie, si j'y pouvois voir quelquefois ceux qui me la font encore aimer.

Par J. J. ROUSSEAU.



L'ENNUI ET LE PLAISIR,

CONTE.

Pour s'égayer, un jour l'Ennui
Résolut de faire un Voyage ;
Il prit beaucoup d'or avec lui,
Et se fit un grand équipage.
Le Dégoût, la Satiété,
La Tristesse, l'Oisiveté,
Escorterent le Personnage :
Dix grosses mules du Poitou
Formoient le pesant attelage ;
Deux Cochers, six Laquais, un Page
Le conduisoient je ne sçais où.

Dans sa magnifique voiture,
L'Ennui voyageoit tristement,
Et bâilloit à chaque moment.
Les fleurs, les fruits & la verdure,
L'immensité du Firmament,
Ses couleurs, sa lumiere pure,
Ne le touchoient que foiblement ;
Son œil mort voyoit froidement

Les Merveilles de la Nature.
Quelquefois un livre il prenoit,
Et soudain il le refermoit.
Quel Ouvrage auroit pu distraire
Son esprit pétri de matiere !
A mesure qu'il cheminoit,
En tout temps il se retournoit,
Ouvroit vingt fois sa tabatiere,
Prenoit du tabac & dormoit.
Le moindre choc, la moindre pierre,
Au même instant, le réveilloit,
Et nonchalamment il r'ouvroit
Son humide & lourde paupiere.

Pendant qu'il voyageoit ainsi,
Il rencontre un jeune étourdi,
A la démarche fiere & leste;
Son air est vif & fémillant,
Son œil brille, il est pétillant;
Sa figure est toute céleste,
Il respire le sentiment.
C'étoit un Ange assurément.
Non, de l'Ennui c'étoit le Frere,
Qui voyageoit à la légere,
Accompagné par la Gaîté,
L'Amour & la Vivacité:
C'étoit-là tout son équipage.
Le Désir devant lui couroit:
A son aspect tout s'animoit.

Philomèle, par ſon ramage,
Sur ſon chemin le ſaluoit,
Volant de bocage en bocage.
Le volage, le doux Zéphir
Jetoit des fleurs ſur ſon paſſage.
Mes Amis! c'étoit le Plaiſir.

Les deux Freres ſe reconnurent
Au même inſtant qu'ils s'apperçurent:
Le Plaiſir embraſſa l'Ennui,
Et ſe mit à côté de lui.
Il lui dit: Où va votre Alteſſe?
Nous voici tout près de Lutece:
Ce ſéjour-là ne me vaut rien;
Pour vous, vous y ſerez fort bien.
Alors l'Ennui ſe prit à dire:
Je ne ſçais pas trop où je vais;
Je viſite mon vaſte Empire;
Mais, pour moi, tout eſt ſans attraits;
Tout me nuit, ou ſemble me nuire.
Je ſuis cependant un grand Roi;
Rien ne ſe fait preſque ſans moi:
Et d'où vient donc que je m'ennuie?
Avez-vous cette maladie?
Le Plaiſir ſoudain lui répond:
Je ne la connus de ma vie,
La joie eſt toujours ſur mon front.
Comme vous, je ſuis Roi du Monde;
Mais mon ſceptre n'eſt pas de plomb.

Je rends la Nature féconde ;
C'est par moi qu'elle s'embellit,
C'est par vous qu'elle s'enlaidit.
On m'aime, on me cherche, on vous fuit.
Tel est le vœu de la Nature ;
On vous fait Diable, on me fait Dieu :
Mais je pars, car le temps me dure :
Voici bientôt la nuit obscure ;
Il faut chercher un gîte. Adieu.
Le Plaisir vit une Bergere,
Qui faisoit signe à son Amant
De se glisser furtivement
Par une porte de derriere :
Il vole auprès d'eux à l'instant,
Et fut heureux dans leur asile ;
Mais l'Ennui, triste & mécontent,
Alla se loger dans la Ville.

Par M. le Chevalier DE RIVAROL.



VOYAGE
AÉROSTATIQUE
DE MESSIEURS
CHARLES ET ROBERT.

LE départ de la Machine Aérostatique, construite par MM. Charles & Robert, a eu lieu aux Thuileries, le Ier. Décembre 1783, à une heure quarante minutes. Cette expérience avoit attiré un concours prodigieux de Spectateurs; il s'étoit répandu que MM. Charles & Robert ne partiroient point à Ballon perdu : aussi la sensation a-t-elle été bien plus vive, alors qu'on a vu la Machine s'élever librement dans les airs, portant MM. Charles & Robert, jeune, dans un Char qui devenoit pour eux un Char de triomphe; & peut-être que jamais

Triomphateur n'a joui de plus grands applaudissemens; mais il a fallu que les Voyageurs rassurassent par leur sécurité. En effet, le départ a été assez silencieux, le Public étant d'abord partagé entre la surprise & la crainte : bientôt les applaudissemsns sont devenus généraux, & il n'y a plus eu qu'un vœu pour le retour de nos nouveaux Argonautes. La Machine s'éloignant, on a suppléé aux battemens des mains, en *élevant* les chapeaux; les Suisses même ont participé à la joie publique, en balançant leurs sabres en l'air. Jamais les Sciences n'ont offert un spectacle aussi majestueux, aussi imposant, & la Nation doit s'enorgueillir d'une découverte que nous aurions reléguée, il y a six mois, dans la classe des mensonges historiques, si on nous l'eût citée, même d'Archimède. M. de la Lande de l'Académie des Sciences, enthousiasmé de cette superbe expérience, & convaincu du succès qu'elle devoit avoir, a sollicité, comme une faveur, de monter dans la Machine, pour y suivre spécialement les

expériences qui avoient été arrêtées ; mais il étoit juste de laisser cette préférence à MM. Charles & Robert. Le temps ne nous permet pas d'entrer dans les détails des *préliminaires* de cette expérience, qui n'aura point été oiseuse ; car on n'a pas seulement pour objet de satisfaire la curiosité publique, les Sciences auront à s'enrichir de découvertes précieuses. Ce n'est pas qu'on ne *soit* parvenu à des hauteurs plus considérables peut-être ; mais l'air des montagnes participe des émanations du sol, & n'est qu'une atmosphere terrestre. Il nous suffit de prévenir que M. Meunier, Lieutenant au Corps Royal du Génie, a été prié par plusieurs Membres de l'Académie Royale des Sciences, dont il est Correspondant, de rédiger le plan des observations & des signaux qui les ont précédées. Nous n'anticiperons point sur le compte qui en sera rendu.

Avant l'ascension de la Machine Aérostatique, on a lancé un petit Globe vert, & cet honneur a été réservé à M. Montgolfier.

Ce premier Globe a monté perpendiculairement, & a été apperçu l'espace de 5 minutes, & de 14, par des vues perçantes qui n'avoient cessé de le fixer. Au bout de 5 minutes, il paroissoit comme une émeraude, & bientôt après comme une étoile : il a été dirigé par le vent d'ouest, & la Machine Aérostatique, par le vent de sud-est.

DISCOURS

DE MM. CHARLES ET ROBERT A L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

N. B. Désirant suppléer à l'impossibilité où nous nous sommes trouvés de satisfaire, dans les premiers instans, à l'empressement du Public sur les détails intéressans de l'expérience de MM. Charles & Robert, nous avons sollicité M. Charles de nous confier la partie du Discours qu'il a prononcé à l'ouverture de son Cours de Physique, pour en extraire ce qui est relatif à son Voyage Aérien. Nous ne préviendrons point la sensation

qu'elle doit faire sur nos Lecteurs; nous nous contenterons d'observer que jamais les Sciences n'ont offert des détails plus imposans, & d'un intérêt plus général.

« Nous avons fait précéder notre ascension de l'enlevement d'un Globe de cinq pieds huit pouces; nous l'avions destiné à nous faire connoître la premiere direction du vent, & à nous frayer à peu près la route que nous allions prendre. Nous l'avons fait présenter à M. Montgolfier, que nos Amis avoient eu soin de placer dans l'enceinte autour de nous: M. Montgolfier coupa la corde, & le Globe s'élança. Le Public a compris cette allégorie simple: j'ai voulu faire entendre qu'il avoit eu le bonheur de tracer la route. Le Globe échappé des mains de M. Montgolfier, s'élança dans les airs, & sembla y porter le témoignage de notre réunion; les acclamations l'y suivoient. Pendant ce temps nous préparions à la hâte notre suite; les circonstances orageuses qui nous pressoient, nous empêcherent de mettre à

nos dispositions, toute la précision qu
nous nous étions proposée la veille. Il nou
tardoit de n'être plus sur la terre : le Glob
& le Char en équilibre touchoient enco
au sol qui nous portoit ; il étoit une heu
trois quarts. Nous jetons dix-neuf livr
de leste, & nous nous élevons au mili
du silence concentré par l'émotion &
surprise de l'un & l'autre parti. Jamais ri
n'égalera ce mouvement d'hilarité qui s'em-
para de mon existence, lorsque je sentis
que je fuyois la terre ; ce n'étoit pas du
plaisir, c'étoit du bonheur. Échappé aux
tourmens affreux de la persécution & de
la calomnie, je sentis que je répondois à
tout, en m'élevant au-dessus de tout. A c
sentiment moral suivit bientôt une sensa-
tion plus vive encore, l'admiration d
majestueux spectacle qui s'offroit à nou
de quelque côté que nous abaissions no
regards, tout étoit fête : au-dessus de nou
un Ciel sans nuages ; dans le lointain,
l'aspect le plus délicieux. Oh ! mon Ami,
disois-je à M. Robert, quel est notre bon-

heur ! J'ignore dans quelle disposition nous laissons la Terre ; mais comme le Ciel est pour nous ! Quelle sérénité ! Quelle scene ravissante ! Que ne puis-je tenir ici le dernier de nos Détracteurs, & lui dire : regarde, malheureux, tout ce qu'on perd à arrêter le progrès des Sciences. Tandis que nous nous élevions progressivement par un mouvement accéléré, nous nous mîmes à agiter dans l'air nos banderolles, en signe d'allégresse, &, afin de rendre la sécurité à ceux qui prenoient intérêt à notre sort ; pendant ce temps j'observois toujours le barometre. M. Robert faisoit l'inventaire de nos richesses : tous nos Amis avoient lesté notre Char, comme pour un voyage de long cours ; vin de Champagne, &c. Bon, lui dis-je, voilà de quoi jeter par la fenêtre : il commença par jeter une couverture de laine à travers les airs ; elle s'y déploya majestueusement, & vint tomber auprès du dôme de l'Assomption. Alors le barometre descendit environ à 26 pouces ; nous avions cessé de monter, c'est-à-dire ;

que nous nous étions élevés environ à 300 toises. C'étoit la hauteur à laquelle j'avois promis de nous contenir; & en effet, depuis ce moment, jusqu'à celui où nous avons disparu aux yeux des Observateurs en stations, nous avons toujours composé notre marche horizontale entre 26 pouces de Mercure, & 26 pouces 8 lignes; ce qui s'est trouvé d'accord avec les observations de Paris. Nous avions soin de perdre *du* leste, à mesure que nous descendions, par la perte insensible de l'air inflammable, & nous nous élevions sensiblement à la même hauteur. Si les circonstances nous avoient permis de mettre plus de précision à ce leste, notre marche eût été presqu'absolument horizontale & à volonté.

Arrivés à la hauteur de Mousseaux, que nous laissions un peu à gauche, nous restâmes un instant stationnaires : notre Char se retourna, & enfin nous filâmes au gré du vent. Bientôt nous passons la Seine entre Saint-Ouen & Asnieres, & telle fut à peu près notre marche aérographique,

laissant Colombe sur la gauche, passant presqu'au-dessus de Gennevilliers. Nous avons traversé une seconde fois la riviere, en laissant Argenteuil sur la gauche; nous avons passé à Sanois, Franconville, Eaubonne, Saint-Leu-Taverni, Villiers, traversé l'Isle-Adam, & enfin Nesse, où nous sommes descendus. Tels sont à peu près les endroits sur lesquels nous avons dû passer presque perpendiculairement. Ce trajet fait environ neuf lieues de Paris, & nous l'avons parcouru en deux heures, quoiqu'il n'y eût dans l'air presque pas d'agitation sensible. Durant tout le cours de ce délicieux Voyage, il ne nous est pas venu en pensée d'avoir la plus légere inquiétude sur notre sort & celui de notre Machine. Le Globe n'a souffert d'autre altération que les modifications successives de dilatation & de compression, dont nous profitions pour monter & descendre à volonté d'une quantité quelconque.

Le thermometre a été, pendant plus d'une heure, entre 10 & 12 degrés au-

dessus de zéro ; ce qui vient de ce que l'intérieur de notre Char étoit réchauffé par les rayons du soleil. Sa chaleur se fit bientôt sentir à notre Globe, & contribua, par la dilatation de l'air inflammable ultérieur, à nous tenir à la même hauteur, sans être obligés de perdre de notre leste : mais nous faisions une perte plus précieuse ; l'air inflammable, dilaté par la chaleur solaire, s'échappoit par l'appendice du Globe, que nous tenions à la main, & que nous lâchions, suivant les circonstances, pour donner issue à l'air trop dilaté. C'est par ces moyens que nous évitions ces expansions & ces explosions que les Personnes peu instruites redoutoient pour nous. L'air inflammable ne pouvoit pas briser sa prison, puisque la porte lui en étoit toujours ouverte, & l'air atmosphérique ne pouvoit entrer dans le globe, puisque sa suppression même faisoit de l'appendice une véritable soupape qui s'opposoit à sa rentrée.

Au bout de 56 minutes de marche, nous entendîmes le coup de canon, qui étoit le signal

ignal de notre disparution aux yeux des Observateurs de Paris : nous nous réjouîmes de leur avoir échappé. N'étant plus obligés de composer strictement notre course horizontale, ainsi que nous avions fait jusqu'alors, nous nous sommes abandonnés plus entiérement aux spectacles variés que nous présentoit l'immensité des campagnes au-dessus desquelles nous planions : dès ce moment, nous n'avons plus cessé de converser avec les Habitans que nous voyions accourir vers nous de toutes parts ; nous entendions leurs cris d'alégresse, leurs voeux, leur sollicitude ; en un mot, l'alarme de l'admiration. Nous crions : Vive le Roi ; & toutes les campagnes répondoient à nos cris. Nous entendions très-distinctement : Mes bons Amis ! N'avez-vous point peur ? N'êtes-vous point malades ? Dieu ! que c'est beau ! Nous prions Dieu qu'il vous conserve. Adieu, mes Amis ! J'étois touché, jusqu'aux larmes, de cet intérêt tendre & de celui qu'inspiroit un spectacle aussi nouveau. Nous agitions sans cesse nos pavillons, &

nous nous appercevions que ces signaux r
doubloient l'alégresse & la sécurité. Plusieu
fois nous descendions assez bas pour mie
nous faire entendre; on nous demand
d'où nous étions parti, & à quelle heu
& nous montions plus haut, en leur dis
adieu. Nous jetions successivement, & s
vant les circonstances, redingotes, m
chons, habits. Planant au-dessus de l'I
Adam, après avoir admiré cette délicie
campagne, nous fîmes encore le salut de
pavillons, nous demandâmes des nouvell
de Mgr. le Prince de Conti: on nous cri
avec un porte-voix, qu'il étoit à Pa
qu'il en seroit bien fâché. Nous regre
de perdre une si belle occasion de lui
notre cour, & nous serions en effet
cendu au milieu de ses jardins, si
avions voulu; mais nous prîmes le
de prolonger encore notre course, &
remontâmes: enfin, nous arrivons pr
plaines de Nesle. Il étoit trois heur
demie passées; j'avois le dessein de fair
second Voyage, & de profiter de

nuages, ainsi que du jour. Je proposai à M. Robert de descendre : nous voyions de loin des groupes de Paysans qui se précipitoient devant nous à travers les champs. Laissons-nous aller, lui dis-je ; alors nous descendîmes vers une vaste prairie : des arbustes, quelques arbres bordoient son enceinte. Notre Char s'avançoit majestueusement sur un plan incliné, très-prolongé. Arrivé près de ces arbres, je craignis que leurs branches ne vinssent heurter le Char : je jetai deux livres de leste, & le Char s'éleva par-dessus, en bondissant à peu près comme un coursier qui franchit une haie. Nous parcourûmes plus de vingt toises, à un ou deux pieds de terre ; nous avions l'air de voyager en traîneau. Les Paysans couroient après nous, sans pouvoir nous atteindre, comme des enfans qui poursuivent des papillons dans une prairie. Enfin, nous prenons terre. On nous environne : rien n'égale la naïveté rustique & tendre, l'effusion de l'admiration & de l'alégresse de tous ces Villageois.

Je demandai ſur le champ les Curés, les Syndics : ils accouroient de tous côtés, ils étoient ſur le lieu. Je dreſſai auſſitôt un court Procès-verbal, qu'ils ſignerènt. Arrive un groupe de Cavaliers au grand galop : c'étoit Mgr. le Duc de Chartres, M. le Duc de Fitz-James, M. Farrer, Gentil-homme Anglois, qui nous ſuivoient depuis Paris. Par un haſard très-ſingulier, nous étions deſcendus auprès de la maiſon de chaſſe de ce dernier : il ſaute de deſſus ſon cheval, s'élance ſur notre Char, & dit, en m'embraſſant : M. Charles, moi premier. Nous fûmes comblés des careſſes du Prince, qui nous embraſſa tous deux dans notre Char, & eut la bonté de ſigner notre Procès-verbal. M. le Duc de Fitz-James en fit autant ; M. Farrer le ſigna trois fois de ſuite. On a omis ſa ſignature dans le Journal, parce qu'on n'a pu la lire : il étoit ſi agité de plaiſir, qu'il ne pouvoit écrire. De plus de cent Cavaliers qui couroient après nous depuis Paris, & que nous appercevions à peine du haut de notre Char

c'étoient les seuls qui avoient pu nous joindre; les autres avoient crevé leurs chevaux, ou y avoient renoncé. Je racontai brièvement à Mgr. le Duc de Chartres quelques circonstances de notre Voyage. Ce n'est pas tout, Monseigneur, ajoutai-je en souriant: je m'en vais repartir. — Comment repartir? — Monseigneur, vous allez voir. Il y a mieux: Quand voulez-vous que je redescende? Dans une demi-heure. — Eh bien! soit, Monseigneur, dans une demi-heure je suis à vous. M. Robert descendit du Char, ainsi que nous étions convenus en voyageant. Trente Paysans serrés autour & appuyés dessus, & le corps presque plongé dedans, l'empêchoient de s'envoler. Je demandai de la terre pour me faire un lest; il ne m'en restoit plus que trois ou quatre livres. On va chercher une bêche qui n'arrive point: je demande des pierres, il n'y en avoit point dans la prairie. Je voyois le temps s'écouler, le soleil se coucher. Je calculai rapidement la hauteur possible où pouvoit m'élever la

légéreté spécifique de 130 que je ven[illegible]
d'acquérir par la descente de M. Robe[illegible]
& je dis à Mgr. le Duc de Chartres[illegible]
Monseigneur, je pars. Je dis aux Paysans[illegible]
Mes Amis, retirez-vous tous en mê[illegible]
temps des bords du Char, au premi[illegible]
signal que je vais faire, & je vais m'e[illegible]
voler. Je frappe de la main, ils se retiren[illegible]
je m'élançai comme l'oiseau. En 10 mi-
nutes, j'étois à plus de 1500 toises; je
n'appercevois plus les objets terrestres, je
ne voyois plus que les grandes masses de
la Nature. Dès en partant, j'avois pr[illegible]
mes précautions pour échapper aux dan[illegible]
gers de l'explosion du Globe, & je [illegible]
disposai à faire les observations que [illegible]
m'étois promises. D'abord, afin d'obser[illegible]
le barometre & le thermometre placé[illegible]
l'extrémité du Char, sans rien changer[illegible]
centre de gravité, je m'agenouillai au [illegible]
lieu, la jambe & le corps tendus en av[illegible]
ma montre & un papier dans la [illegible]
gauche, ma plume & le cordon de la so[illegible]
pape dans ma droite. Je m'attendois à [illegible]

qui alloit arriver : le Globe, qui étoit assez flasque à mon départ, s'enfla insensiblement : bientôt l'air inflammable s'échappa à grands flots par l'appendice. Alors je tirois de temps en temps la soupape, pour lui donner à la fois deux issues, & je continuois ainsi à monter, en perdant de l'air. Il sortoit en sifflant, & devenoit visible, ainsi qu'une vapeur chaude qui passe dans une atmosphere beaucoup plus froide. La raison de ce phénomene est simple : à terre, le thermometre étoit à 7 degrés au-dessus de glace, au bout de 10 minutes d'ascension, j'avois 5 degrés au-dessous. L'on sent que l'air inflammable contenu n'avoit pas eu le temps de se mettre en équilibre de température : son équilibre élastique étant beaucoup plus prompt que celui de la chaleur, il en devoit sortir une plus grande quantité que celle que la dilatation extérieure de l'air pouvoit déterminer par la moindre pression. Quant à moi, exposé à l'air libre, je passai, en 10 minutes, de la température du printemps à

celle de l'hiver : le froid étoit vif & sec, mais point insupportable. J'interrogeois alors paisiblement toutes mes sensations ; je m'écoutois vivre, pour ainsi dire, & je puis assurer que, dans le premier moment, je n'éprouvai rien de désagréable dans ce passage subit de dilatation & de température. Lorsque le barometre cessa de monter, je notai très-exactement 18 pouces 10 lignes : cette observation est de la plus grande rigidité. Le mercure ne souffroit aucune oscillation sensible : j'ai déduit de cette oscillation une hauteur de 1524 toises environ, en attendant que je pusse intégrer ce calcul, & y mettre plus de précision. Au bout de quelques minutes, le froid me saisit les doigts, je ne pouvois presque plus tenir ma plume ; mais je n'en avois plus besoin, j'étois stationnaire, je n'avois plus qu'un mouvement horizontal. Je me relevai au milieu du Char, & m'abandonnai au spectacle que m'offroit l'immensité de l'horizon. A mon départ de la prairie, le soleil étoit couché pour les

habitans des vallons : bientôt il se leva pour moi seul, & vint encore une fois dorer de ses rayons le Globe & le Char. J'étois le seul corps éclairé dans l'horizon, & je voyois tout le reste de la Nature plongé dans l'ombre. Bientôt le soleil disparut lui-même, & j'eus le plaisir de le voir se coucher deux fois dans le même jour. Je contemplai, quelques instans, le vague de l'air, & les vapeurs terrestres qui s'élevoient du sein des vallées & des rivieres. Les nuages sembloient sortir de la terre, & s'amonceler les uns sur les autres, en conservant leur forme ordinaire : leur couleur seulement étoit grisâtre & monotone ; effet naturel du peu de lumiere divaguée dans l'atmosphere. La lune seule les éclairoit : elle me fit observer que je revirai de bord deux fois, & je remarquai de véritables courans qui me ramenerent sur moi-même. J'eus plusieurs déviations très-sensibles : je sentis avec surprise l'effet du vent, & je vis le point & les banderolles de mon pavillon ; nous n'avions pu observer

ce phénomene dans notre premier Voyage. Je remarquai les circonſtances de ce phénomene, & ce n'étoit point le réſultat de l'aſcenſion ou de la deſcente; je marchois alors dans une direction ſenſiblement horizontale. Dès ce moment, je conçus, peut-être un peu trop vîte, l'eſpérance de le diriger. Au ſurplus, ce ne ſera que le fruit du tâtonnement, des obſervations & des expériences les plus réitérées.

Au milieu du raviſſement inexprimable, & de cette extaſe contemplative, je fus rappellé à moi-même par une douleur extraordinaire que je reſſentis dans l'intérieur de l'oreille droite & dans les glandes maxillaires. Je l'attribuai à la dilatation de l'air contenu dans le tiſſu cellulaire de l'organiſme, autant qu'au froid de l'air environnant. J'étois en veſte & la tête nue; je me couvris d'un bonnet de laine qui étoit à mes pieds; mais la douleur ne ſe diſſipa qu'à meſure que j'arrivois à terre. Il y avoit environ ſept à huit minutes que je ne montois plus: je commençois même à

descendre par la condensation de l'air inflammable intérieur. Je me rappelai la promesse que j'avois faite à M. le Duc de Chartres, de revenir à terre au bout d'une demi-heure. J'accélérai ma descente, en tirant de temps en temps ma soupape supérieure. Bientôt le Globe vuide presqu'à moitié ne me présentoit plus qu'un hémisphere. J'apperçus une assez belle plage en friche auprès du bois de la Tour du Lay; alors je précipitai ma descente. Arrivé à vingt ou trente toises de terre, je jetai subitement deux à trois livres de lest qui me restoient, & que j'avois gardées précieusement; je restai un instant comme stationnaire, & vins descendre mollement sur la friche même que j'avois, pour ainsi dire, choisie.

J'étois à plus d'une lieue du point du départ: les déviations fréquentes que j'essuyai, les retours sur moi-même, me font présumer que le trajet aérien a été de plus de trois lieues. Il y avoit 35 minutes que j'étois parti, & telle est la sûreté des com-

binaisons de notre Machine Aérostatique, que je pus consumer, & à volonté, 130 de légérete spécifique, dont la conservation, également volontaire, eût pu me maintenir en l'air au moins vingt-quatre heures de plus. Lorsque Mgr. le Duc de Chartres & M. le Duc de Fitz-James me virent ainsi descendre de loin, & avec autant de précision, ils n'eurent plus aucune inquiétude sur mon sort; & laissant M. Robert, avec une nombreuse Compagnie, venir à ma rencontre à travers les halliers, les sentiers, les vallées impraticables à leurs chevaux fatigués, ils retournerent à Paris, & le Prince bienveillant se hâta de donner lui-même de nos nouvelles à tout le monde, & de calmer l'alarme universelle que notre disparution avoit causée.

VERS

SUR LE DÉPART DU GLOBE AÉROSTATIQUE.

De l'Empire azuré les chemins sont ouverts;
déjà quatre François ont traversé les airs :
leur vol est différent, leur gloire en est plus belle;
Charles, pour diriger sa brillante nacelle,
n'emprunte pas du feu le secours effrayant;
il extrait de l'air même un nouvel élément;
sous un Globe de soie avec art il l'enserre,
& presse, en s'élevant, les flots de l'atmosphere.
Plus léger qu'ils ne sont, il monte par leur poids:
il est semblable aux Dieux qu'on peignoit autrefois
assis au fond d'un char porté sur une nue,
& franchissant des Cieux l'effroyable étendue.
Mais ce char fendant l'air sous ce Globe éclatant,
bientôt à nos regards parut étincelant;
de cet orbe on crut voir la flamme jaillissante.
Tel s'éleve à nos yeux, quand l'Aurore naissante
embellit l'horizon d'un coloris vermeil,
le *char* du Dieu du jour surmonté du Soleil.
Charle a réalisé ces brillantes chimeres
que la Fable inventa pour amuser nos Peres :

ce prodige, incroyable à qui ne l'a pas vu;
sur un simple récit ne doit pas être cru :
Auteurs, attestez tous, Philosophe ou Poëte,
que l'Histoire est du vrai la fidelle interprete,
qu'en suivant le chemin par Montgolfier ouvert,
Rozier avec d'Arlande, & Charle avec Robert,
planant entre la Terre & la Voûte éthérée,
ont parcouru les champs de la plaine azurée.
Auteurs, attestez tous que cet art est François,
qu'Annonay dans ses murs vit ses premiers essais;
qu'appelé dans Paris, il prit, dès sa naissance,
un essor qui passa même notre espérance,
que ces Navigateurs, maîtres d'un nouvel art,
ont du Palais des Rois pris leur point de départ.
Peignez le Roi, la Cour, & la Ville & la France,
secondant par leurs vœux leur noble expérience;
l'Etranger confondu, le Guerrier s'effrayant
du danger où voloit l'audacieux Sçavant.
Montrez ce Peuple entier sur eux fixant sa vue,
l'ame, d'espoir, de crainte, & de plaisir émue,
les suivant de leurs yeux, levant au Ciel les bras
voulant leur applaudir & ne le pouvant pas,
tant l'effroi suspendoit leurs facultés tremblantes.
Voilà ce qu'il faut peindre aux Nations sçavantes,
à la postérité qui vous démentiroit,
si cet art négligé quelque jour se perdoit.
Il ne se perdra point; il est trop nécessaire.
D'abord il va changer l'art affreux de la Guerre;
on ne peut plus masquer ses marches, ses soldats;

ni préparer un piége en courant aux combats.
Le Pilote craint-il de rencontrer la terre,
il la découvrira du haut de l'atmosphere.
O vous, des Elémens audacieux vainqueurs;
de l'Océan des airs hardis Navigateurs,
songez, songez qu'après cette grande victoire,
l'Amitié peut encor accroître votre gloire.
Emules l'un de l'autre, & jamais ennemis,
pour de nouveaux succès puissiez-vous être unis!
N'allez point, aveuglés par un orgueil extrême,
pour vous trop rehausser, vous abaisser vous-même.
Ne soyez point jaloux; s'il est beau d'être grand,
ce n'est pas près d'un nain, c'est auprès d'un géant.
Poursuivez votre vol, & laissez sur la terre
ramper & l'injustice, & la haine & la guerre.
Portés par le génie, & voguant dans les airs,
peignez-nous, s'il se peut, ces invisibles mers,
cet immense Océan sans îles & sans rive,
où promenant en vain une vue attentive,
du Pilote étonné l'œil ne rencontre rien,
rien, pas même le flot qui lui sert de soutien.
C'est au loin, sous ses pieds que roulent les nuages,
que sifflent les autans, que grondent les orages.
Du Ciel sur votre front rien n'obscurcit l'azur,
le soleil plus brillant y verse un jour plus pur.
Dans cette immensité quand vos yeux s'égaroient,
ou quand de ces vapeurs que nos champs exhaloient
le voile eût dérobé la terre à votre vue,
ne vous crûtes-vous point lancés dans l'étendue,

ſuſpendus dans le vuide, errans dans l'infini,
dans l'eſpace où tout nage, & que rien n'a remplit!
Oh! ſi vous aviez pu, du haut de l'atmoſphere,
abaiſſer un moment vos regards ſur la terre,
vous nous euſſiez vû tous ravis & confondus,
ſans ceſſe demander que ſont-ils devenus?,
courir de vos maiſons ſaiſir les avenues,
interroger ſur vous les paſſans dans les rues;
arrêter ces Couriers qui ſans ceſſe venoient;
répéter à grands cris ce qu'ils nous annonçoient;
on les a vu à dix, à quinze, à trente milles;
un moment dans les airs ils furent immobiles;
ils ont repris leur vol qu'on ne voit plus déjà.
Oh! combien fut béni celui qui nous cria:
ils ſont redeſcendus, ils ont touché la terre,
nul accident ne trouble un jour auſſi proſpere!
De quel fardeau ces maux ſoulagerent nos cœurs!
Chacun moins oppreſſé ſentit couler des pleurs!
Ah! revenez jouir de la publique ivreſſe,
venez voir quels tranſports, quelle vive allégreſſe
vos étonnans ſuccès ont produit parmi nous:
l'amour de tout un Peuple eſt le prix le plus doux.

Par M. GUDIN.



FRAGMENT D'UNE VIE DE GRESSET, *SUIVI* D'UN PETIT VOYAGE *A LA FLÈCHE.*

IL est des hommes en petit nombre que la Nature prend plaisir à former de loin en loin, & qu'elle destine à faire l'honneur de leur Patrie, & à illustrer les siecles qui les voient naître. Tels furent, en Picardie, *Charles Dufresne*, Sieur du Cange, sous le regne de Louis-le-Grand, & *Jean-Baptiste-Louis Gresset*, sous celui de Louis XV. Le premier, scrutateur infatigable de l'Antiquité, s'est fait, dans la Partie Historique, une réputation désespérante pour ceux qui courent la même

carriere ; le second, dès l'âge le plus tendre s'est acquis, dans la belle Littérature, une célébrité aussi digne d'envie, qu'inaccessible à la plus noble, à la plus vive émulation de ses Compatriotes les mieux organisés; il a été l'un des plus heureux génies, & le plus bel esprit qui ait peut-être jamais existé.

Le Poëte aimable, à qui les partisans du bon goût n'ont pu refuser leurs suffrages, & dont ils regrettent la perte, naquit à Amiens, en 1709, de *Jean-Baptiste Gresset*, Commissaire-Enquêteur-Examinateur au Bailliage de cette Ville, dont il fut Echevin, & de Catherine Rohaut, descendante du célebre Physicien de ce nom ; l'un & l'autre de Famille honnête, & tous deux respectables par leur probité. Ceux à qui il devoit le jour, ne négligerent rien pour son éducation : Il fit ses Humanités dans le lieu de sa naissance, & dans le College alors occupé par les Jésuites, qui, frappés de ses progrès rapides, & de la vivacité de son esprit, conçurent, dès les premieres années

le projet de l'incorporer dans leur Société. Il entra parmi eux en 1725, à l'âge de seize ans, &, après avoir fait son Noviciat, & fini ses études à Paris, il enseigna successivement les Humanités à Moulins, à Tours & à Rouen. Ce fut le Pere *Lagneau*, natif d'Arras, qui le forma, l'instruisit & lui apprit à penser.

Né pour augmenter le nombre des Poëtes distingués, il consacroit aux Muses les momens que lui laissoient les travaux essentiels de son état. Il débuta dans le Public en 1730, par une *Ode sur l'amour de la Patrie*, datée de *Tours* où il régentoit alors; il y fait sentir ses regrets d'être éloigné des bords de la Somme, par un destin jaloux : on y voit le désir qu'il a de briser ses chaînes, pour rejoindre ces plaines aimables, ce séjour délicieux où régnoient, comme il le dit, les charmes & les vertus de l'âge d'or.

. . . .

M. *Gresset* fixa son nom au Temple de Mémoire, en y mettant celui d'un Perroquet. Oui. . . . Vert-vert est le germe de

ſa renommée. Ce Poëme badin ou héroïco-mique, plein d'aménité, partagé en quat[re] Chants, & imprimé à Rouen en 1734, e[ut] trois Editions dans l'eſpace d'un an, & fi[t] une ſenſation extraordinaire; on y eſt frapp[é] de l'élévation de l'eſprit de l'Auteur, q[ui] n'avoit alors que vingt-ſix ans, de la grand[e] correction du ſtyle, de la fraîcheur du co-loris toujours animé, de la richeſſe des idées, des agrémens de ſon imagination, du choix heureux de ſes termes expreſſifs, peu communs; de la délicateſſe de ſon pinceau, de la hardieſſe de ſes traits, & de la viva-cité de ſes couleurs. Ververt ſera toujou[rs] un Ouvrage charmant, inimitable, imm[or]tel: l'agrément, la fraîcheur que le Po[ëte] a ſçu y répandre, le rendent auſſi piqu[ant] dans les détails, qu'il eſt riche & ingénie[ux] dans la fiction; auſſi aura-t-il toujours [sa] place parmi les Ecrits originaux propres [à] faire aimer des Etrangers la gaieté françoiſe. Ceux qui lui refuſent le nom de Poëme, ſont forcés de convenir que c'eſt au moin[s] un de nos meilleurs Contes. Un pareil ſuje[t]

roit fourni à un esprit ordinaire, que
lques plaisanteries; il devint sous sa
me un chef-d'œuvre intéressant pour
tes les classes de Lecteurs. Les premiers
du jeune Poëte surprirent le monde
il ne connoissoit pas, & l'Ordre qui l'a-
it nourri. Le grand *Rousseau* y trouvoit
naturel de *Chapelle*; mais son naturel
ré, embelli, orné & étalé dans toute
perfection. Si jamais l'Auteur, ajoute ce
ge éclairé des bons Vers, peut parvenir
en faire un peu plus difficilement, je
révois qu'il nous effacera tous tant que
ous sommes : c'est un génie des plus heu-
ux & des plus beaux qui aient jamais
isté. Ce Poëme a sur ses Cadets l'avan-
ge de l'invention & de l'exactitude : c'est
véritable Poëme, & le badinage le
us agréable que nous ayions dans notre
ngue; sans sortir du style familier, l'Au-
teur y étale tout ce que la Poésie a de plus
éclatant, & tout ce qu'une connoissance
consommée du monde pourroit fournir à
un homme qui y auroit passé toute sa vie.

Je ne sçais si tous mes Confreres & moi, ajoute *Rousseau*, ne ferions pas mieux de renoncer au métier, que de le continuer, après l'apparition d'un phénomene Littéraire aussi surprenant, qui nous efface tous dès sa naissance, & sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Le naïf *Lafontaine* semble revivre avec toutes ses Grâces, plus parées & toujours modestes. Dans les cendres d'un Perroquet, M. *Gresset* a trouvé une aisance qui coûteroit à un Financier tout son embonpoint. Un Médecin a traduit ce chef-d'œuvre en Vers latins, & le sieur *Vaux*, Emailleur, l'a mis en figure & en action. M. *Bertin*, Ministre & Secrétaire d'Etat, fit depuis présent à l'Auteur, d'un cabaret à café de la Manufacture de porcelaine de Seve; chaque piece élégamment dessinée, finement colorée, & décorée du plus bel or, représente l'histoire de l'immortel Perroquet, & les attributs ou les titres des Ouvrages de M. *Gresset*. A propos de ce

Poëme charmant, on rapporte que, dans un cercle de Gens de Lettres, où l'on faisoit l'éloge du célebre *Jean-Jacques*, M. *Gresset* ajouta : c'est dommage qu'un pareil Philosophe soit un peu ours. A son passage à Amiens, le Genevois alla rendre visite à l'aimable Poëte qui le reçut de son mieux; après une conversation agaçante, à laquelle le Voyageur ne répondit que par monosyllabes. Convenez, dit M. Rousseau, en se retirant, qu'il est moins aisé de faire parler un Ours qu'un Perroquet.

Dès que ce Poëme, orné de plaisanteries innocentes, & assaisonné du meilleur sel, fut rendu public, un Ministre, à la sollicitation de sa sœur, Supérieure de la Visitation, en fit des plaintes à la Société, qui transféra le Poëte charmant de Tours à la Fleche. L'ennui l'y prit, il se plaignit amérement de cette translation, en écrivit au Provincial, & ne recevant pas de réponse satisfaisante, il demanda sa sortie, l'obtint, & se retira à Tours en 1735, où il resta quelques semaines. Le sçavant

Tournemine disoit alors publiquement, & d'un ton chagrin, que son Corps venoit de perdre le Sujet le plus difficile à remplacer.

La relation de ce Voyage à la Fleche, dont le manuscrit s'est conservé, est adressée à Madame du Perche, de Tours, femme de beaucoup d'esprit. L'Auteur débute par une Chanson en patois Tourangeau ; les Vers ont la négligence de tous ceux que l'on ne compose que pour l'amusement des Sociétés ; dans une autre Chanson il dit galamment à cette Dame, que la Fleche est un Paris pour lui, puisqu'il reste dans le voisinage du lieu qu'elle habite. C'est assez chanter, ajoute-t-il, je me porte à merveille ; c'est tout ce que je sçais de meilleur de ce pays-ci. Je crois qu'il n'est rien arrivé d'amusant sur la route que j'ai faite : c'est le pays le plus désert & le plus mort que j'aye encore vu.

En quittant ces bords pleins de charmes,
un jour auparavant égayés par nos ris,
presque tenté de verser quatre larmes,
je suivois lentement des sentiers moins fleuris :

frappé

frappé d'une humeur léthargique,
toujours confident de mon cœur,
on esprit se livroit à ma tendre douleur;
& l'allure mélancolique
de ma monture apoplectique,
redoubloit encor ma langueur;
and enfin, réveillé par le bruit des sonnettes
Mercure crotté qui guidoit nos mazettes,
is les Compagnons auxquels, dans ce beau cours,
le sort m'atteloit pour deux jours.

De cinq qu'ils étoient, je ne vous parlerai que d'un, les autres n'étoient-là que pour balayer quatorze lieues de crotte, & me parurent avoir pris congé depuis long-temps de tout esprit & de tout amusement, à l'exception d'un mien Confrere, qui rioit répétition une fois par heure, & qui est, pour la gaieté, de la même trempe, à peu près, que le cadet *la Vedette*, quand sable un œuf à *la Hurtault*. Ainsi, mon unique consolation fut un vieux Cordelier qui revenoit des eaux de Bourbon, pour faire enterrer à la Fleche,

Attendu la paralysie,
il ne pouvoit chevaucher aisément:

mais à l'aide d'un cabeſtan,
nous le guindions artiſtement
ſur la piteuſe haquenée
que le Diable avoit condamnée
à remporter le Révérend.

Quoique le bon *Pater* n'eût plus qu[e] facultés de l'ame, il tâchoit encore d[e] drôle, & me contoit de la meilleure du monde toutes ſes hiſtoires: je vous dirois bien, mais je ne me charge poi[nt] de les écrire. Il eſt ici le Géolier de tren[te-] quatre Nonnes qui le font enrager, à qu'il m'aſſura; mais je briſe ſur cet artic[le].

Attaquez-vous, par quelque raillerie,
un Régiment d'Infanterie?
Mars ne fera qu'en rire, il s'en amuſera;
mais ſi, par malheur, votre Muſe
à draper des Nonnes s'amuſe,
l'amour-propre s'en vengera:
dévotement il rugira,
& bientôt il vous pourſuivra
juſqu'à la Fleche, & par-delà....

Nous paſſâmes par je ne ſçais quel Bo[urg] où notre Meſſager nous promettoit com[...]

ce magnifique spectacle un jour de grande foire,

Où l'on venoit de vingt cantons :
J'y vins, & vis trois ânes, cinq moutons,
& deux lambeaux de toile grise ;
c'étoit toute la marchandise :
Je vis se quarrer trois Manans,
& c'en étoit tous les Marchands.

En descendant de cheval, j'enfilai la conversation avec quelques capables du lieu, pour me donner l'amusement d'entendre leurs nouvelles & leur politique grotesque. Je n'ai jamais entendu un potpourri plus original, ni de coq-à-l'âne plus complet.

Les uns disoient que le Roi Tanifras,
jamais des Poronois ne deviendroit le Maître,
quoique la Czarianne avec le Chatarmas
au Trône le voulût remettre.
Non, disoit un Notable, il ne le fera pas,
malgré que l'Electeur de Sasque
batte le tambour comme un basque,
pour contraindre les Palastins
à suivre Tanifras sans faire les mutins :

les autres soutenoient que bientôt de Poronne
Tanifras auroit la Couronne,
malgré les efforts des Génois,
& la révolte des Chinois :
que dans peu notre flotte, entre la mer Balti
& les ports d'Amérique,
viendroit par terre attaquer lès Anglois ;
que les Desseins de Vienne auroient un fort fun
& que le Diable emporteroit le reste.
Fatigué de leurs sots discours,
& de leur bêtise profonde,
en especes de même cours
avant de les quitter je payai tout mon monde.
je leur dis que le Turc se faisoit Capucin,
& que le Doge de Venise,
dans un vaisseau de maroquin,
étoit allé relever, sans remise,
la grande arche du Pont-Euxin
qu'avoit rompue un vent de bise.

Après lès avoir pétrifiés par cette charge effroyable de nouvelles étonnan j'allai manger, sans beaucoup d'appéti deux vieux œufs jadis frais; après quoi j m'envéloppai un peu plus que demi-habillé entre deux draps d'une blancheur probl matique, & d'une propreté équivoque.

Là, remettant au lendemain
le ſecond tome du Voyage,
ſans m'amuſer à veiller davantage
je m'endormis juſqu'au matin.
Aurore enſevelie aux liquides demeures,
ſongeoit point encor à réveiller les Heures;
eſt-à-dire, en deux mots, pour parler plus Chrétien,
ſans emprunter ce ton Virgilien,
peine étoit-il jour, par leurs rauques fleurettes,
à peine les vieux coqs éveilloient leurs poulettes,
que le clairon de notre Meſſager
ſonnant par-tout le boute-ſelle,
je fis l'effort de me lever:
car au plus mauvais lit le ſommeil m'eſt fidelle;
je dormirois ſur un clocher),
Je me relevai donc, non ſans faire jurer
mon impatiente ſequelle;
nfin je regagnai ma lente haridelle,
ma valiſe & mon Cordelier.

Depuis ce moment tout le Voyage fut
reux: nous ne trouvâmes plus que des
emins diaboliques, percés à travers des
is éternels;

Des ravines abominables,
des coupe-gorges effroyables,
dans de ténébreuſes forêts
cent mille Lutins, cent mille Farfadets,

chaque nuit, avec tous les Diables,
tiennent d'horribles Sabats,
des Conciles épouvantables
auxquels je n'appellerai pas.

Enfin, d'horreurs en horreurs, de monstres en monstres, nous arrivâmes & nous fimes notre entrée dans la Ville, Bourg & Village de la Fleche, où je pris volontiers congé de ma veuve de Rossinante: que vous dire maintenant de ce pays-ci?

La Fleche pourroit être aimable,
s'il étoit de belles prisons;
un climat assez agréable,
de petits bois assez mignons,
un petit vin assez potable,
de petits concerts assez bons,
un petit monde assez passable.
La Fleche pourroit être aimable,
s'il étoit de belles prisons.

Je n'en parle ainsi, que d'après des relations qu'on m'en a faites. Jusqu'aujourd'hui cependant il me paroît qu'il pleut de l'ennui à verse; mais je m'enveloppe de mon manteau philosophique, moyennant

loi je compte que ces orages ne me builleront pas. Or, finissons pourtant, postillon va partir.

Charmant, le Divin est-il enfin guéri?
Grâces, l'Enjouement, les Plaisirs, la Tendresse,
à sa santé tout s'intéresse;
car tout est malade avec lui.

Mille bonjours à tout le monde; des espects à ceux qui ne voudront pas d'amiés. J'attends une longue réponse: cotisez-ous tretous, & réconfortez un mort au onde, qui ne vit plus que dans les lettres e ses Amis. Songez que je mourrois éellement & à perpétuité, si les considéations que j'ai pour des voisins tels que ous, ne m'arrêtoient encore sur la terre. trez cet agrément, tout m'est enlevé; je is à trente mille lieues de tout l'univers. finis, attendu que je n'aime point le yle d'élégie. »

Rendu à cette liberté trop précieuse, laquelle on renonce trop souvent, faute en connoître tout le prix, il se fixa

quelque temps à Paris. On l'avoit conn
ſous l'habit de Jéſuite, par la fineſſe d
ſes penſées, & par la délicateſſe naturel
de ſon ſtyle : ſur le théâtre du monde, o
il étoit impatiemment attendu, il devi
bientôt l'idole de la Capitale; il fut goû
par-tout où il y avoit des lecteurs, & ré
pandu dans le plus grand monde : on admi
roit, dans le nouvel Horace, l'accord heu
reux des talens & des vertus; on trouvoit
dans l'Ecrivain eſtimable, le galant homme,
& le Citoyen le plus digne d'être eſtimé.

Il accompagna, en 1740, juſqu'à Arras,
M. de Chauvelin, Intendant de Picardie, &
le ſieur de la Place fit, ſur leur arrivée
des Vers auxquels M. *Greſſet* répondit p
ceux-ci, adreſſés à la Ville d'Arras.

« Reſpectable ſéjour de ces vertus antiques »
» & de ce goût du vrai, l'honneur des premi
temps,
» Terre où vont refleurir les Arts les plus brillan
» & qui verras ton nom aux Faſtes poétiques,
» parmi les Temples des Talens;
» ſi quelques ſuccès dus à la ſeule indulgence,
» m'ont pu mériter les regards

ceux de tes Enfans qu'unit l'amour des Arts,
» jouis de ma reconnoissance,
contemple, avec moi, dans ces mêmes succès,
» les monumens de tes bienfaits.
Lui de tes Citoyens, aux lieux de ma naissance,
daigna former, instruire & guider mon enfance:
m'apprit à penser, il m'apprit encor plus:
en ouvrant à mes yeux les routes du génie;
il éclairoit mes pas du flambeau des vertus,
» mon ame enfin est son ouvrage,
ses talens & ses mœurs auroient été le tien.
Ce titre & tes lauriers t'assurent mon hommage;
» & sur le plus lointain rivage
je porterai, pour toi, le cœur d'un Citoyen ».

Dans l'Assemblée publique, tenue à Amiens en 1779, M. *d'Agay*, Intendant, fit la lecture des Lettres de noblesse dont S. M. a honoré M. *Gresset*. Cette illustration accordée à la Littérature & à un Citoyen si respectable, cette grâce est un des premiers bienfaits de LOUIS XVI. L'Auteur, y dit S. M., s'est acquis une célébrité d'autant mieux méritée, que la Religion & la décence, toujours respectées dans ses Ecrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. Son Aïeul & son Pere ont rempli à Amiens

différentes Charges Municipales, & y ont toujours vécu d'une maniere honorable, qui, en rapprochant de la Noblesse, est en quelque sorte un degré pour y monter. Par cette faveur, le Roi a voulu couronner les talens & les vertus, & annoncer par cette décoration que la gloire des Grands Hommes de Lettres est un rayon de plus à celle des Maîtres du Monde.

C'est vraisemblablement pendant son dernier séjour à Paris, qu'il fit cette Réponse à M. le Comte *de Tressan*, qui lui avoit écrit de la Campagne.

« Je suis persuadé, Monsieur, que vous ne doutez pas de l'empressement que j'ai de répondre à votre Lettre charmante;

Mais comment écrire à Paris?
Toujours le Dieu des Vers aima la solitude:
Dans cet enchaînement d'événemens suivis
de choses & de riens unis,
où trouver le silence; où fuir la multitude,
comment être seul à Paris?
Pour cueillir les lauriers & les fruits de l'étude,
aux premiers rayons du soleil,
Je veux, dès son coucher, me livrer au sommeil

Je dis, chaque jour, que la naissante Aurore
Ne trouvera pas mes yeux appesantis ;
dix fois je me le suis promis ;
je promettois dix fois encore ;
comment se coucher à paris ?
On veut pourtant que je réponde
Au badinage heureux d'une Muse féconde ;
on croit que les Vers sont des jeux,
& qu'on parle, en courant, le langage des Dieux,
comme on persiffle en ce bas monde.
Par les Grâces, dit-on, si vos jours sont remplis,
Par les Muses, du moins, commencez vos journées.
Oui, fort bien ; mais est-il encor des matinées ;
comment se lever à Paris ?
Des yeux fermés trop tard par le pesant Morphée,
sont-ils si promptement ouverts ?
De l'antre du Sommeil passe-t-on chez Orphée,
& du néant de l'ame, à l'effet des beaux Vers ?
N'importe, cependant, malgré l'ombre profonde
qui couvre mes yeux obscurcis,
dès que je me réveille, à peine encor au monde,
je m'arrange, je m'établis ;
dans le silence & le mystere,
au coin d'un foyer solitaire
je me vois librement assis.
Le Ciel s'ouvre, volons, Muse, oublions la terre,
Je vais puiser, au sein de l'Immortalité,
Ces Vers faits par l'Amour, ces présens du Génie,
Et dignes d'enchanter, par leur douce harmonie,

les Dieux de l'univers, l'esprit & la beauté.
Enflammé d'une ardeur nouvelle,
déjà je me crois dans les Cieux;
déjà.... mais quel profane à l'instant me rappelle
aux misérables soins de ces terrestres lieux?
Quel insecte mortel vient m'arracher la rime?
Bientôt mon Cabinet est rempli de fâcheux;
les Brochures du jour, & mille autres Pancartes,
des Vers, des Lettres & des Cartes....
Il faut y répondre à la fois:
Bientôt il faut sortir, l'heure est évanouie;
Muses, remportez vos crayons.
Dans l'histoire d'un jour, voilà toute ma vie....
Jusqu'en nos changemens tout est monotonie.
Comment donc rimer à Paris?



LETTRE

*A MADAME DE ***.*

De Ch.... en Gâtinois, le 31 Novembre 1751.

Nous fommes ici, Madame, dans un très-beau féjour, enfermé & caché dans un pays affreux, qu'une chaîne de montagnes couvertes de rochers fépare du refte du monde : nous y menons une vie douce & trifte avec des cerfs, des fangliers & des Curés ; nous y avons du moins la confolation affez touchante pour des Philofophes, d'ignorer parfaitement les bagatelles importantes qui agitent Paris. On feroit trop heureux, fi on fentoit tout le prix de cette ignorance ; mais, par combien de chaînes ne tient-on pas toujours à ce fot Genre Humain ! Des Amis vertueux, des Femmes

aimables nous réconcilient sans cesse av[ec] lui, & nous sommes forcés de l'aim[er,] parce que nous nous aimons nous-mêm[es.] Nous le regrettons donc quelquefois, & nous ne serions pas fâchés d'en recevo[ir] des nouvelles : mais à qui en demander da[ns] les climats sauvages que nous habitons ?

A travers ces rochers d'effrayante structure,
dont l'aspect menaçant fait frémir la Nature,
les nouvelles jamais n'arrivent dans ces lieux
ignorés des Mortels, & réprouvés des Dieux.
C'est ici qu'autrefois leur foudre redoutable
fracassa des Titans l'échelle épouvantable.
Ossa sur Pélion est ici renversé ;
ici, du poids des rocs Encelade oppressé,
précipité du Ciel au centre de la Terre,
apprit à respecter les Maîtres du Tonnerre !
de cet audacieux détestant la fureur,
Palès, dans ces jardins, veut cacher sa terreur ;
de cet asile heureux la douceur naturelle
s'embellit de l'horreur qui régnoit autour d'elle.
Tel fut ce Palais enchanté,
qu'au milieu d'un désert aride
le magique pouvoir de l'amoureuse Armide
éleva pour Renaud dans ses fers arrêté ;
tel est ce Temple auguste où la Vertu réside ;

...ple élevé trop haut & trop peu fréquenté,
...ouré de travaux, de périls & d'abîmes,
...rdé par la Sageſſe, aſſiégé par les crimes.

Vous vous ſouvenez, Madame, de ce ...ttré Chinois qui, preſſé par un pédant Hollandois ſur divers points de notre érudition Européenne, lui répond avec froideur : Nous avons entendu parler confuſément d'un certain Mahomet. Nous ſommes préciſément dans le même cas : nous avons auſſi entendu dire confuſément qu'un certain Mahomet, proſcrit du Théâtre François, en 1742, par des raiſons qui m'ont toujours paru un contre-ſens, a oſé y reparoître, en 1751, glorieux & triomphant, comme il reparut autrefois à la Mecque, après en avoir été banni. On nous dit même que le Public, au lieu de ces rapports dangereux, & de ces allégories irrégulieres qu'il avoit cru appercevoir dans cette Tragédie, n'y voyoit plus qu'une horreur ſalutaire répandue ſur le fanatiſme, & que les droits de la nature, de la raiſon & de la véritable piété vengés : chacun

prend ici cette affaire diverſement, ſe
ſes préjugés ou ſes lumieres.

Moi qui ſuis enchanté, j'en fais mon complim
au Dieu du goût, à Melpomene,
à vous, à cet Auteur charmant,
Roi des Arts & Dieu de la ſcene,
admiré, mais perſécuté,
Précepteur de l'humanité
peu digne, hélas! d'un ſi grand Maître,
qui n'eſt dignement reſpecté
que de vous & de moi peut-être.

Puiſſe-t-il, au gré de nos vœux,
briſer du fanatiſme affreux
la tête impie & menaçante!
De Zopire expirant puiſſe la voix touchante
déſarmer les fureurs de la crédulité!
Puiſſe la tendre Charité,
des Prophetes menteurs, des Directeurs perfid
des Conſeillers de ſang, des Docteurs homicides
dévoilant l'Infidélité,
d'un mutuel amour nous inſpirer les flammes,
exterminer l'amas des ſuperſtitions,
déraciner l'abus des macérations,
préjugés odieux, opprobre de nos ames!
Puiſſent toutes les nations,
ſur les débris honteux de l'Erreur écraſée,
relever les Autels de la Raiſon vengée!

ECONDE LETTRE.

A MADAME DE ***.

Nous avons donc quitté la paix de votre licieux Hermitage pour ce tumulte fati- nt & varié, qu'on nomme, à Paris, tan- t affaire, tantôt plaiſir. Avec quelle peine adame de R.... & moi nous nous mmes ſéparés de vous! combien de fois os yeux ſe ſont tournés vers M...! ce ui eſt, comme vous le ſçavez, la marque *plus* naïve de la tendreſſe & du regret; nfin, quand ce ſéjour, ſi préſent à nos urs, eut entiérement diſparu à nos yeux, ec quelle triſteſſe nous nous regardions nous nous taiſions! Nous aurions fourni bon modele pour un Peintre qui eût oulu exprimer fidelement la douleur de nos premiers Peres ſortans du Paradis terreſtre; & en effet, n'en ſortions-nous pas auſſi.

Paradis terreſtre eſt vraiment où vous êtes;
les plaiſirs, les douceurs parfaites

Ne se trouvent qu'auprès de vous.
Ce sont-là ces jardins, ces bosquets délectables
où les délices inéfables
flattent tous les désirs, tous les sens, tous les goûts
où l'on voit réunis, par un art admirable,
tout ce que l'Univers a d'utile & d'aimable,
les plus brillantes fleurs & les fruits les plus doux
les grâces, les vertus noblement familieres,
la sagesse & les agrémens,
la politesse & les lumieres,
la modestie & les talens.
L'Amitié sincere & fidelle
préside dans ces lieux, & pour charmer les cœurs
elle emprunte les traits vainqueurs
de la Déesse la plus belle.
Mais dans ce Paradis, dans ce charmant séjour
(cruelle loi pour un cœur tendre)
le fruit défendu, c'est l'amour,
hélas! & peut-on n'en point prendre?

Par M. Gaillard.



LE DÉPART,

IMITATION DE TIBULLE.

TON cœur étoit de bronze, ô toi, qui le premier
rrachas un Amant à sa jeune Maîtresse !
& toi qui la perdis sans mourir de tristesse,
omme dur, & formé d'un inflexible acier !
Non, non, tu n'aimois pas. — Je n'ai point ce cou-
rage !
J'ai perdu la Beauté qui régnoit sur mon cœur ;
J'ai perdu le désir & l'espoir du bonheur.
Tout afflige mes yeux dans ce désert sauvage ;
Les jours de mon Printemps flétris par ce veuvage,
Se consument dans la douleur. . . . . .
Oui, la peine du cœur me brise !
Oui, (sans rougir j'en fais l'aveu)
Ne pouvant éteindre mon feu,
J'en nourris les ardeurs, à plaisir je l'attise.
Mon ame trop aimante, & que l'Amour épuise,
Hélas ! je le sens bien, s'envolera dans peu
Des chaînes de l'aveugle Dieu !
Dans peu je descendrai dans ces bocages sombres,
Dernier & tranquille séjour,
Qu'à jamais habitent les Ombres

victimes du cruel Amour. . . . . .
Oh! quand j'aurai franchi ce passage suprême,
quand je ne serai plus que l'ombre de moi-même,
puissé-je voir ma *Laure* & sa mere marcher
religieusement autour de mon bucher!
Laure, en stole de deuil, les yeux noyés de larmes,
sous ses cheveux épars éclipsent mille charmes,
pleurera son Amant:
sa mere recueillant ma cendre,
& dans l'urne funebre avec soin l'enfermant,
daignera regretter un gendre,
& sous de noirs cyprès placer ce monument.
Pour derniere faveur, ô *Laure*, je désire
que sur la pierre écrits ces mots se puissent lire:
« Ci gît le malheureux Hylas;
» ses peines & l'Amour l'ont conduit au trépas. »
Objets des soins touchans de deux Ames fideles,
Mes Mânes consolés rediront chez les Morts,
Que les parfaits Amis, sur les terrestres bords,
Ont encor de dignes Modèles.

Par M. BÉRENGER.



AUX NAVIGATEURS
AÉROSTATIQUES.

HONNEUR à l'Aéroſtatique,
qu'on ne peut trop encourager !
Bravo ! Meſſieurs de la Phyſique,
dans l'air vous allez donc nager !
Votre génie eſt d'un calibre
aſſez ſubtil, aſſez léger,
pour vous y mettre en équilibre,
on le ſait ; l'air vous eſt donc libre !
ne tardez plus d'y voyager.
Bardez-vous d'autant de veſſies
Que Momus porte de grelots,
puis de l'éther fendant les flots,
ſur ſes vagues aſſujetties
dominez en dépit des ſots.
Laiſſez-les ramper ſur la terre ;
pour vous, hardis Bellérophons,
pleins de vent comme vos ballons,
tentez de nouveau la chimere :
du plus changeant des élémens
ſoyez les dignes Argonautes ;

mieux traités que les précédens,
rencontrez par-tout de bons hôtes;
& puissent les cieux complaisans
payer des actions si hautes
d'une toison de diamans!

C'est à l'audace du génie
d'égaler le pouvoir des Dieux.
Comme autrefois, dans l'Eolie,
des peaux continrent la furie
des vents les plus séditieux;
la fumée ici recueillie
vient d'entrer, pour le bien des yeux,
dans le ventre d'une vessie.
L'effet de ces exploits divers
fut bien magnifique sans doute,
puisqu'ils applanirent la route;
l'un, des flots, & l'autre, des airs.

En vain diroit-on que l'enfance,
avec ces boules de savon,
que gonfle le gaz du poumon,
créa vraiment votre science;
à ce parallèle imposteur,
votre réponse est bien facile:
ce n'est qu'autant qu'on est utile,
qu'on obtient le nom d'inventeur.
Il vous est dû, la chose est sûre,
votre sublime invention
devoit agrandir la nature,
& doubler la création.

Je sais qu'un Ancien, d'un sens rare,
disoit aux navigateurs d'eau :
à trois doigts est la mort avare ;
le sapin d'un méchant bateau
est tout ce qui vous en sépare :
que ne vous diroit-il donc pas,
Navigateurs d'air intrépides,
que l'épaisseur d'un taffetas
défend de ses traits homicides ?
Vos cœurs, vraiment de triple airain,
sur son pailler bravant l'orage,
vont chercher un trépas certain,
qu'on ne peut fuir même à la nage.
L'intérêt, ce grand enchanteur,
dont la flatteuse voix nous berce,
vous a-t-il promis le commerce
des Thiéry (*), des Jacques-Cœur (**)
Partez : la Baltique charmée,
vous offre un négoce innocent ;
les Lapons vous vendront du vent (***),
vous leur vendrez de la fumée.

(*) Thiéry de Venise.

(**) Le plus riche Négociant de l'Univers, sous Charles VII.

(***) Les Lapons se donnent pour de grands sorciers : ils sont en possession de vendre le vent aux Navigateurs. *Voyez* Regnard.

SUR LA NAVIGATION AÉRIENNE.

LES Anglois, nation trop fiere,
s'arrogent l'empire des mers :
les François, nation légere,
s'emparent de celui des airs.



VOYAGE

VOYAGE
DE PARIS
SAINT-CLOUD,
PAR MER,
ET RETOUR
DE SAINT-CLOUD A PARIS,
PAR TERRE.

LA passion de voyager est, sans contredit, plus digne de l'homme ; elle lui forme l'esprit, en lui donnant la pratique de mille choses que la théorie ne sçauroit démontrer. Je puis en parler aujourd'hui avec connoissance de cause. Il n'y a rien de si & de si neuf qu'un Parisien qui n'est

jamais sorti des Barrieres : s'il voit des terres, des prés, des bois & des montagnes qui terminent son horizon, il pense que tout cela est inhabitable : il mange du pain & boit du vin à Paris, sans sçavoir comment croît l'un & l'autre. J'étois dans ce cas avant mon Voyage ; je m'imaginois que tout venoit aux arbres : j'avois vu ceux du *Luxembourg* rapporter des *marons d'Inde*, & je croyois qu'il y en avoit d'autres dans des jardins faits exprès, qui rapportoient du blé, du raisin, des fruits, des légumes de toutes especes. Je pensois que les Bouchers tenoient des manufactures de viande, & que celui qui faisoit la meilleure, étoit le plus fameux ; que les Rôtisseurs fabriquoient la volaille & le gibier, comme les Limonadiers fabriquent le chocolat ; que la Seine fournissoit la morue, le hareng saur, le maquereau, & tout le bon poisson qu'on vend à Paris ; que les Teinturiers ordinaires faisoient le vin à huit & à dix sols pour les Cabaretiers, & que le bon se faisoit aux Gobelins, com

...ânt la meilleure teinture ; que la toile
...s étoffes venoient dans certains en-
...s, comme les toiles d'araignées der-
... ma porte ; & enfin, que les Fer-
... généraux faisoient l'or & l'argent,
... Roi, la monnoie, parce que j'ai tou-
... vu un Suisse de sa livrée à la porte
... Hôtel des Monnoies à Paris.

...ais, puisque je parle du Roi, je ne
...ois me dispenser de dire ce que j'en
...oujours pensé, si jeune que j'ai été.
... le portrait que l'on m'en avoit fait, je
... le figurois aussi puissant sur ses Sujets,
... l'est sur ses Ecoliers un Régent de
...nie, qui peut leur donner le fouet ou
... dragées, suivant qu'ils l'ont mérité. La
...iere fois que je le vis, ce fut un jour
... congé au petit Cours, où il passoit en
... à Compiegne : je n'avois pas plus
...t-sept ans pour lors ; cependant, à sa
..., je me sentis intérieurement ému de
...ain sentiment de respect que lui seul
... inspirer, & que personne ne sçauroit
...ir. Je trouvois tant de plaisir à le con-

ſidérer, qu'après l'avoir vu bien à m aiſe dans un endroit, je courois vîte à autre, pour le revoir encore; de ſorte j'eus la ſatisfaction de le voir ſept fois jour-là, & je crois que je le verrois t jours avec le même empreſſement. Je ſouviens bien que je fus moins éblou la magnificence de ſa nombreuſe ſuite, frappé des rayons majeſtueux qui partoi de ſon auguſte front. Juſque-là je m'é imaginé qu'il n'y avoit rien de ſi beau da le monde qu'un Recteur de l'Univerſit précédé proceſſionnellement des quatre F cultés. Enſuite, ſur le bruit de ſes explo militaires, je le comparois aux Céſar, aux Alexandre dont parlent nos Au Latins. Au récit de ſon goût & de ſa p tection pour les Arts, je lui trouvois tou les qualités d'Auguſte; & enfin, j'ai to jours depuis conſervé, pour Sa Majeſt une vénération ſi parfaite, que je ſens bi que rien ne pourra jamais l'altérer.

Mais je ſuis bien revenu aujourd'hui d toutes mes erreurs, & de mon ignoran

la Nature ; il ne me falloit rien moins ur cela, que le Voyage de long cours, où, par la grace de Dieu, je suis de *etour*, & dont je donne ici la relation au *ublic*. Rien de plus capable d'exciter les nes gens à voyager, que la lecture de férens Voyageurs; c'est aussi le seul que me suis proposé.

Il y avoit deux ans que l'on me tourentoit pour me faire sortir de Paris, lorsqu'enfin un de mes intimes Amis du Colege, dont le pere a une fort jolie maison de campagne à Saint-Cloud, me pressa si *ivement* de l'y aller voir, que je ne pus 'en défendre. La priere de la charmante enriette sa sœur, que je commençois à mer, que j'ai aimé depuis, que j'aime, que j'aimerai toute ma vie, acheva de 'y déterminer : j'avois besoin d'un aussi uissant motif pour vaincre ma répugnance à jamais m'exposer en route. Elle me dit qu'elle y devoit aller passer les Fêtes de *Saint Jean* & de la *Saint Pierre*, & me t promettre, par l'amour que j'avois pour

elle, de venir l'y joindre. Le ton gra[illegible] & tendre avec lequel elle me dit [illegible] fut encore un véhicule qui me por[illegible] lui jurer, par ses beaux yeux, que je [illegible] tout pour elle. Que pouvois-je jure[illegible] plus sacré pour moi ! Je lui donnai [illegible] baisers parlans pour gage de mon ser[illegible] & je lui en aurois donné mille, s'il n'[illegible] pas fait si chaud; mais je la quittai [illegible] en sueur, tant je m'étois fait de violen[illegible] lui sacrifiant mon dégoût pour le Voya[illegible]

Omnia vincit amor, & nos ced[illegible] amori..... Rien ne peut résister à l'am[illegible] & cédons-lui donc, disois-je en moi-mê[illegible] c'est Virgile qui l'a dit mot pour mot[illegible] Virgile n'étoit pas un sot; il faut do[illegible] croire : apparemment qu'on aimoit [illegible] de son temps, & pourquoi n'aimeroi[illegible] pas aussi aujourd'hui ? Mais quand, [illegible] College, on me donnoit ses Eglogue[illegible] expliquer, devois-je jamais prévoir qu[illegible] me serois fait un jour l'application de [illegible] beau passage ? *Omnia vincit amor, & n[illegible] cedamus amori.*

Il est des destinées auxquelles on ne peut soustraire, quelque violence que l'on fasse pour s'en empêcher; mais enfin, si l'amour un crime aussi grand que mon Régent l'a toujours voulu persuader, devroit-il e accompagné de tant de plaisir, & ut-il jamais y avoir de mal à faire une se qui nous plaît tant? Pourquoi aussi t le monde y en prend-t-il? car tous s Livres Grecs & Latins sont remplis s noms d'illustres coupables qui y ont ccombé comme moi. Si c'est véritablement un crime, il flatte plus que toutes s vertus de ma connoissance. Mais aussi -ce bien-là ce qu'on appelle *amour*, que que je sens actuellement? Depuis que i embrassé ma chere Henriette, je ne possede plus; mon esprit semble être ti de sa sphere ordinaire; le cœur me continuellement, je souhaiterois l'embrasser toujours; elle ne me sort point de devant les yeux: tantôt je lui parle, & elle me répond; tantôt je parle seul. Je ne songe plus ni à mon battoir, ni à mon

ballon ; je ne pense uniquement qu'à
Est-ce rêver ? est-ce aimer tout de b
Si c'est un songe, puisse-t-il durer
jours, tant il m'est agréable ! Si c'est ai
comment pouvoit-on avoir la cruauté
me faire un portrait si hideux d'une
qui me paroît avoir tant de charmes ?
Mais mon parti est pris : oui, Vir
vous avez raison, *& nos cedamus*
C'est bien dit : aimons donc, & essay
si, en perfectionnant un si joli crime,
ne pourrois pas en faire une vertu :
poison le plus subtil, quand il est bien p
paré, devient la médecine la plus salut
Oui, chere Henriette, je vous aime,
je crois que je vous aimerai toujours.
preuve que j'y suis bien déterminé, c
que vous m'avez fait promettre de qui
Paris, pour aller à Saint-Cloud par me
moi qui hais tant cet élément. Non-seu
ment je vous ai promis, mais je vo
tiendrai parole : *Alea jacta est*, la balle e
jetée. Je braverai les fatigues du Voyag
j'affronterai les périls de la mer, je m'e

ferai aux inconvéniens du changement
ir; il n'eſt rien, en un mot, que je ne
us ſacrifie.....

Omnia vincit amor. Je m'embarquerai le
ir que vous m'avez fixé ; j'irai vous
ndre..... Mais non, je n'irai pas, j'y
lerai ſur les ailes des vents, l'Amour
y guidera. Je ne m'en tiendrai pas même-là;
& ſi l'on peut aller encore plus loin que
int-Cloud, & que l'envie de voyager
ous continue, je vous ſuivrai par-tout,
vous voulez ; nous verrons enſemble le
our du monde. Pour vous & avec vous,
où n'irois-je pas ? que ne ferois-je pas ?
ctuellement que je me ſuis fait émanci-
r, me voilà mon maître ; ma mere &
on tuteur m'ont rendu leur compte, &
n'en dois à perſonne.....

Telles étoient mes réflexions, lorſque,
ſant très-ſérieuſement que je n'avois plus
ue huit jours pour me diſpoſer à partir,
commençai par faire blanchir tout mon
ge, que j'étageai dans une malle, avec
uatre paires d'habits complets de diffé-

rentes saisons, deux perruques neuves, chapeau, des bas & des souliers aussi neufs ; & comme j'avois entendu dire q voyage, il ne falloit s'embarrasser de gage sur soi, que le moins que l'on p voit, je mis dans un grand sac de nuit mon néçessaire : sçavoir, ma robe de ch bre de callemande rayée, deux ch à languettes, deux bonnets d'été, un bo de velours aurore, brodé en argent, pantoufles, un sac à poudre, ma bec, ma carte géographique, mon com mon crayon, mon écritoire, un sixain piquet, trois jeux de comete, un d'oie, & mes heures. Je ne réservai, porter sur moi, que ma montre à r mon flacon à cuvette, plein d'eau *pareille*, mes gants, des bottes, un fo ma redingotte, des pistolets de poche, manchon de renard, mon parapluie taffetas vert, ma grande canne verni & mon couteau de chasse à manche gathe.

Tout mon équipage fut prêt en

rs ; il ne s'agissoit plus que de ttre ordre à mes petites affaires, tant rituelles que temporelles. Après avoir t une bonne & ample confession géné-, je fis un testament olographe, que rivis moi-même à tête reposée, en e écriture, moitié ronde & moitié bâ-de : je fus faire mes adieux à tous mes sins, mes parens & mes amis, & je yai tout ce que je devois dans le quar-r, à ma Blanchisseuse, à mon Perru-uier, à ma Fruitiere & aux autres. J'avois oujours oui dire que l'air de la mer étoit alfaisant à ceux qui n'y étoient point bitués de jeunesse ; & pour m'y accou-mer petit à petit, j'allois tous les jours promener sur les bateaux des Blanchis-ses, pendant une heure ou deux : je ssois l'eau aussi de temps en temps, du n Saint-Nicolas aux Quatre-Nations, & i continué cette manœuvre jusqu'à mon épart, de sorte qu'insensiblement je m'y is fait.

Quand je fus à la veille de partir, quoique

l'on m'eût assuré que je trouverois d
vivres dans le navire sur lequel je dev
m'embarquer pour aller à *Saint-Cloud*,
qu'on m'eût dit que le sieur *Langevin*, q
en est le Munitionnaire général, & En
preneur des vivres en cette partie de
Marine, ne manquoit de rien, & ét
pourvu de tout ce qui pouvoit contrib
à la commodité des Voyageurs, je fis
jours, par précaution, acheter un gr
panier d'osier fermant à clef, dans leque
je fis mettre un biscuit de trois sols, du
Palais Royal, (car j'ai retenu de quelqu'
qu'il ne falloit jamais s'embarquer sans bis
cuit) un petit pain mollet du Pont Sai
Michel, une demi-bouteille de bon vin
dix, deux grosses bouteilles d'eau d'Arcue
à la glace, une livre de cerises, & un mo
ceau de fromage de Brie. Bien m'en a p
en vérité, de faire ces petites provisio
car ce même *Langevin*, que l'on m'av
plus vanté qu'*Aubry*, n'avoit rien de to
cela : il n'avoit que du brandevin, que j
n'aime point, des petits pains à la *Sigovi*

qui sont indigestes, & de mauvais sirop d'orgeat & de limon, qui n'étoit point de chez *Baudson*, qui est le seul à Paris qui réussisse dans ces sortes de sirops. En récompense aussi, on vantoit beaucoup son ratafiat & sa biere ; mais je n'aime ni l'un ni l'autre.

Enfin, le grand jour de mon départ arrivé, (c'étoit par un Dimanche, veille de la Saint Jean ; car je m'en souviendrai tant que je vivrai) mon Régent, de qui j'avois été prendre congé, voulut me venir conduire, avec ma mere & mes deux tantes, qui, pour être levées plus matin, avoient passé la nuit dans ma chambre. Nous prîmes deux carrosses ; un pour nous, & l'autre pour mon équipage : tous mes voisins étoient aux portes & aux fenêtres, pour me dire adieu & me souhaiter un bon Voyage. Je laissai à une de mes voisines mon beau chat chartreux, & à une autre, mon petit serin gris ; & nous fûmes au Saint-Esprit entendre la Sainte Messe : je m'en acquittai avec le plus

de dévotion que le permettoit mon
Il y avoit tant de monde ce jour-là, q
sortir de l'Eglise, j'eus toutes les pe
imaginables à prendre autant d'eau bé
que j'aurois bien voulu, pour en faire
galanterie à ma compagnie ; mais il
fut impossible de lui donner en cela
preuves de ma générosité : car, dans
moment que je faisois la petite cérém
usitée parmi les jeunes gens bien nés,
que j'alongeois le bras, je me trou
séparé par la foule des entrans & des sor-
tans ; de façon que ceux qui entroient, me
réporterent, jusqu'à trois reprises de suite,
au milieu de l'Eglise, sans qu'il me fût pos-
sible de m'en dépêtrer, qu'après y avoir
laissé un morceau de ma perruque, deux
agraffes de mon chapeau, trois boutons de
mes bretelles, & mon beau mouchoir des
Indes tout entier. Heureusement que mon
couteau de chasse étoit bien attaché & ferré
tout à neuf, car je l'aurois perdu aussi:
encore n'eus-je pas la consolation d'avoir
fait usage pour moi-même de l'eau bénite

que j'avois prise. Enfin, je rejoignis ma mere, tout hors d'haleine, & boitant tout bas, parce qu'en me balottant ainsi, on m'avoit marché sur dix-sept de mes cors; car j'en ai, depuis l'âge de raison, trois à chaque doigt du pied, & cela, vraisemblablement, vient de famille; car tout Paris sçait que feu mon pauvre pere, dont l'ame est aujourd'hui devant Dieu, en avoit une si grande quantité, qu'à chaque variation des temps, il en étoit si cruellement tourmenté, que jamais barometre n'a été moins infaillible que lui à annoncer les changemens des temps.

Je n'osai cependant me plaindre de ma perte, dans la crainte d'être bien grondé; car je connoissois ma pauvre bonne femme de chere mere, pour ne pas aimer du tout à perdre, & pour être fort mauvaise joueuse à ce jeu-là. Nous remontâmes en carrosse, & traversâmes la Greve avec assez de difficulté, à cause de l'embarras qu'y causoient les préparatifs du feu d'artifice que l'on devoit tirer le soir même. Ma mere

étoit bien fâchée que je partiſſe ſans le voi
une de ſes Commeres, bonne amie & v
ſine, en l'aſſurant qu'il y auroit de b
belles fuſées volantes toutes neuves,
dont elle connoiſſoit l'auteur, lui avoi
en même temps, propoſé une place p
elle & pour moi ſur l'amphithéâtre d
Huiſſiers de la Ville, parce que le Maî
Clerc d'un de ces Meſſieurs faiſoit dep
peu l'amour à ſa fille *Babichon*. Mais
étoit inutile d'y penſer; j'avois promis
ma chere Henriette, & tous les feux d'ar
tifice du monde ne m'auroient pas fait man
quer à la parole que je lui avois donné
de partir ce jour-là. Je dis adieu à la Grev
& au grand Châtelet, par où nous p
sâmes; à la Vallée, au Pont-Neuf, à la
Samaritaine, au Cheval de Bronze,
gros Thomas, aux Quatre-Nations,
Vieux Louvre, au Port Saint-Nicolas,
& enfin à tous les endroits remarquables
de ma route. Nous arrivâmes inſenſible-
ment au Pont-Royal, où nous vîmes beau-
coup de monde aſſemblé, ce qui nous

penser qu'on ne tarderoit point à partir.

Le cœur me battoit extraordinairement à la vue du navire ; celui qui étoit en charge pour lors, se nommoit le *vieux Saint François*, commandé par le Capitaine *Duval*, homme fort expérimenté dans la Marine de terre & de mer, & qui, suivant que lui-même m'en a assuré, n'a pas encore été noyé une seule fois, depuis vingt ans qu'il navigue. Je fis embarquer tout mon bagage sous la *levée* : on n'attendoit plus que le vent de huit heures & demie pour tirer la planche, & *pousser hors*. Déjà le Pilote avoit levé le drapeau avec lequel il donnoit le signal du haut de la *Jettée*, & les Matelots, répandus dans les Auberges voisines, y battoient le *Boute-selle*, & y hâtoient à grands cris les Voyageurs. Il est vrai que leurs juremens déplurent beaucoup à ma mere & à mes deux tantes, qui firent un peu la grimace, & moi aussi ; mais mon Régent, qui avoit déjà vogué deux fois de Paris à Charenton,

nous rassura beaucoup, nous disant qu
c'étoit-là la façon ordinaire dont les ge
de mer s'expliquoient, & qu'il ne fall
point s'en formaliser.

Il est bien vrai de dire que, dans l
différens embarras d'un départ, on oubl
toujours quelque chose : ma mere, q
avoit été autrefois dans le commerce,
ressouvint que, pour rendre le Capita
responsable de sa cargaison, on faisoit or
dinairement une lettre de voiture pour
chaque ballot qui s'embarquoit dans so
Bord ; elle en vouloit faire une pour m
& ma pacotille. Mes tantes, d'un au
côté, vouloient me faire passer par
Chambre des Assurances; mais il étoit t
tard pour prendre toutes ces précautio
le Pilote *Montbazon* juroit après ma l
teur, on n'attendoit que moi pour le
la fermure, & démarer ; il fallut nous
parer malgré nous. La mere du Capita
Duval, qui l'étoit venu conduire jusqu'
port, m'arracha des bras de mon Régen
de ma mere & de mes deux tantes, po

pouſſer à *bord* : elles n'eurent que le mps de me couler dans mes poches cha- ne une piece de ſix ſols, & de me pro- ettre une Meſſe à *Saint Mandé* & aux rmes, ſous la condition expreſſe que je r donnerois de mes nouvelles ſitôt que ſerois arrivé. Je leur promis de le faire, de leur rapporter à chacune un ſinge n & un perroquet gros bleu, & je m'em- rquai.

Non, rien ne me dégoûteroit tant des oyages, que les adieux qu'ils occaſion- ent, & ſur-tout quand il les faut faire à s gens qui nous touchent de ſi près, 'un Régent de Rhétorique, une mere deux tantes. Je tremble encore, quand me repréſente que nous reſtâmes muets ous les cinq pendant quelque temps ; que s les quatre avoient leurs yeux humides, és ſur les miens qui fondoient en eau ; ue je les regardois tous, les uns après s autres ; que le cœur de ma pauvre bonne mme de chere mere creva le premier ; ue celui des autres & le mien creverent

auſſi; que nous pleurions à chaudes lar
tous les cinq, ſans avoir la force de
rien dire; que nous en vînmes tous
fois aux plus tendres embraſſemens, ce
faiſoit le plus triſte groupe du monde;
nos larmes avoient de la peine à ſe mê
tant elles étoient rapides; & qu'enfi
ſpectacle étoit ſi touchant, que les
cochers qui nous avoient emmenés,
qui, pour l'ordinaire, ne ſont pas
tendres, ne purent s'empêcher de ple
auſſi. Je ne ſçais pas même ſi les chev
ne ſe mirent pas auſſi de la partie; ca
m'étois apperçu du bon cœur de ces
maux, en ce qu'ils ſembloient ne me c
duire là qu'à regret, tant ils avoient
lentement ſur toute la route.

Tandis que j'étois occupé à reconn
mon équipage, le navire fut mis *à f*
je le ſentis à merveille, par un ébra
ment qui m'effraya, parce qu'il me
prit. Je montai ſur *le tillac*, pour voi
manœuvre: déjà le Pont Royal ſe reti
pour nous faire place, & tous les aut

ires chargés de bois, qui sembloient re là que pour s'opposer à notre passe, se rangeoient aussi à la voix du Pilote, i juroit, comme un diable, après eux.

A peine étions-nous à la *demi-rade*, que sieurs Passagers ayant fait signal du bord rivage, qu'ils vouloient s'embarquer ec nous, le Capitaine a fait jeter *la loupe* en mer, pour les aller recueillir: parемment qu'ils avoient retenu leur ce. Nous avons été *tout bellement* jusà ce qu'ils nous aient joints; après quoi ous nous sommes trouvés en pleine mer, is-à-vis du nouveau *Carrousel*, & nous vons été bon train ensuite.

Un petit vent de *sud* nous poussoit, & parемment qu'il nous étoit contraire; r on ne *hissa* aucune *voile*, pas même *misène*; mais on fit seulement *force de mes*, jusqu'à ce que nous puissions saisir *s vents alisés*. L'odeur du goudron commença tout d'un coup à me porter à la : je voulus me retirer plus loin pour iter; mais je fus bien étonné, quand,

voulant me lever, il me fut impossible
le faire. Je m'étois malheureusement
sur un tas de cordages, sans prendre g
qu'ils étoient nouvellement goudronnés
chaleur que je leur avois communiqu
les avoit incorporés si intimement à
culotte, qu'il fallut en couper des lamb
pour me débarrasser. Cette aventure
déplut qu'à moi seul; car, de tous les
tateurs, il n'y avoit que moi qui ne
point. Cependant, nous rangions le
en dérivant jusqu'à la hauteur d'un P
qu'on me dit être celui de la *Conféren*
Il y avoit à l'ancre plusieurs navires q
y chargeoient différentes marchandises
Paris, destinées pour les Pays étrang
de-là j'estimai que ce que je voyois à l'op
posite étoit ce que nos Géographes
Paris appellent *la Grenouillère*, parce q
j'entendis effectivement le croassement d
grenouilles.

Nous dépassâmes *le Pont tournant* & *le*
petit Cours d'un côté de la terre, & de
l'autre; *les Invalides* & *le Gros-Caillou*:

[illegible] fîmes ensuite la découverte d'une [illegible]de Isle déserte, sur laquelle je ne re[illegible]quai que des Cabanes de Sauvages; [illegible]quelques vaches marines, entremêlées [illegible]bœufs d'Irlande. Je demandai si ce n'étoit [illegible] là ce qu'on appelloit, dans ma *Mappemonde*, l'Isle de *la Martinique*, d'où nous [illegible]oit le bon sucre & le mauvais café: [illegible] dit que non, & que cette Isle, qui [illegible]oit autrefois un nom très-indécent (*), [illegible]oit aujourd'hui celui de *l'Isle des Cygnes*. [illegible] parcourus ma Carte; & comme je ne [illegible] trouvai point, j'en ai fait la note sui[illegible]ante. J'ai observé que les pâturages en [illegible] être excellens, à cause de la proxi[illegible]té de la mer, qui y fournit de l'eau de [illegible] premiere main; qu'on y pourroit re[illegible]eillir de fort bon beurre de *Bray*; que [illegible] cette Isle étoit labourée, elle produiroit [illegible] fort joli gazon, & bien frais; que c'étoit [illegible]-là, sans doute, que l'on tiroit ces beaux [illegible]chons de cygnes qui étoient autrefois

(*) On l'appelloit autrefois *l'Isle Maquerelle*.

tant à la mode ; & que, quoiqu'il n'y eût pas un arbre, il y avoit cependant bien des falourdes, & bien des planches entassées les unes sur les autres à l'air. J'ai tiré de-là une conséquence, que la récolte du bois & des planches étoit déjà faite dans ce Pays-là, parce que le mois d'Août y est plus hâtif que le mois de Septembre à Paris ; qu'il n'y a point assez de bâtimens ni de caves pour les serrer ; & qu'enfin, c'est sans doute de-là que l'on tire ce beau bois des Isles, que nos Ebénistes emploient, & dont nos Tourneurs font de si belles quilles.

A deux pas de-là, sur un banc de sable vers le midi, nous avions vu le débris d'un navire Marchand, que l'on nous a dit avoir fait naufrage l'hiver dernier, chargé de chanvre. Un bon Bourgeois de *Donfront* (*) n'auroit point été touché de cette aventure, parce que c'est une herbe de malheur pour lui ; mais je ne sçaurois dissimuler

(*) Ville de la Basse-Normandie.

combien

bien ce ſpectacle m'a fait peine : autant pendoit devant le nez, je pouvois r & échouer de même.

A propos de chanvre & de Donfront, e ſouviens de la naïveté d'un Marllier de Donfront, qui ſe promenant jour avec un Pariſien, dans un champ de chanvre, celui-ci lui demanda ſi ın-là de la ſalade ; à quoi le Marguilrépondit : *Ho Dame verre! vos avez drait bouté le nez deſſus : de la ſalade! vos y connoſſés ; qu'en chienne de ſalade ! rgué, elle a étranglé défunt mon pauvre re.*

Nous faiſions toujours route, & nous glions en louvoyant le long du rivage, étoit couvert de pierres de S. Leu, je prenois de loin pour du marbre alie, lorſque, pour ſuppléer au dé de marée, & au vent contraire, notre lote prudent & ſage, parce qu'il étoit oit encore à jeun, a jeté un cable à terre, , ſur le champ, m'a paru avoir été aché à un charretier & à deux chevaux.

J'ai remarqué que, quoiqu'ils aient t
jours été le grand trot, & quelqu
même le galop tous les trois, nou
avons cependant toujours suivis sans do
notre pas. C'est une belle chose que l
vention de la mer !

J'étois pour lors dans une assiette
tranquille, puisque je m'occupois à co
mer une partie de ma vituaille, lors
percevant une longue Frégate bea
plus forte que notre Vaisseau, & qui
çoit debout à nous, j'ai cru être perd
peur donne des ailes, dit-on, mais
ment elle ne donne point d'appétit,
m'a manqué tout d'un coup. J'ai vu
Capitaine sortir brusquement de sa cha
& quitter une partie de *pied-de-Be*
laquelle il jouoit avec des Dames,
monter sur *le Pont*, & crier à plu
reprises, *Coit ! coit ! coit !* J'ai vu e
les Matelots de la *frégate* lever le ch
en l'air, & crier à des hommes &
chevaux qui étoient à terre, *Ho ! ho !*
J'ai pris tout cela pour le signal de l'

ge : & attendu qu'il y a relâche au théâtre
la guerre entre nos voisins & nous,
cru d'abord que c'étoit une *galere d'Al-*
, qui nous alloit prendre & conduire à
arseille avec ces pauvres Captifs qu'on
conduit tous les ans de *la Tournelle*,
que les RR. PP. Mathurins vont racheter
Barbarie de temps en temps. J'étois
un saisissement mortel : car j'ai lu la
des tourmens que l'on fait souffrir aux
uvres Chrétiens qui ne veulent pas se
ire recevoir dans la Religion de ces Pays-
: voilà ce que c'est que d'avoir un peu
lecture. Mais j'avois déjà pris mon parti
galant homme sur cela, quand j'ai vu
frégate se *remorguer* & passer son chemin;
étoit même déjà bien loin de nous,
e je craignois encore qu'il ne lui prît
elque répit, & qu'elle ne *revirât de bord*.
ette *frégate* se nommoit, à ce qu'on m'a
après, *la Parfaite*, de dix hommes &
it chevaux d'équipage, du port de je
me souviens plus combien de tonneaux
cidre, chargée de marchandises d'épi-

ceries, & commandée par le Capit
Louis-Georges Freret, faisant route de *Ro*
à Paris. Cela me donna occasion de
mander si *la Compagnie des Indes* pa
aussi par-là, quand elle alloit chercher
ces belles *toiles d'Hollande* au *Japon?*
nous étions encore bien éloignés du
Breton? si nous ne courions point
de rencontrer des écumeurs de mer,
si c'étoit par ici que j'avois passé en
venant de Pantin, où j'ai été en nourri
Je m'apperçus qu'à chaque question on
rioit au nez; mais je crus que c'étoit
ressouvenir de ma culotte goudron
cependant, sans me dire pourquoi on
tant, on me tourna le dos, & je re
seul assis au pied du *grand mât*, où j'ach
de déjeûner.

Sur la pente douce & agréable d
colline qui borde le rivage du côté
nord, s'élevent des maisons sans nomb
plus jolies les unes que les autres, qui
ment la perspective d'une grosse Vill
que nous longions de fort près, lorsq

perçus à l'une de ses extrémités deux s pavillons octogones à la Romaine, és de girouettes percées d'un écusson ectable; & aboutissans à une terrasse regne le long d'un parterre charmant. faisois observer à un Abbé qui étoit n se mettre à côté de moi, qu'appa-ment dans le temps des *Croisades de* *erre Sainte*, cette Ville avoit manqué re prise *d'escalade* du côté de la mer les *Turcs*, puisque les échelles y étoient core restées attachées aux murs, ou que oit peut-être ce que nos plus grands oyageurs ont nommé *les Echelles du vant*: mais il me dit que ce village s'ap-loit *Chaillot*; que ces pavillons avoient âtis par S. A. R., & que ces échelles voient aux Blanchisseuses du Pays, pour r laver leur linge. Je vis effectivement reuve de ce que me dit l'Abbé; car, ns le moment même, des femmes des-ndirent, & d'autres remonterent par ces elles avec du linge, tandis que celles i étoient restées sur la greve à échanger,

battre & laver leur lessive, nous dire
en passant, mille sottises que la pudeur
permet point de répéter ici. Celle qui
piqua le plus, quoique la moindre
toutes, ce fut de m'entendre désigner
montrer au doigt par une de ces *har*
que je ne connoissois point, qui ne m'a
jamais vu, & qui m'a cependant ap
fils de P.... Je rougis pour ma p
chere mere, qu'on mettoit ici en jeu
à-propos, & j'aurois été bien fâché q
eût entendu cela; car je puis bien cert
que si elle a eu la foiblesse de l'être,
moins personne n'a jamais osé le lui
procher en public, feu mon pere étant
vif, & trop scrupuleux sur l'article
point d'honneur, pour l'avoir souffert i
punément : mais moi, qui ne voulois
d'affaires en pays étranger, j'ai mieux ai
feindre de n'avoir point entendu, que
faire face à l'orage de sottises qui m'a
roit infailliblement accablé. Il est vrai q
tous les autres Passagers ont bien pris m
parti, & qu'ils m'ont assez vengé de ce

ertinente qui m'avoit ainsi insolentié ;
ils ont répondu par des répliques si
ues, que la plus vieille de ces *mégeres*,
gée de se voir démontée, a troussé sa
mouillée, & nous a fait voir le plus
vantable *postérieur* qu'on puisse jamais
. Ah Ciel ! disois-je en moi-même,
Agnès de Chaillot, dont la douceur
nnocence m'ont tant édifié à Paris,
-elle de ce Pays-ci ? Tout ce qui
onnoit, c'est que j'avois fait tant de
min, & qu'on parloit encore François:
ompris de-là que la Langue Françoise
une Langue qui s'étendoit bien loin.
u bout des murs *de Chaillot*, & sur le
ne profil, en regne un autre fort long
ort haut, qui renferme un grand clos,
beaux jardins, & un gros corps de
s percé de mille croisées antiques, &
llé à une Eglise fort haute, dont la
inte du clocher semble se perdre dans
airs. J'ai d'abord imaginé que ce pou-
t être cette superbe Chartreuse de Gre-
ble, dont j'ai tant entendu parler à ma

pauvre Tante Thérese, qui a manqué
aller, en revenant un jour de *Saint-D*
mais une Dame, à laquelle je me
adressé pour sçavoir ce que c'étoit,
dit que c'étoit *le Couvent des Bons-Hom*
de Passy; que c'étoit le seul qu'il y
au monde; que, quoique la maison
parût très-considérable, elle étoit ce
dant très-mal peuplée, par la difficu
la recruter, & trouver des sujets qui
viennent à son institution; que l'on
pu trouver de terrain assez étendu
y établir un pareil *Couvent de Bo*
Femmes: & enfin, elle me dit là-d
tout ce que l'esprit de parti lui su
Nous nous trouvâmes insensiblement
à-vis de deux jardins charmans, fort voi
l'un de l'autre, & dont la propreté &
nement attirerent toute mon attention.
lui demandai si tout cela dépendoit enc
de la France? Elle se mit à rire de
simplicité: mais moi, qui ne voyage
que pour apprendre, je n'avois point re
de faire les menus frais de son divert

ent, pourvu qu'elle fît ceux de mon
truction. Elle me dit que ces deux jardins
ient destinés à prendre *les Eaux Miné-
s de Passy;* que bien des familles étoient
evables à ces deux endroits de leur ori-
e & de leur postérité; que l'on y venoit
fort loin pour recouvrer la santé; qu'il
oit, pendant toute la saison, une com-
ie choisie; qu'il y avoit eu, à la vé-
é autrefois quelques abus dans le grand
mbre des personnes qui venoient prendre
Eaux, mais que depuis que les temps
devenus si durs, on n'y voyoit plus
res que de véritables malades qui ne
soient point à la galanterie; qu'elle-
me n'y étoit venue depuis plus de dix
s que le *Passy* d'aujourd'hui n'étoit
s le *Passy* de son temps pour les plaisirs;
qu'enfin sa fille y étoit, depuis un mois,
...... Là, nous fûmes interrompus
r un Matelot, qui nous vint demander
nous descendions au *Port de Passy*. La
me se prépara pour y descendre; le
lote appella par trois fois, de toute sa

force, *Jacob* qui en eſt le Paſſager; *Jacob*, le mauſſade *Jacob*, aborda avec barque, dans laquelle entrerent ceux voulurent deſcendre.

Inquiet de ce que j'allois devenir, lois de la *prouë*, où j'étois, à la pou je montai ſur le *tillac*, pour voir ſi je découvrirois point Paris avec ma l d'approche. Je m'orientai pour le tro & enfin je le vis ſans le reconnoître : tas de pierres, de cheminées & de cl ne me repréſentoit plus Paris tel q l'avois laiſſé; je n'y diſtinguois plus rue, pas même celle de *Geoffroy-l'Aſ* où je demeurois : il me ſembloit qu'il abîmé depuis que j'en étois ſorti; je figurois que cela ne ſeroit point arri ſi je fuſſe reſté. J'avois beau regarder tous côtés, je ne voyois, autour du ſeau, qu'une mer orageuſe qui cherc à nous engloutir, & dans le lointain, *Terres Auſtrales* & inconnues, des pr des bois & des montagnes arides, ſur quelles il ne devoit croître que du ven

rce que j'y voyois beaucoup de moulins. n'y avoit que la vue du soleil qui me suroit un peu : je le reconnoissois encore r être le même que je voyois au *Pa- s Royal*, toutes les fois que j'y allois méridien régler ma montre. O toi ! qui 'as toujours éclairé, lui dis-je, brillant eil, plus beau mille fois que ne peuvent tous les autres soleils du reste de la re ! Soleil dont je chéris la présence, ne abandonne point ! Je suis fait à ta lumiere nfaisante : que sçais-je si celle d'un soleil ger ne m'incommodera point ? Tiens, ma montre, accoutumée à être réglée toi seul, elle se dérangera sans toi : is, me retournant du côté de Paris, je disois : O toi, de qui je tiens le jour ris, superbe Paris ! mon petit Paris ! ourquoi t'éloignes-tu ainsi de moi ? Hélas ! e ne viens-tu plutôt avec moi ! que ne suis-tu ! que ne t'es-tu embarqué avec oi ? Je vois bien que tu es fâché contre oi, parce que je t'ai quitté si brusque- ent : mais ce n'est que pour un temps ;

je reviendrai, s'il plaît à Dieu, bien
je finirai mes jours dans ton sein : j
laisse, pour gage de ma promesse,
de ma tendresse, ma mere & mes
tantes, mon petit serin gris & mon
chartreux ; tu sçais combien tout cela
précieux. Ce n'est que pour les beaux
de la jeune & belle *Henriette*, que j'
prends aujourd'hui de voyager : un
si beau mérite bien quelqu'indulgence
ta part. Encore une fois, Paris ! mon
petit Paris ! Pourquoi me fuis-tu ?
non, ingrat & infidele que je suis,
moi qui te quitte ! c'est moi qui t'a
donne ! c'est moi qui s'éloigne de
Patrie ; ô ma chere Patrie ! je suis le
coupable. Ah ! si jamais je reviens de
Voyage, que tu auras lieu d'être con
de moi par la suite ! C'est la premiere
de ma vie que je te quitte depuis dix
ans que je suis au monde ; mais ce se
derniere. Je te demande mille fois par
tu dois passer quelque chose à la jeunesse
Puis, troussant mon habit, vois, Pari

fois ma pauvre culotte neuve de velours cramoisi toute perdue : l'accident qui lui est arrivé, n'est-il pas déjà un commencement de l'expiation de mon crime ? Mes inquiétudes, mes regrets, mes soucis, mes remords, mes larmes, enfin, expieront assez le reste.

Mais quoi ! la terre marche & semble tourner d'où je viens : il ne restera donc plus, où je vais, que des *Antipodes* & de l'eau ! Encore fuit-elle aussi sous le navire : *Quid est tibi mare quod fugisti ?* Ô mer ! qu'as-tu donc à fuir ? Ah ! chere Henriette, que vous me causez de peines & d'inquiétudes ! mais je vous les sacrifie toutes d'aussi bon cœur que je vous aime.... A ce mot d'Henriette, j'ai repris tous mes sens, comme si je fusse revenu d'un grand évanouissement : j'ai songé que bientôt j'allois avoir le bonheur d'être auprès d'elle ; que je la verrois face à face ; que je lui parlerois ; qu'elle me répondroit ; que je l'embrasserois ; qu'après lui avoir démontré, par ce trait de mon obéissance, le *quantùm*

je l'aime, je trouverois peut-être le moment favorable de lui en prouver le *quo modo*; & qu'enfin, ses beaux yeux me serviroient de soleil, si celui de Saint-Cloud ne me convenoit point. Toutes ces réflexions me remirent le coeur au ventre.

En tournant les yeux de côté & d'autre sur tous les différens climats que je pouvois découvrir à perte de vue, j'apperçus sur notre droite un Palais enchanté, qui me parut bâti par les mains des Fées: son jardin vaste & spacieux, dont les murs sont baignés par la mer, est d'un goût charmant; la distribution des berceaux & la propreté des allées, me le firent prendre pour le même qu'habitoit autrefois Vénus à *Cithere* ou à *Paphos*. Mais, tandis que je réfléchissois sur le goût des Etrangers pour l'architecture, j'apperçus encore, non loin de celui-ci, & sur le même point de vue, un autre Palais beaucoup plus considérable, tant pour l'étendue des bâtimens, que pour l'immensité des jardins. Ce fut pour le coup que je crus être près de *Constantinople*,

que c'étoit-là le Sérail du *Grand-Seigneur*. Mais un de nos Matelots, à qui je demandai à quel degré de longitude il estimoit que nous pouvions être, & ce que c'étoit que ces deux Palais, me répondit que, de ces deux maisons, la premiere appartenoit à Madame de Sessac, & la seconde, à M. Bernard; & qu'à l'égard des degrés de longitude, il ne connoissoit point ces rubriques-là: puis il me demanda si je n'allois point à *Auteuil*, & il fit la même question à tous les Passagers, les uns après les autres; ce qui me donna la curiosité de m'informer de ce que c'étoit qu'*Auteuil*. On me répondit qu'*Auteuil* étoit cette ville que je voyois devant moi; que MM. de Ste. Genevieve en étoient Seigneurs, & y avoient une fort jolie maison; que bien des Bourgeois de Paris y en avoient aussi; qu'il y avoit un fameux Oculiste, nommé *Gendron*, que l'on y venoit consulter de bien loin; que c'étoit la moitié du chemin de Paris à Saint-Cloud; & qu'enfin cet endroit étoit bien fréquenté. Il faut avouer, m'é-

criai-je alors, que si le cœur de la Franc
est bien bâti, les frontieres sont bien ga
& bien bâties aussi ! Non, la belle
Trousse-Vache, où demeure ma mere
Paris, n'a rien de comparable à tout cel

O ma mere ! disois-je en moi-mêm
que vous êtes actuellement inquiette
moi, aussi-bien que mes deux tantes !
que je voudrois bien rencontrer ici q
qu'*aviso* qui fît voile pour les côtes
Paris, afin de vous donner de mes no
velles. Hélas ! peut-être mon chat &
serin sont-ils morts de déplaisir de ne
plus voir..... Mais que le monde d
être long, ajoutai-je ! Quoi ! depuis
temps que je roule les Mers, je ne
encore qu'à la moitié du chemin que j
à faire ! O Mer ! que tu t'étends au lo
peux-tu être si vaste, & la morue si ch
à Paris ? Cette réflexion me rappella
beau Cantique nouveau de l'Opéra-Co
que, qui commence par ces mots, *Va
Mers !* Je le fredonnois entre les dents
lorsque je découvris à l'*ouest* un navire

eu près semblable au nôtre, mais plus rt, qui venoit à bride abattue sur nous. h! pour le coup, je comptai bien que us allions en découdre; car je voyois merveille que ce n'étoit point un vaisseau archand, en ce qu'il y avoit trop de onde à fond de-calle, qui regardoit par fenêtres: on eût dit de l'Arche de Noé. ne pouvois pourtant point m'imaginer plus que ce fût un vaisseau de guerre, rce que je n'y voyois ni canons, ni erriers, ni affuts; mais j'appréhendois que fût un *Saltin* de *Poissy*, qui cherchât jetter les *grapins*, pour tenter l'*abordage* l'arme blanche, que je crains naturellement très-fort. Je voyois un nombreux uipage rangé en bonne contenance sur *pont* & sur le *tillac*. Mon premier mouvement fut de tirer mon couteau de chasse; ais je fis réflexion que peut-être l'air de mer le rouilleroit, & je pris seulement a lunette d'approche pour en reconnoître pavillon, afin de sçavoir au moins à ui nous allions avoir affaire, & pour

prévoir de plus loin ce que tout cela all[illegible] devenir. Ce qui me tranquillisoit pourta[illegible] c'est qu'avec cette même longue vue, [illegible] voyois notre équipage serein, & les P[illegible] sagers peu inquiets; & effectivement no[illegible] passâmes rapidement à la portée du co[illegible] de poing l'un de l'autre, sans nous [illegible] faire : je m'apperçus même que notre [illegible] seau, qui sembloit avoir peur, doubla[illegible] pas à l'approche de l'autre, qui n'osa po[illegible] tant nous attaquer : nous, qui avions e[illegible] core du chemin à faire, nous ne voulûm[illegible] point non plus nous amuser. Nous prîm[illegible] le *bord-dehors*, & lui l'*avant-terre*, & n[illegible] en fûmes quittes pour quelques signe[illegible] chapeau de la part des nautonniers, & p[illegible] des sottises que se dirent réciproquem[illegible] les Passagers. Pour moi, je les saluai [illegible] bon cœur fort poliment, & je me c[illegible] gratulois d'en être échappé à si bon march[illegible] après la peur que j'avois eue, lorsque [illegible] vis notre pilote *revirer de bord*, & d'[illegible] coup de gouvernail *lancer de bout à terre* à une espece de *Cap* en forme de *Pr*[illegible]

noire, que je prenois pour le *Cap de Bonne-Espérance*, quand on me dit que c'étoit le *Havre* de cette fameuse ville d'*Au-*…; dont on m'avoit parlé tout à l'heure. Nous y *mouillâmes* : on porta la planche à terre, & il en sortit vingt à trente personnes qui n'alloient pas plus loin.

Une petite aventure nous retarda à ce port un peu plus que nous n'aurions dû; … que la jettée y étoit si escarpée, & la montée si difficile, qu'une jeune fille ayant … à la mer avec un Abbé qui lui donnoit la main, & qu'elle entraîna avec elle, … de nos Matelots plongerent pour les pêcher. J'ai observé pour lors qu'il est … vrai de dire que, quand on se noye, … s'accroche où on peut, sans jamais … er sa prise : car la fille qui, en tombant, … oit accrochée à la jambe droite de l'Abbé, s'y tenoit encore, quand on la … pêcha; & l'Abbé, qui s'étoit jeté à son col, quand elle l'entraîna, la tenoit encore embrassée étroitement au sortir de l'eau. La fille perdit sa garniture & son

éventail, & l'Abbé, ſon chapeau & ſo
paraſol violet clair. Quand le danger f
diſparu entiérement, nous rîmes un p
de l'état où ſe trouverent nos baigneu
& ſur-tout de leur attitude : je ne ſçais s'
recouvrerent leur perte, parce que n
reprîmes le large; mais je me doute b
qu'ils ne ſe seront point quittés ſa
ſécher. Peu de temps après, la femm
notre Capitaine fut à tous les Paſſag
faire payer leur *fret* : elle vint à un C
pucin qui étoit à côté de moi, & qui t
de deſſous ſes aiſſelles un Chapelet à g
grains, dont il paya ſon paſſage : e
s'adreſſa enſuite à moi, & je payai.
étoit ſuivie par un pieux Matelot qui
diſant chargé de la procuration de *S. Nicol*
le Neptune ordinaire des Marins, exci
la dévote générosité des Voyageurs : je
du nombre de ceux qui déſirerent av
part aux prieres promiſes, & je fis m
offrande.

Sur la rive oppoſée, en tirant au *sud-*
oueſt, eſt une petite maſure iſolée, don

position heureuse, quoique très-retirée, semble annoncer une de ces retraites que choisissoient autrefois ces Saints Anachorettes, lorsque, dégoûtés du monde, ils vouloient renoncer entiérement à son commerce, pour se livrer à la contemplation des choses célestes. Au milieu de quelques arbres mal dressés, & plantés au hasard, rampe humblement un petit corps de logis, dont la simplicité fait tout l'ornement; l'art paroît avoir moins participé à la décoration de ce lieu, que la simple & belle Nature : cependant tout y rit; & je me trompe fort, si ce n'est point là qu'étoit, au temps jadis, ce fameux Désert où *Saint Antoine* fut tant tourmenté par le malin Esprit, lors de ces belles tentations que *Calot* nous a si bien gravées d'après nature : car on voit encore, à quelque distance de là, un moulin que ce saint Hermite fit venir apparemment de *Montmartre* exprès, pour son usage & celui de son ménage, & sous lequel il y a encore un *toit à cochon.* Le tout compose un ensemble

qui m'a paru si charmant, que je crois
si jamais il prenoit fantaisie à la Magde
de revenir sur terre, & qu'elle passât
cet endroit-là, elle n'hésiteroit point
préférer à la *Sainte Baume*.

Quelqu'un, qui me vit attentif à
miner un lieu que je paroissois avoir
de perdre de vue, satisfit ma curiosi
me disant: « Eh bien, Monsieur ! vo
» sidérez donc cette fameuse *Guing*
» autrefois si fréquentée, où l'Amour
» venu de Cythere exprès, pour la
» modité de Paris, établir une manufa
» de plaisirs, à la honte des familles b
» geoises ? C'étoit-là autrefois l'écu
» *Caribde* & *Scylla* prenoient plaisir à
» échouer la Vertu, & à tendre des pi
» aux *Vestales*; c'étoit le rendez-vou
» la lasciveté, de l'impureté, de la
» titution & de l'adultere; tous les
» s'y rassembloient de toutes parts :
» tout est bien changé aujourd'hui;
» est mort, & le *Moulin de Javelle*,
» vous voyez aujourd'hui, n'est q

l'ombre de celui que j'ai vu de mon temps ». Qu'appellez-vous *Moulin de* *velle*, Monsieur, lui repartis-je ? Est-ce c'est-là ce *Moulin de Javelle*, dont j'ai l'histoire à la Comédie Françoise, à ris ? « Oui, Monsieur, me dit-il, c'est le même, pour lequel on a voulu inspirer de l'horreur aux jeunes gens, en leur représentant tous les désordres qui s'y commettoient ».

Tandis que nous causions, je n'avois int pris garde que notre corde s'étant ue à une barque de pêcheur, qui étoit bord du rivage, elle se lâcha ; & m'é- t appuyé dessus, elle manqua de me er à la mer, lorsqu'elle vint à se tendre, elle m'y auroit effectivement jeté, si je me fusse retenu aux *hauts bancs* du grand ât. Je tombai, par bonheur à la ren- erse sur le *pont*, & j'en fus quitte pour peur, & pour mon chapeau & ma per- que, qui furent emportés à la mer : je vis dans l'instant bien loin derriere moi, i sembloient retourner à Paris. Si ma

mere les voit, disois-je, elle reconnoît bien mon chapeau à *Ragotzy*, & ma perruque à *trois marteaux*; elle les repêche, & peut-être que cela ne sera point perdu; mais elle s'imaginera que je suis noyé, & elle se noyera aussi. Je fus vîte à ma ma pour réparer tout mon désordre. On rit toujours des malheurs; aussi se moqua-t-on beaucoup de moi : on voulut voir culote goudronnée; mais j'en avois mis une autre par-dessus. Je remontai sur tillac; & comme je regardois avec longue vue, pour reconnoître deux Vi peu éloignées l'une de l'autre, qui sembloient border la pente d'une lo colline, sur le sommet de laquelle il avoit la moitié d'un moulin à vent, demandai leur nom au *Mousse* du navi qui se trouvoit pour-lors auprès de m il me répondit que c'étoit *Vaugirard* *Issy*. Il n'eut pas plutôt prononcé ces de noms, que mes entrailles s'émurent; changeai de couleur, & me trouvai si ma que je fus obligé de m'asseoir.

Plusieurs

ſieurs Paſſagers s'en apperçurent, & emanderent ce que j'avois, ſi ce n'étoit l'effet de ma chûte, ou l'air de la Les uns me badinerent, & d'autres laignirent : cependant un d'eux, qui parut s'intéreſſer le plus à moi, tira flacon de ma poche, & m'en frotta mpes. Ah ! Monſieur, lui dis-je, en ouſſant foiblement, laiſſez agir la : c'eſt elle qui m'agite actuellement ux impreſſions bien différentes ; je d'entendre nommer deux Villes qui touché de bien près, l'une m'a ravi oyablement ce que l'autre avoit pris à me donner..... Ah ! cher Vau-.... ah ! cruel Iſſy .... Ah ! chere .... A ces derniers mots, que je ne onçai qu'avec un effort, je m'éva-; une ſueur froide, dont je me ſentis tout le corps, glaça les larmes que is abondamment, & je ne revins force d'*eau ſans pareille*. Mon bienfai-me pria de lui expliquer ce que j'avois u dire par les exclamations qu'il me

répéta : je feignis ne me souvenir de ri
& lui dis que je rêvois apparemment
ce moment-là ; & pour éluder sa curi
je me levai & repris ma lunette d'a
che, avec laquelle, pour me distrair
considérai attentivement des champs &
côteaux, qui étoient couverts de
arbrisseaux qui me parurent être a
à des manches à balais. Je m'infor
ce que c'étoit : l'on me dit que c'étoi
vignes ; que de ces vignes sortoit le r
& du raisin le vin. Je jugeai tout de
que c'étoit apparemment de-là que pr
noient tous ces bons vins de *Bourgog*
de *Champagne* que l'on boit à Paris si
rement, parce qu'ils viennent de si

A peine avois-je enfanté cette heu
réflexion, en m'applaudissant secrète
de ce que je sentois, qu'à force de v
ger, mon esprit s'étoit déjà bien for
que, regardant de la *poupe* où j'étois
la *proue*, je découvris une seconde
beaucoup plus considérable que. celle
nous avions déjà passée. J'estimai qu'

oit être entourée d'eau de tous les côtés, e qu'elle étoit dans le milieu de la je ne vis dessus ni maisons, ni gens, êtes, pas même un clocher; nous la mes sur notre gauche, & je la jugeai de ces *Isles* de la mer *Egée*, qui sont mplies de serpens & de bêtes veni-ses, que jamais *Paul Lucas* (*) n'osa order. Je vis effectivement plusieurs aux sauvages qui voloient par-dessus, s'y arrêter, & des petits animaux comme des chats qui, à notre vue, avoient dans des trous qu'ils avoient pés sur les *Berges* de cette Isle dans buissons: les perroquets y sont noirs, ont le bec jaune. J'observai ensuite lle avoit été sciée par un bout, afin former un *détroit* qui conduit à des tations éloignées, qui sont de l'autre é du rivage. Tout autre que moi au-pris ce *détroit* pour celui de *Gibraltar*, tout au moins de *Calais*; mais quand

(*) Voyageur Normand.

on ſçait un peu ſa Carte, on ne ſe tromp gueres. Là, je vis des hommes en chemiſe occupés à tirer du fond de la mer *un b de ſable*, qu'ils tranſportoient à terre da des chaloupes : je vis tout d'un coup nôtre qui prit le large, & ſe ſépara nous, pour paſſer ce *détroit* à force rames; elle étoit chargée de Voyageurs, dont les uns alloient, à ce qu'on m'a dit, au *Château Gaillardin*, aux *Molinaux*, *Meudon*, *&c.*, & les autres conduiſoie des enfans à *Clamart*, où j'appris qu'il avoit une Penſion fort renommée pou l'éducation & l'inſtruction de la jeuneſſe.

Nous paſſâmes enſuite à la vue d'un droit aſſez joli, que les gens du pays ap pellent *Billancourt ;* je n'y remarquai rie qui fût digne de la curioſité d'un Voy geur, ſinon que ce pays-là me parut produire gueres d'hommes, parce que n'y en vis qu'un ſeul; mais qu'en récom penſe auſſi il y croiſſoit bien des *Mou du Berry ;* car il y en avoit beaucoup qui étoient marqués ſur le nez, & qui ſe pro

oient au bord de la mer. Cet homme, je pris pour être de leur compagnie, e qu'il n'en étoit pas éloigné, & qu'à oulette & ſon chien je jugeai devoir un Berger, me fit reſſouvenir de celui i *Virgile*, faiſant ſes caravanes, comme , diſoit un jour, en paſſant près de lui :

re, tu patulæ recubans ſub tegmine fagi,
lveſtrem tenui muſam meditaris avenâ ;
os patriæ fines, & dulciora linquimus arva :
os patriam fugimus, tu, Tytire, lentus in umbra,
rmoſam reſonare doces Amaryllida ſilvas.

« Que tu es heureux, mon cher Tytire ! u t'amuſes, ſous un hêtre touffu, à chercher ſur ton tendre chalumeau des airs ampêtres ; & tandis que, par ma fuite, e renonce aux douceurs de ma patrie, u fais retentir à ton aiſe les forêts du om de ta chere Amaryllis. »

Peut-être bien auſſi pouvoit-ce être en-e ce même Tytire-là ; car il étoit effec-ement étendu nonchalamment au pied

d'un noyer, qui étoit le hêtre de ce tem
là, où il prenoit le frais en jouan
chalumeau.

Nous continuions notre route,
qu'une noire & épaisse fumée, qui c
vroit la cime d'une montagne sur n
gauche, me fit présumer que c'étoit
remment ce fameux *Mont-Vésuve*,
j'ai entendu parler, qui vomit des flam
& jette des pierres jusque dans la vill
Naples, dont il est cependant éloigné
deux milles. Une odeur de soufre &
bytume, qui me frappa, me confirm
encore dans cette idée, lorsque, fai
part de mon soupçon à un quelqu'un
étoit auprès de moi, lui demandant si,
là où nous étions, il n'y avoit rien à
quer pour nous, il me fit réponse que
n'étoit point ce que je pensois, & que ce
fumée que je voyois, sortoit des for
d'une verrerie qui étoit là.

Ah! que le Latin est une belle chose
disois-je en moi-même! il sied bien d'abor
à un Régent, pour l'apprendre aux autres

un Curé de campagne, pour apprendre [illegible] plein-chant ; à un Avocat, pour citer *Cujas ;* à un Médecin, pour parler à [illegible]vre ; à un Chirurgien, pour répondre [illegible] Médecin ; & à un Apothicaire, pour [illegible]int [illegible]e de *quiproquo.* Mais il ſied [illegible] un Voyageur, pour ſe faire [illegible] pays étranger ; car, avec [illegible]*hi pa*[illegible] *& vinum* bien appliqué, [illegible]r tout [illegible]rre : on a du pain, du [illegible]on vi[illegible]

[illegible]re qu[illegible]e m'éloignois ainſi de Par[illegible]haleur [illegible]gmentoit à un point, que [illegible]ai qu[illegible]ous devions être pour lors [illegible] lign[illegible] du moins à côté. Je n'y [illegible] pl[illegible]nir ; & déjà je m'ap-prêtoi[illegible]ſc[illegible] dans le fond, lorſque j'appe[illegible]t ſur lequel paſſoient dif-férentes [illegible] : je le pris d'abord pour ce fameux *Pont-Euxin*, qui traverſe la mer noire ; mais, comme je prenois ma Carte & mon compas, pour me reconnoître, j'entendis un murmure confus parmi tous nos Voyageurs & nos Matelots, qui me

fit comprendre que nous allions aborder
effectivement nous lançâmes *de bout à terre*
on mit la planche, & le monde sortit.
demandai si c'étoit-là *la ville de Saint-Cloud*: on me dit que non, & que c'ét
le port de Sévres, mais que Saint-Clo
n'en étoit pas éloigné, & on me le mon
Je pris congé du Capitaine & de sa fem
& je sortis le dernier. La tête me tou
sitôt que j'eus mis pied à terre, &
croyois toujours sentir le balancement
navire : je traversai le Pont du mieux q
me fut possible. Il y avoit, au bout de
Pont, une Chapelle, où un vénéra
Capucin, que je reconnus à la barbe p
être du Marais, nous dit la Messe en acti
de graces de notre heureuse arrivée. To
les Voyageurs y assisterent, & moi au
quoique j'en eusse entendu une à Pa
j'entrai chez un nommé *Champion*, p
écrire promptement à ma mere. Exce
trois ou quatre maisons bourgeoises
passables, qui terminent ce Port le lo
de la mer, je n'y ai rien remarqué q
méritât mes observations.

e pris deux crocheteurs pour porter
équipage, & un guide pour me con-
e: il me fit traverser une longue forêt,
out de laquelle nous entrâmes dans la
, où, après en avoir passé quelques
, nous arrivâmes enfin chez mon Ami.
fut la charmante Henriette qui nous
rit la porte ; je me jettai à son col, où
ai, quelque temps, immobile de
ir : elle parut en prendre autant que
i. Elle m'introduisit dans une salle où
ient son pere & son frere, qui m'atten-
ent avec plusieurs de leurs Amis. Après
ir lâché ma bordée de complimens, *de*
-bord & de Tribord, je priai mon Ami
me donner une chambre dans laquelle
usse m'ajuster : il me conduisit lui-même
s celle qui m'étoit destinée. Quand j'eus
ngé de la tête aux pieds, je descendis
r me mettre à table : j'y officiai très-
n, & je fis tant d'honneur à mes Hôtes,
e tout le monde m'en fit compliment. Il
t avouer que le métier de Marin est bien
duisant, puisque, quand une fois on est

sorti du péril, on l'oublie: je ne pensai plus aux dangers que je venois de courir, que pour en faire le récit à la Compagnie, qui rit beaucoup de ma simplicité; & ma naïveté paya mon écot. Après le dîner on proposa une promenade au *Parc*, pour m'y faire voir les Eaux qui devoient jouer ce jour-là : nous partîmes, je donnai le bras à ma chere Henriette; nous arrivâmes au Château, dont les dehors surprirent ma vue. Mon Ami, qui avoit été *Enfant de Chœur aux Innocens*, connoissoit l'Organiste du Château; (car tous les Musiciens se connoissent) il le demanda, &, par son canal, on nous laissa voir tous les appartemens; car il a un grand crédit auprès des Garçons de la Chambre. Ce fut pour lors que je ne fus plus à moi, tant j'étois enchanté. On me fit voir dans une glace la perspective de Paris, qui m'amusa beaucoup. La richesse des ameublemens & la beauté des peintures, me firent perdre de vue ma chere Henriette; je la perdis avec ma compagnie, que je ne retrouvai qu'après

n des recherches, dans l'Orangerie, d'où s fûmes voir jouer les Eaux qui comçoient : je n'ai jamais rien vu de si au monde. Là, deux *Fleuves*, étendus chalamment sur des roseaux & des s, penchoient une urne, dont l'eau & claire, qui en sortoit, retomboit différentes cascades, qui remplissoient bassins à différens étages. Là, des *des* effrayées sembloient se cacher au des ondes, pour échapper à la pour- de certains jeunes *Fleuves* amoureux s. D'un côté, une nappe d'eau, sur lle se baignoient des *Cygnes*, représoit au naturel le Bain que *Diane* s'étoit é, lorsqu'elle y fut surprise par *Actéon* : autre, des *Nymphes Marines*, cachées s les herbes, sembloient prendre plaisir ire des niches aux Curieux. Ici, c'étoit ac, dont l'eau écumante se précipitoit s le fond de la terre, pour en resortir fiquement & en courroux, toute en e dans les airs. Des routes cultivées c soin formoient des allées à perte de

vue ; des parterres immenſes, émaillés
mille fleurs, & cultivés par Flore
même, éblouiſſoient les yeux par l'
nuancé de leurs différentes couleurs ;
boſquets enchantés, réſervés aux
Zéphirs, y ſervoient de retraite aux oiſe
dont la diverſité du chant charmoit
oreilles ; des *Faunes* & des *Dryades*,
perſés dans le bois, ſembloient en fai
honneurs, & inviter les Paſſans à s'enfo
avec eux dans leurs ſombres demeu
pour y éviter l'ardeur du ſoleil. Tou
eſt ſi grand & ſi noble, que je ne me
pas aſſez de talent pour en faire une ex
deſcription ; mais il me ſuffit de dire
tout s'y reſſent de la magnificence du Pri
& de la Princeſſe qui y habitent, & q
ſemble que la nature, l'art & le goût s'
ſoient donné rendez-vous, pour s'y di
puter la gloire de perfectionner un ſéjou
où il ne reſte rien à déſirer pour la ſituatio
& l'ornement.

Nous revînmes chez mon Ami, dans le
même ordre que nous en étions partis,

mais par un chemin différent, afin de me faire voir tout ce qui méritoit d'être vu dans le Parc : il étoit tard, on avoit servi, & nous soupâmes. Avant de se coucher, on fut se promener dans le jardin : la chaleur étoit si excessive, que chacun se permit réciproquement la liberté de se mettre à son aise. Henriette donna l'exemple aux autres Dames : vêtue à la légere, d'un déshabillé galant & simple, elle me donna un éventail pour la rafraîchir. Avec cet habit de combat, elle sembloit défier les Zéphirs ; & moi, je ne l'ai jamais trouvée aussi charmante que ce soir-là : je l'aimois à Paris, je l'aimois encore plus à Saint-Cloud, & je l'aimerois également par toute la terre : *Qui cœlum non animum mutant* : « Ceux qui changent d'air, ne changent » pas pour cela de façon de penser ».

L'Aurore sortoit à peine des bras de Titon, pour venir se trouver au petit lever du soleil, à qui elle a soin de faire tous les jours sa cour, qu'un vent impétueux, battant la fenêtre de ma chambre,

que j'avois laissée ouverte à cause de la chaleur, vint m'annoncer un orage prochain; & effectivement mille éclairs effrayans, qui se succédoient sans relâche les uns aux autres, furent tout d'un coup suivis d'horribles éclats de tonnerre, qui se répétoient à l'envi : une pluie rapide & condensée, semblable à celle du Déluge, paroissoit un nuage qui se détachoit des airs, pour tomber sur la terre en gros pelotons, & pour empêcher le jour de paroître. L'alarme fut générale alors dans la maison : tout le monde se leva, parce qu'il avoit peur du tonnerre; l'on se réunit dans la salle à manger, dont on avoit fermé la porte, les fenêtres, les volets & les rideaux. La Jardiniere entra en chemise, avec un cierge béni allumé, & une grosse bouteille de grais pleine d'eau bénite, dont elle arrosa la compagnie qui, au moindre coup de tonnerre, se prosternoit pour se mettre en prieres. J'étois le seul qui ne se démontoit point : je ne m'étois levé que par complaisance, & dans le dessein de rassurer

autres, & sur-tout ma chere Henriette, qui je sçavois être extrêmement peureuse. J'eus beau leur représenter à tous, que la peur ne servoit à rien, puisqu'elle ne peut jamais nous garantir des effets de ce qu'on craint, je passai pour un impie,. qui ne respectoit point ce qui étoit au-dessus de lui : je riois des extravagances que je voyois faire. L'orage dura près de deux heures avec la même violence, après quoi on éteignit le cierge béni, & chacun se retira dans sa chambre, pour se mettre au lit : on ne se leva que pour aller à la derniere Messe; on revint dîner. Les uns retournerent à Paris, les autres resterent, & je fus du nombre de ces derniers. J'y passai neuf jours avec tous les plaisirs imaginables : Henriette me faisoit voir aujourd'hui son potager, demain sa vigne, après-demain son champ, ensuite son pré & son verger. J'appris comment on faisoit venir les légumes, comment on faisoit le vin, comment on semoit & moissonnoit le blé & les autres grains, comment on récoltoit

le foin; & enfin je reconnus toutes les d
férentes especes de fruits. Il faut conv
que les femmes ont l'esprit bien pénétra
& qu'elles sont bien propres à dresser
à façonner les jeunes gens, quand elles fo
tant que de vouloir s'en donner la pei
car Henriette m'en apprit plus en neuf jo
que mon Régent n'avoit fait en neuf
que j'avois été au College : son frere,
y joignit ses leçons, me fit revenir de l'
reur où j'étois, par rapport à l'étendue
la terre, & à l'idée que je m'en *éto*
figurée, & me fit sentir le ridicule du pr
jugé, dans lequel sont élevés pour l'*ord*
naire tous les enfans de Paris, qui n'o
sortir de chez eux. Enfin, je me *trou*
dégourdi de corps & d'esprit en peu
jours, & je me promis bien, à *mon r*
tour à Paris, d'en revendre à tous m
Camarades. A beau mentir qui vient
loin, disois-je en moi-même : je le
ferai croire ce que je voudrai; ils n'ose
ront jamais y aller voir. C'est un privi
lége accordé à tous les Voyageurs, & loi

l'y déroger, j'enchérirai encore sur le Pere *Labat.*

Arriva cependant le jour fixé pour retourner à Paris; jour que je craignois autant, & plus encore que je n'avois appréhendé celui de mon départ de Paris: car je m'étois déjà, & en si peu de temps, si bien accoutumé à vivre avec ma chere Hôtesse, que j'aurois bien souhaité d'y passer ainsi le reste de mes jours. J'avois entiérement oublié Paris & tous ses attributs; je ne pensois plus à ma mere ni à mes deux tantes; mon Régent de Rhétorique ne m'inquiétoit pas plus que mon chat & mon serin. Là, je jouissois de cette heureuse tranquillité que l'on ne connoit point à la Ville: j'y respirois un air pur, & qui n'étoit point altéré par toutes ces immondices qui infectent celui de Paris; j'y étois d'une santé parfaite; j'y avois un appétit charmant; j'y mangeois tous les jours, pour mon déjeûner, une douzaine de ces excellens petits gâteaux que *Gautier* fait avec tant de soin: &, pour tout dire enfin, j'y

vivois avec ce que j'ai de plus cher
monde, sans que personne en médi
comme on auroit fait à Paris. Ah, Sai
Cloud! que pour moi vous avez d'
traits! O Campagne! que cette innoce
& voluptueuse liberté, dont on jouit c
vous, est adorable pour moi, & pour t
ceux qui ont le bonheur de la connoît

Ainsi pénétré des plus sensibles regr
il fallut cependant prendre mon parti :
montai dans ma chambre pour y ver
quelques larmes que je voulois cache
mon ami: sa sœur m'y suivit sans qu
m'en apperçusse: ce fut en vain qu
tâcha de les essuyer; elles n'en coule
que plus abondamment, aussi en fut
toute mouillée. Comme elle avoit au
besoin de consolation que moi, nous n
fîmes les plus tendres adieux du mon
& nous nous promîmes réciproquemen
nous aimer toute la vie.

Je rassemblai tout mon équipage, que je fis avec le même arrangement qu'en partant de Paris, & cela ne nous retarda point

is il n'en fut pas de même de Henriette ; quoiqu'elle eût commencé la veille à le sien, & que je lui eusse bien aidé ousser toutes ses robes & tous ses jus, elle eut mille peines à le finir pour ure du départ.

e Jardinier & sa femme furent chardu soin de faire porter tout notre baau Navire, qui étoit prêt à *faire voile* ur Paris, & d'y conduire leur jeune Maise. Après lui avoir souhaité un heux Voyage, & l'avoir assurée que nous s trouverions à son débarquement à is, mon ami & moi, je pris congé du e qui devoit rester quelques jours : je remerciai de toutes ses politesses, & nous mes le chemin du *Bois de Boulogne*, si que nous étions convenus, afin de faire voir la route de *Saint-Cloud* par re.

Non loin de la maison, nous passâmes r un Pont de pierre plus long que lar : à sa vétusté, je le pris pour un de ces vieux *Aqueducs* que l'on entretient encore

pour servir de monument à l'antiquité considérois attentivement de longues ches, & des moulinets de bois dispo chaque côté du Pont, de distance en tance, d'où pendoient de larges filets enveloppoient les arches *de pied en* je m'imaginois tantôt que c'étoit pour server les arches, tantôt qu'ils étoie pour empêcher de passer les Ecumeur mer venant de *Cherbourg*, & qui, en d'obstination, s'y trouvoient pincés, com le fut jadis Mars, cet écumeur de mén dans ceux de Vulcain; & enfin, que c'é peut-être là où l'on venoit faire la p de la morue & du hareng. Mais mon aussi curieux que sa sœur de mon inst tion, voulant achever de me *débad* entiérement, n'en laissoit échapper auc occasion. Il profita de celle-ci, pour dire qu'on ne pêchoit, dans ces mers ni morue ni hareng; que c'étoit le M nier qui tendoit ces filets pour pren toutes sortes de poissons d'eau douce comme carpes, brochets, barbillons, gou

, éperlans & autres ; & que très-sou- aussi il s'y trouvoit bien des choses voient été perdues à Paris : & réel- je me souviens que j'y avois beau- entendu parler des *filets de Saint-*, qui étoient en grande réputation cela. Je le pressai fort d'y descendre moi, ou de les lever, pour voir si y trouverois point mon chapeau & perruque, que j'avois perdus en venant aris. Il eut la complaisance de me con- chez le Meûnier ; nous n'y trouvâmes sa fille, qui nous parut fort aimable, se sentant point du tout de la trémie elle étoit sortie ; elle nous reçut très- ment, & avec des façons d'une fille essus de son état. Après lui avoir donné gnalement de ce que nous demandions, nous ouvrit une grande armoire remplie tant de sortes de choses, que l'inven- en seroit trop long ici, & trop fati- pour moi : tout ce dont je me sou- ens, c'est qu'après avoir examiné nombre chapeaux, je n'y trouvai point le mien :

j'y remuai un tas de perruques de Méde
cins & de Procureurs, sans y reconnoî
la mienne. J'y comptai deux cent dou
calottes, cent vingt-neuf bonnets d'Actri
de l'Opéra, seize petits manteaux d'Abb
dix-huit redingottes, cent cinquante fro
de Moines de différens ordres, &
nombre infini de méchans livres nouvea
que le Lecteur, outré de les avoir pa
si cher, avoit jetés à l'eau.

Toutes nos perquisitions devenues in
tiles, nous prîmes congé de la belle Me
niere. Au sortir du Pont, nous entrâm
dans une grande plaine parquetée de sable
le chemin qui la traversoit, étoit bordé d
deux côtés par des vignes, des pois ver
& des haricots; & il nous conduisit à un
grande porte chartiere, par laquelle no
passâmes, pour arriver dans un bois per
de différentes avenues plantées d'arbre
sauvages qui n'avoient ni fleurs ni fruits
J'avoue que j'aurois été fort embarrassé
si je me fusses trouvé seul dans un endroit
si éloigné & si champêtre, car je n'aurois

quelle route tenir ; mais aussi ne quit-
t-je point mon Conducteur, que je sui-
is pas à pas. Quelques petits besoins
essans le firent écarter du grand chemin,
ur s'enfoncer dans le plus épais de la
rêt : j'y fus avec lui, & j'aimois mieux
accompagner, que de rester seul, &
risquer de le perdre.

Dans le moment que j'étois ainsi spec-
tateur oisif & passif, & que je faisois des
éflexions qui n'étoient point de paille sur
odeur qui m'*électrisoit*, malgré l'*eau sans
pareille* dont je me baignois, je vis sortir
du pied d'un arbre un petit oiseau qui res-
sembloit si parfaitement à mon serin, que
je crus que c'étoit lui-même qui s'étoit
échappé de sa cage pour me venir trouver
à Saint-Cloud, où il avoit entendu dire
que j'allois : je louai son bon petit cœur,
je l'appellai & courus après lui ; mais je
reconnus bientôt que c'étoit un oiseau sau-
vage qui avoit crû dans les bois, & non
dans une cabane comme le mien ; car il
se sauva de moi, sans vouloir seulement
que je le prisse.

En courant ainſi après lui, j'apperçus remuer, à quelques pas plus loin, un arbrisseau touffu : j'eus la curioſité de vouloir m'en approcher pour voir ce que c'étoit; mais ayant entendu dire qu'il y avoit, dans les bois, des bêtes ſauvages dont il falloit ſe méfier, j'eus la précaution de prendre un de mes piſtolets de poche d'une main, & mon couteau de chaſſe nu de l'autre, & je m'y rendis le plus doucement qu'il me fut poſſible.

Quelle fut ma ſurpriſe, grands Dieux! lorſqu'arrivé près de ce lieu, j'entendis des cris humains de gens effrayés, & à qui j'avois fait peur ſans le ſçavoir & ſans le vouloir : quelque choſe que je puſſe leur dire pour les raſſurer, ils ſe ſauverent, en criant au voleur de toutes leurs forces. Je m'imaginai d'abord, parce qu'ils étoient preſque nus, que c'étoit le nid d'un *Faune* & d'une *Dryade* (*) : mais ayant regardé dans le centre de l'arbriſſeau, j'y

(*) Divinités des Bois.

vis

t un habit noir, un petit manteau de
ême couleur, un chapeau sans agraffes,
ne robe de taffetas gros bleu, & le jupon
reil, un parasol violet, une coiffe blanche,
s gants couleur de rose, une bouteille de
tafia de *Neuilly*, à moitié vide, & une
otte dans laquelle il paroissoit qu'on avoit
t: tout cela me fit penser que ce n'étoit
oint-là l'attirail de ces Divinités Boca-
ges, qui n'en ont d'autre que celui de
plus simple nature.

Aux cris effrayans de nos fuyards, mon
mi précipita son opération pour me venir
endre : je lui contai le fait, il en rit beau-
oup, & de tout son cœur : il commen-
it même déjà à me faire part de ce qu'il
pensoit, lorsque trois Gardes de chasse,
courus au bruit, rencontrerent notre
ne & notre *Dryade* fugitive; ils les
erent & les emmenerent à l'endroit
où ils étoient partis, & où nous les atten-
ons. L'un & l'autre me parurent bien
miliés d'être vus dans l'état où ils étoient:
on Ami conta l'histoire aux trois Gardes,

dont il connoissoit l'ancien; son in
& la mienne les persuaderent de mo
cence. Je reconnus le *Faune* aux
de velours, & la *Dryade* au petit co
bazin, garni de mousseline chiffonnée
l'Abbé & la Demoiselle qui étoient
à la mer, en débarquant à *Auteuil*,
s'étoient tant divertis aux dépens
culotte de velours goudronnée: m
étoit belle pour prendre ma revan
la pousser même jusqu'au *paroli*; m
me suis fait un principe de ne jamais in
aux malheureux. Les Gardes les firent
ler, pour les conduire chez le sieur
leur Inspecteur à *Madrid*; &, sans m
barrasser de ce qu'ils alloient devenir
reprîmes une grande avenue, qui
conduisit à une autre grande porte
laquelle on sortoit de ce bois. Mo
me dit que cet endroit se nommoit le
Maillot; que l'on y vendoit de fo
vin, & me proposa de nous y r
Je l'acceptai; nous entrâmes dans
grande salle, où l'on nous servit ce
nous avions demandé.

ous avons paſſé là une bonne heure
s repoſer, après laquelle nous avons
é & payé, & nous ſommes ſortis
achever notre Voyage. Quand une
ous avons été à l'*Etoile*, j'ai reconnu
ndroit pour y être venu poliſſonner
des fois, étant au College : de-là nous
es deſcendus à la grille des *Champs*
, que nous avons traverſés. C'étoit
ur de congé ; il y avoit alors beau-
d'Ecoliers qui y jouoient au *Battoir*
u *Ballon* : tous ceux de ma connoiſ-
, que j'y rencontrai, me ſont venus
r au col, & m'ont promis de venir
moi le lendemain, pour apprendre
es les particularités de mon Voyage,
avoit fait bien du bruit dans la Gent
olaſtique.

e *Paquebot* étoit arrivé deux heures
nous. Henriette étoit partie chez
avec tout notre bagage : j'appris qu'elle
it arrivée en auſſi bonne ſanté que je
ois ſouhaité. Pour m'en aſſurer par
oi-même, je fus la voir avec ſon frere,

& je les remerciai beaucoup l'un & l'
de toutes leurs politesses; j'ai fait p
chez moi tout mon équipage que j'y
compagnai.

Les Voisins étoient aux portes &
fenêtres pour me voir arriver, co
lorsque je suis parti : je les ai salu
embrassés tous les uns après les au
ils m'ont félicité sur mon heureux ret
& j'ai répondu à leurs complimens
mieux qu'il m'a été possible. Après av
été voir mon chat & mon serin, qu
peine me reconnoissoient, j'ai envo
dire, par mon savoyard, à ma mere
à mes deux tantes, que j'étois arrivé
me voilà.

Le lendemain matin je reçus la visite
cinquante de mes Amis, tous Ecoliers
ex-Ecoliers comme moi, auxquels je
obligé de faire une relation en gros
mon Voyage, de mes remarques & de m
aventures. Ils y prirent tant de plaisir
qu'ils m'ont engagé à la donner détaillé
au Public; & la voilà.

O vous tous ! qui cherchez le Portrait d'un véritable Parisien qui n'est jamais sorti de son Pays, que pour aller en nourrice & pour en revenir, achetez ce petit Livre ; lisez-le, & vous ne pourrez vous empêcher de vous écrier avec moi : Il est d'après nature ! & le voilà !



PROMENADE DU MATI

CHANSONNETTE.

L'Autre jour, j'allai dans les champs
avec la belle Léonore:
déjà les airs étoient brillans
des premiers rayons de l'aurore.

Je ne vis point son char vermeil
de perles semant la carriere,
& ne pris pas garde au soleil
déjà montant sur l'hémisphere.

Les Bergeres, à leurs agneaux
ouvroient déjà les bergeries;
je n'apperçus point les troupeaux
errans dans les plaines fleuries.

Sçavez-vous pourquoi ce jour-là,
par un charme qui dure encore,
je ne vis rien de tout celà?
C'est que je voyois Léonore.

Par M. le Chevalier DE CUBIERES.

FRAGMENT D'UN VOYAGE D'ESPAGNE.

§. I. *Toni & Lucile se lient avec un Espagnol.*

CE que des Voyageurs concentrés dans un même vaisseau, ont de mieux à faire, c'est de se voir souvent. Les liaisons, en pareils cas, sont bientôt décidées, & celle de nos François avec l'Espagnol se fortifioit de jour en jour. C'étoit un homme de quarante ans, qui parloit d'un ton simple, même en parlant sa langue, & en parlant de lui. Il voyageoit depuis plusieurs années, & avoit parcouru, en observateur, l'Italie, l'Allemagne, la France & l'Angleterre. Il retournoit dans sa Patrie, absolument délivré

du joug de l'orgueil & de la prévention. ... étoit même très-instruit, & se bornoit ... ne pas se croire un ignorant. Toni reconnut bientôt qu'en lui procurant un tel ami, Wolf lui avoit fait un don précieux. Il aimoit, il cherchoit sa présence & son entretien. Il se plaisoit sur-tout à le questionner en ce qui concernoit l'Espagne. Vous vous adressez bien, lui disoit un jour Dom Tell... (c'est le nom de l'Espagnol), tout au... de mes Compatriotes pourroit ne vous répondre que pour vous tromper; je ... vous tromperai pas. Vous allez visiter une Nation peu jalouse qu'on la visite, & qui se confine chez elle comme vos anciens Nobles se confinoient dans leurs Châteaux. Un Espagnol Voyageur est regardé parmi nous comme un échappé de l'Ordre des Chevaliers errans; & s'il nous restoit ... Michel Cervantes, je ne serois pas surpris de me voir un jour travesti en nouveau Dom Quichotte. Nous fuyons autant la communication, que les autres la cherchent. On peut même dire que nous prenons d'as...

s bonnes mesures pour qu'on ne vienne
is nous chercher. Notre pays offre peu
e commodités aux Voyageurs. Nos Hô-
elleries n'en ont que le titre : on y paie
rt cher le soin de s'y servir & de se
ourrir soi-même. Notre accueil est fleg-
atique & presque insultant; car il y a peu
e distance de l'air de dignité à l'air d'in-
lte. Si pourtant vous avez le courage de
pporter ces premières épreuves, peut-
tre en serez-vous dédommagé par la suite.
'Espagnol d'une certaine classe est peu
fable, mais généreux. Il promettra diffici-
ement, mais il tiendra ce qu'il a promis;
l ne s'agit que de le déterminer. Il seroit
ême l'homme le plus laborieux, s'il pou-
voit une fois se livrer au travail.

On ne peut, dit alors Toni à Dom Tellès,
ne bien présumer de votre Nation, quand
a pu vous voir & vous entendre. On
e partage point des défauts qu'on peint
vec tant de vérité & de désintéressement;
t j'aime à croire qu'une grande partie de vos
Compatriotes sont dignes de vous imiter.

, reprit Dom Tellès, le bonhe
né curieux : cette curiosité m'insp
it des Voyages. Ce fut en comp
es autres Nations avec la mienne, q
rçus ce qu'il faudroit rectifier en
ette utile comparaison, j'aurois
encore tous les défauts que je vi
nder : un Peuple, qui dédaigne to
itres Peuples, & qui s'estime inf
lui-même, conserve aussi précie
ses vices que son orgueil.

les femmes, demanda Lucile, o
aussi leur petite portion d'orgue
portion, répliqua Dom Tellès, v
bien la nôtre, si la Nature n'y
u jusqu'à un certain point. Il est
d'usage parmi nous de se plaindre
urs de sa Belle ; mais on ne s'en pl
aujourd'hui que par usage.

fut dans des entretiens à peu prè
nature, que nos Voyageurs emplo
ine partie du trajet : il ne fut tr
icun accident, sinon que Lucile ét
fatiguée en débarquant à Ovied

de la Province des Asturies. Ce fut
raison pour s'y arrêter quelque temps:
Tellès y avoit aussi quelques affaires,
delà il devoit se rendre à Madrid. Notre
ble Voyageur, qui voyageoit sans but,
également décidé à voir la Capitale
pagne. Tous trois furent charmés de
ue leurs arrangemens ne les séparoient
, & s'accordoient si bien avec leur
ination.

N'oublions pas de dire qu'il y avoit eu,
du débarquement, une petite discussion
e Toni & le Capitaine du vaisseau:
-ci avoit absolument refusé la rétribu-
du passage de Toni & de Lucile. Cela
me regarde point, disoit-il: je me suis
gé avec M. Wolf; c'est à vous à vous
nger avec lui. Quelques instances qu'on
lui faire, il persista dans son refus; il
a de même toute espèce de présent.
ni s'en tint donc au projet de dédom-
ger Wolf à la premiere occasion: il le
aussitôt qu'elle se présenta; mais il n'en
pas moins sensible à ce procédé amical

& généreux. Je vois bien, disoit-il, qu
tout homme a son foible, comme il a se
vertus; de même que chaque Nation a se
défauts, comme elle a ses avantages. Il n
faut rien omettre dans la balance, qu
on veut peser ces objets avec équité.

§. II.

Dom Tellès, qui étoit un homme co
sidérable dans l'Espagne, s'étoit arra
pour rentrer dans Madrid d'une mani
convenable à son état. Nos Voyage
traversoient avec lui, dans sa voiture, l
montagnes des Asturies : ils se rendire
Léon, ville qui donne son nom à ce
Royaume. Voici, disoit Dom Tellès à s
Compagnons de Voyage, voici le berce
de la nouvelle Monarchie Espagnole. C
fut dans les montagnes des Asturies, q
se refugierent les Espagnols qui ne vo
lurent point être esclaves des Africains: ils
fondirent sur eux des montagnes, & leu
arracherent cette premiere dépouille, q

fut suivie de beaucoup d'autres. On sera toujours étonné, disoit Toni & Dom Tellès, de voir plus de Royaumes que dans tout le reste de l'Europe.

Je viens de vous en dire la raison, dit l'Espagnol : toutes ces Couronnes nous rappellent un temps d'esclavage ; il fallut reconquérir l'Espagne piece à piece, & chaque lambeau qu'on arrachoit aux Africains, s'érigeoit aussitôt en Royaume particulier : eux-mêmes en fonderent quelques-uns qu'ils n'ont pu conserver. Ainsi, quoique les Maures n'existent plus parmi nous, les traces de leur domination s'y voyent encore : de même que le Droit Romain, qui régit encore une partie de la France, annonce qu'elle fut autrefois l'esclave des Romains.

Ce n'est pas tout, ajouta Dom Tellès : l'Espagne avoit plus fait que de reconquérir ses possessions ; elle avoit conquis des Sujets. Ses Tyrans Africains étoient devenus ses esclaves, & cette conquête en valoit bien une autre pour elle ; mais elle ne crut

pas devoir la conſerver. On chaſſa d'E
pagne les ſeuls hommes laborieux
l'Eſpagne renfermât : elle eut l'avantage
n'être plus habitée que par des Eſpagnols,
le déſavantage d'avoir très-peu d'habitan

Pour moi, ajouta Lucile, en ſouri
je regrette les Maures. On dit que,
eux, l'Europe ſeroit moins galante
ne peut être femme ſans leur ſçavoir
d'une telle inſtitution.

Nos Voyageurs éprouverent plus d'u
fois ce que Dom Tellès avoit dit du
ſagrément de voyager en Eſpagne : p
d'une fois ils ſe coucherent ſans *lit*,
ſouperent de ce qu'ils avoient appor
L'extrême gaîté de Lucile aſſaiſonnoit ce
mauvais repas, & lui faiſoit tout ſupport
avec patience. Le grave Dom Tellès ri
de ſes ſaillies, & ſouvent elle faiſoit o
blier à Toni les raiſons qu'il avoit
s'affliger.

De plus, comme il étoit né obſerv
teur, ſes yeux & ſon eſprit s'occupoient
de tout ce qui venoit les frapper. Il jetoi

un regard de compassion sur les vastes plaines qu'il traversoit; il étoit toujours étonné qu'un si beau pays ne fût, pour ainsi dire, qu'un beau désert. Voilà, disoit Dom Tellès, les tristes fruits de l'indolence & des préjugés qu'on nous reproche. Nous dédaignons tous les Arts utiles, & particuliérement le premier & le plus utile de tous, l'Agriculture. Chez nous, l'emploi le plus noble du temps est de ne l'employer à rien; & plus un homme est parfaitement inutile, plus il se croit recommandable. Nous épuisons les mines du Nouveau Monde, pour payer l'industrie de nos Voisins; nous ne sommes que leurs tributaires, & nous ressemblons au Midas de la Fable, qui périt pour avoir eu le malheur de tout métamorphoser en or.

Nos Voyageurs s'arrêterent quelques jours à Salamanque, ville connue par son Université, & par quelques-uns de nos Romans. Ce qui les détermina à s'y arrêter, c'est qu'ils y trouverent un Traiteur François, chez lequel on trouvoit à coucher

& à vivre. Ils furent moins heureux à Ségovie, renommée par ses laines & son aqueduc. Ils se plurent beaucoup à Valladolid, ville très-agréable par elle-même; & grace encore à un Traiteur François, ils y séjournerent avec agrément. Le voisinage de Madrid, & les affaires de Dom Tellès, les appelloient dans cette Capitale de toute l'Espagne. Il en est, disoit Dom Tellès à nos Voyageurs, de la fortune de certaines Villes, comme de celle de certains hommes, le hasard y entre pour beaucoup. Tolède étoit la Capitale de la nouvelle Castille : Charles-Quint, après une maladie, voulut aller prendre l'air à quelques lieues de là. Il trouva que cet air lui avoit été favorable, & il y fixa son séjour. De-là, l'origine de Madrid, celle de son accroissement, de sa fortune, & de la figure que cette Ville fait aujourd'hui dans le Monde.

Ils s'arrêterent à l'Escurial, où la Cour n'étoit point alors. L'Escurial est un beau Palais adapté à un beau Couvent; car le

Palais semble avoir été construit pour le Couvent, & non le Couvent pour le Palais. Tous deux furent bâtis par Philippe II, en mémoire de la bataille de St. Quentin. C'étoit un vœu qu'il avoit formé durant cette Bataille; ce qui fit dire par un François, à ce Roi même, qu'il falloit que Sa Majesté eût une belle peur pour se résoudre à faire un vœu si dispendieux.

Enfin, notre Société ambulante arriva à Madrid. Les murailles de cette ville sont construites de cailloux: ce qui fait dire hyperboliquement aux Espagnols, que les murs de Madrid sont de feu. On pourroit ajouter qu'alors les rues de cette ville n'étoient pas même des chemins; leur malpropreté en eût fait autant de cloaques, si l'âpreté du Soleil y souffroit rien d'humide. Pour les traverser sans dégoût, il eût fallu au moins être privé de deux sens; l'odorat & la vue.

Dom Tellès ne voulut point quitter ces Compagnons de Voyage. Il avoit son Hôtel, & de plus il avoit encore sa mere par

qui cet Hôtel étoit habité. Rien n'empêchoit que Lucile ne pût l'habiter avec décence. Il falloit qu'elle & Toni cédassent aux invitations de l'Eſpagnol généreux. Ils furent inſtallés chacun dans un appartement commode, & ne tarderent point à reconnoître que Dom Tellès avoit étudié en France, un point qu'on y regarde comme un des points capitaux du ſçavoir vivre, *les Petits-Soins.*

§. III.

Dom Tellès reçut & rendit beaucoup de viſites; mais il ne négligea point ſes Hôtes. Il s'attacha à leur procurer tous les amuſemens que Madrid pouvoit leur offrir. Ces amuſemens étoient peu variés: à peine ſe ſouvient-on qu'il ait exiſté un théâtre dans Madrid. Cette Nation, qui eut de bonnes comédies avant que nous euſſions même de bonnes farces, ne produit plus maintenant ni farces, ni comédies. Quelques courſes à cheval, quelques

mbats d'un homme contre un taureau, rment aujourd'hui leurs amuſemens de rédilection; mais ce dernier amuſement evient ſouvent funeſte à ceux qui s'y rrent. Nos Voyageurs viſiterent d'abord s édifices publics: on rebâtiſſoit alors le alais du Roi, devenu depuis un très-beau alais. Ils virent les autres Monumens, ux du moins qui peuvent mériter ce om, & en particulier le fameux Pont âti ſur le Mancénarès. On a dit de ce ont, qu'il ne lui manquoit rien, excepté ne riviere.

Ce qu'un Voyageur trouve le plus difficilement dans Madrid, c'eſt de la ſociété. Dom Teſſès en avoit déjà prévenu ſes Hôtes. Vous en aurez cependant, diſoit l'Eſpagnol à Lucile; mes Compatriotes déſavoueront tous l'uſage reçu, lorſqu'ils connoîtront, en vous voyant, tout ce que cet uſage leur feroit perdre.

Ce qu'il avoit prévu, arriva; & d'ailleurs il jouiſſoit d'une conſidération qui influoit néceſſairement ſur ceux qu'il pré-

sentoit comme ses Amis. En peu de temp nos jeunes Voyageurs furent plus reche chés qu'ils ne désiroient l'être. Lucile trou beaucoup d'admirateurs ; & ne fit point jalouses : les femmes la louoient & la cr gnoient. On sçait que la grande affaire Dames Espagnoles, c'est l'amour : l'us & leur propre penchant leur font une de s'en occuper ; mais le même usage pr crit aux Amans des formalités bien mi tieuses. L'Amour ne marche en Espag qu'à la suite de la Galanterie, & souve l'éclat de l'une nuit aux projets cachés l'autre. Il faut paroître authentiqueme amoureux, pour oser faire entendre qu'o l'est, & même le paroître encore, quan on a cessé de l'être. Au reste, le caracte national se plie merveilleusement à tou ces épreuves. Ce qu'un jeune Espagnol r doute le plus, c'est de paroître indifféren lors même qu'il est le moins amoureux.

Il faut avouer aussi que les Dames Espagnoles sont très-capables d'inspirer des passions réelles. Presque toutes sont inté-

ſantes, pluſieurs ſont très-belles, malgré ur teint un peu brun. Une petite ſtature, ais une taille fine, des yeux pleins de u, les plus beaux cheveux, les plus belles ains, & certain air paſſionné qui anime ute leur perſonne; tout cet enſemble, -je, laiſſe peu de reſſources à l'indiffé-nce; il faut ou les fuir ou les chercher. lles ſçavent, d'ailleurs, donner à leur int un éclat qu'il ne tient point de la ture. C'eſt à elles que le beau ſexe doit nvention de la céruſe & du carmin.

Elles abuſent un peu de la découverte; ais combien n'en abuſe-t-on pas ailleurs, ns avoir eu, comme elles, le mérite de nvention! Lucile, qui n'en faiſoit aucun ſage, & qui n'avoit nul beſoin d'en ſer, paroiſſoit une eſpece de phénomene milieu d'elles. Ce n'étoit pas même le ul avantage qui la fit remarquer: chaque ur elle recueilloit de nouveaux ſuffrages; ais ce qui la touchoit le plus, c'étoit les ards qu'on avoit pour elle dans ſa nou-elle demeure. La mere de Dom Tellès

avoit le même caractere que son fils, sans avoir même eu besoin de le perfectionner par des Voyages. Elle goûta beaucoup Lucile, & la prévint sur tout ce qui pouvoit la flatter. D'ailleurs, l'arrivée de Dom Tellès attiroit chez lui une sorte d'affluence ; & Lucile, qui vivoit à la Françoise, ne se rendoit pas inaccessible aux regards. C'en fut assez pour que l'affluence redoublât : c'en fut aussi plus qu'il n'en falloit pour qu'une foule de jeunes Cavaliers Espagnols recherchassent l'amitié de Toni. On ne parloit dans Madrid que de la jeune Françoise : on l'invita dans les meilleures Maisons, & la curiosité, dans cette circonstance, l'emporta sur la Dignité.

§. IV.

Six semaines s'écoulerent dans ces sortes de descriptions ; &, durant cet intervalle, Lucile eut la gloire de faire plus d'un inconstant parmi la Nation qui se pique le plus de constance. Mais Toni, toujours

y prétendre, la rendoit insensible à ...tre hommage. On étoit surpris qu'elle ...eillît ni ne rebutât personne. Un de ...qui paroissoient en être le plus étonné, ...ême celui qui s'y intéressoit le plus, Dom Estevan, jeune homme qui ...oit à la hauteur Castillane l'impétuo... ...rançoise. Il ne put soutenir long... ...s l'affront de n'être pas distingué par... ...s tous ses Rivaux : il en chercha la ..., qui, selon lui, ne pouvoit pas être ...relle. Enfin, il crut s'appercevoir que ...ile regardoit Toni tout autrement qu'on ...egarde un frere ; que ses yeux étoient ... animés que ne les anime l'amitié fra... ...elle ; & il en conclut que ces noms de ...e & de sœur n'étoient qu'un masque ...ur couvrir leur intrigue. Tout autre eût ... son parti d'après cette découverte : ...re Espagnol n'en devint que plus actif ... plus jaloux ; il n'en fut aussi que plus ...ltraité. Dès-lors il désespéra de plaire ...nais à Lucile, & il borna ses soins à ... venger d'elle. Il se détermina même à

faire servir à sa vengeance un des principaux expédiens que la galanterie Castillane emploie pour se manifester.

On sçait qu'en Espagne tout jeune Cavalier doit donner une sérénade, chaque nuit, à celle qu'il aime, ou à ce défaut, à celle qu'il n'aime pas. Cet usage est aussi ancien que la domination des Maures, & il n'a point fini avec elle. On s'y plaint souvent de rigueurs qu'on n'a point éprouvées. On y vante une ardeur souvent très amortie. Quelquefois on y fait à sa Belle de tendres reproches; mais on ne s'étoit pas encore avisé de lui chanter des injures. Dom Estevan eut, à cet égard, l'honneur de l'invention. Il se piquoit d'avoir du talent pour les Vers, talent malheureux lorsqu'il n'est que médiocre, & presque toujours funeste lorsqu'il est satyrique. On peut dire, en adoptant l'expression vulgaire, qu'il chanta pouille à Lucile, au son de la guitare. Il lui reprocha tout ce qu'il soupçonnoit, & du ton d'un homme qui ne se borne point à des soupçons.

Lucile

Lucile ne fut pas moins surprise qu'in-gnée d'une telle sérénade : elle reconnut icilement la voix de Dom Estevan, qu'elle voit plus d'une fois entendue à pareille eure ; elle ne trouva de différence que ans l'expression des paroles. Toni étoit i-même logé sur la rue. Il se couchoit ujours assez tard, quoiqu'il n'eût point sérénades à donner. Il entendit celle qu'on nnoit à Lucile, & quelques mots lui ant choqué l'oreille, il redoubla d'atten-on ; alors il distingua facilement une foule invectives lyriques, & ne consultant que on indignation, il prend son épée, & instant d'après il est dans la rue. L'Es-agnol chantoit encore, quand le Fran-ois l'aborda l'épée à la main. Défends-toi ! ui cria celui-ci d'un ton furieux. Dom Este-an quitta sa guitarre pour prendre son ée : les Musiciens qui l'accompagnoient enfuirent selon l'usage, & les deux Cham-ions commencerent entr'eux un combat op vif pour être long. Dom Estevan mba percé d'un grand coup d'épée, &

Toni, blessé lui-même assez griév[illegible]
rentra dans l'Hôtel. Cet événement [illegible]
cris de Lucile avoient éveillé toute la [illegible]
son. Dom Tellès, dont l'appartement [illegible]
éloigné, accourut, & fut très-affli[illegible]
ce qu'il apprit. On alla voir si Dom E[illegible]
respiroit encore : il ne vivoit déj[illegible]
Quelque temps après, la Sainte He[illegible]
dade s'empara de son corps; il fut rec[illegible]
& on le transporta chez lui. Dans ce[illegible]
ment même, on procuroit au blessé [illegible]
les secours nécessaires. On reconnut bi[illegible]
que sa blessure n'étoit point mortelle[illegible]
qui rassura Lucile, mais ce qui ne l'e[illegible]
choit pas de fondre en larmes. Elle [illegible]
putoit le malheur qui venoit d'arriver[illegible]
tous ceux qui pourroient en être la s[illegible]
Pour Dom Tellès, il n'imputoit ri[illegible]
Lucile ni à Toni. Il exhorta celui-ci à
s'occuper que de son rétablissement, [illegible]
que lui-même veilleroit à prévenir les s[illegible]
de cette affaire inattendue.

Elles furent encore plus sérieuses qu[illegible]
ne les imaginoit. Dom Estevan étoit [illegible]

ue, & n'avoit plus de pere : sa mere, il étoit idolâtré, avoit elle-même coup d'ascendant sur l'esprit de la Reine gne. Elle demanda avec instance la tion du meurtrier de son fils. La Reine toit peu disposée à la satisfaire ; mais leurs l'intéressoient ; il en coûtoit à son pour l'affliger encore davantage. De côté, Dom Tellès ne négligeoit rien ès du Roi, ni même auprès de la e, pour balancer les sollicitations de na Padilla ; c'est le nom de cette mere ntunée & vindicative. L'affaire étoit ercie, & toute la Cour convenoit que m Estevan avoit mérité son sort. La nérosité Espagnole trouva même qu'un anger, en pareil cas, devoit être mis s la protection publique. Ainsi, les sollicitations de Dona Padilla ne purent lui enir la vengeance qu'elle espéroit. Elle restreignit, enfin, à demander que celui i l'avoit privée d'un fils unique, n'habitât pas les lieux d'où il l'avoit fait disparoître. Epargnez-moi, disoit-elle, en se

jetant aux pieds de la Reine, l'honneur de me rencontrer avec l'auteur de mon désespoir : s'il lui est permis d'habiter les lieux que j'habite, souffrez que je m'en exile pour jamais.

Il étoit difficile à la Reine de se refuser à cette demande ; c'est-à-dire, de préférer l'absence d'une de ses Favorites à celle d'un Etranger. Mais Toni avoit prononcé lui-même son exil avant qu'on le demandât. Tout étoit disposé pour son départ, tandis qu'on ne décidoit pas encore s'il devoit partir. Dom Tellès regrettoit cette séparation ; mais il sentoit lui-même la nécessité : il offrit aux deux fugitifs un asyle dans une de ses Terres, en ajoutant qu'il s'y retireroit avec eux. Toni, quoique très-sensible à cette offre généreuse, ne crut point devoir l'accepter. Il ne vouloit pas que personne s'exilât pour lui, ni changer son exil en une prison. Il avoit cette inquiétude d'esprit qui tient à celle du cœur. Ce n'est point la solitude qui convient à un cœur agité : quiconque est obligé de

un objet qui l'intéreſſe vivement, doit encore plus ſe fuir lui-même. C'eſt dans le tumulte des Voyages, qu'il trouve à ſe diſtraire du malheur qui le réduit à voyager.

§. V.

Ce fut au milieu d'une des belles nuits communes en Eſpagne, que nos jeunes Avanturiers quitterent la Capitale de cette contrée. Dom Tellès les accompagnoit. Ils n'avoient quitté ſa reſpectable Mere qu'en pleurant avec elle, & ils s'efforçoient de le détourner du ſoin qu'il vouloit prendre de les accompagner juſqu'à leur embarquement. Leur deſſein, d'ailleurs, étoit de viſiter le reſte de l'Eſpagne, puiſqu'il n'y avoit que la Capitale qui leur fût interdite. Mais ce fut un motif de plus pour Dom Tellès de leur ſervir de guide. Je veux, diſoit-il, vous ſauver autant qu'il dépendra de moi, l'ennui d'un Voyage que mes Concitoyens vous obligent d'entreprendre. Vous feriez encore à Madrid, ſans l'imprudence d'un

Espagnol ; souffrez qu'un autre Espagnol vous dédommage, autant qu'il le pourra, du désagrément de n'y être plus. D'ailleurs, c'est une contrée absolument inconnue, que vous allez parcourir ; l'intérieur de l'Espagne n'est gueres plus connu aux autres Nations de l'Europe, que l'intérieur de l'Afrique. Je vous en ai dit les raisons, & elles suffiroient seules pour me dicter ce que je dois faire, si mon penchant ne me le dictoit pas encore mieux.

Il fallut que Toni & Lucile cédassent à l'empressement de cet homme généreux. On prit le chemin de Tolede, ville mal située pour ceux qui l'habitent, & même pour ceux qui ne veulent que la visiter ; elle est construite sur le penchant d'une montagne. On vante l'étendue de sa principale Eglise, & les richesses de son Archevêque : elle renferme aussi un Château Royal, rebâti par Charles-Quint. Ce qui le jeune François y remarqua le plus, c'est une Machine Hydraulique, inventée longtemps avant celle de Marly, & beaucoup

oins compliquée. Elle consiste, d'abord, n une roue creuse & tournante, qui éleve t jette l'eau du Tage dans un canal supérieur, d'où une autre roue la jette dans n canal plus élevé, & toujours ainsi par rogression, jusqu'à ce qu'elle arrive dans n grand bassin situé au sommet du Château; de-là elle se distribue dans le Palais & dans la Ville. Cette Machine fut l'ouvrage de quelques Italiens.

Lucile & Toni étoient curieux de voir Séville, Capitale de l'Andalousie: c'est une des Villes d'Espagne dont la renommée parle le plus. Nos Voyageurs prirent sur la droite, en quittant Tolede, & virent une partie de l'Estramadure. Il y a peu de belles routes en Espagne, mais il n'y en a presque point de mauvaises. Quant aux autres difficultés qui peuvent rebuter les Voyageurs, les nôtres en étoient prévenus; elles sont les mêmes dans toute l'Espagne: ils sçavoient, dis-je, que quiconque ne traîneroit pas avec soi tout son nécessaire, seroit réduit à voyager comme

les Pélerins de Saint Jacques de Compoſtelle.

Ils arriverent au milieu d'une prairie délicieuſe : des animaux de différente eſpece y étoient raſſemblés ; des Bergers, des Bergeres s'y exerçoient à différens jeux. Ce n'étoient point les Bergers de Fontenelle ; mais c'étoient à peu près ceux de Théocrite. Lucile ſe récrioit ſur l'agrément de ce tableau, & ſur la beauté de cette plaine. Ce n'eſt point une plaine, reprit Dom Tellès en ſouriant, c'eſt un pont. Cela ne ſe peut pas, répliqua-t-elle, je n'apperçois pas même de riviere. C'eſt, pourſuivit-il, que ce pont a, pour le moins, une lieue de largeur : jamais les Romains n'en conſtruiſirent de pareil ; auſſi eſt-ce la Nature qui a bien voulu le conſtruire. Dom Tellès, après s'être un peu amuſé de l'étonnement de la jeune Françoiſe, lui donna le mot de l'énigme. C'eſt, lui dit-il, que la Guadiane, riviere qui traverſe cette contrée, ſe perd tout-à-coup dans la terre. Mes Compatriotes, qui animent

out, comme faisoient les anciens Grecs, disent que la Guadiane se cache ainsi par la honte qu'elle a de le céder en grandeur au Guadalquivir. Sans doute, ajouta-t-il, que cette honte se dissipe; car ce fleuve reparoît à quelques milles par-delà, & poursuit fiérement son cours jusqu'à la mer.

Ils s'arrêterent à Alcantara : c'est une Ville qui doit à son Pont toute sa célébrité. Il a près de sept cents pieds de long sur environ trente de largeur, & est élevé de deux cents pieds sur le Tage qu'il traverse. Il fut construit sous le Regne de Trajan, qui étoit né dans cette contrée. Une petite Chapelle taillée dans le roc, à l'entrée de ce Pont, étoit autrefois dédiée à cet Empereur du Monde; elle l'est maintenant à Saint Julien-le-Pauvre.

Parvenus dans l'Andalousie & sur les rives du Guadalquivir, nos Voyageurs furent frappés d'un autre genre de spectacle. Tout le rivage de ce fleuve est bordé d'oliviers & d'agréables maisons de cam-

pagne. On dit que son sable est quel-
fois mêlé d'or ; mais les richesses qu'il p
mene cedent à celles qui l'environn
C'est un spectacle délicieux, & qui te
pere, dans tout Voyageur, l'impati
d'arriver à Séville ; si l'on en croit cep
dant le Proverbe Espagnol : *Qui n'a p
vu Séville, n'a point vu de merveille*,
cette exagération n'est point trop out
Cette Ville en impose aux regards, &
sa situation, & par la multitude de ses é
fices publics. Elle est riche par son co
merce ; mais on la croiroit pauvre, vu
nombre de ses Hôpitaux : elle en renfer
jusqu'à cent vingt, tous bien bâtis & bien
pourvus. Le nombre de ses Couvens es
encore plus considérable. On seroit, dis-j
tenté de croire qu'autrefois Séville ne
peuplée que de Moines, de fous & d
nécessiteux.

Le principal Temple de Séville est re-
gardé comme un Chef-d'œuvre gothique,
& sa citadelle, comme la plus forte de
toute l'Espagne. Les Palais que cette Ville

renferme, annoncent qu'elle fut autrefois habitée par des Souverains, & quelques-uns de ces Palais sont aujourd'hui occupés par de simples Négocians. L'Aqueduc de cette ville est aussi placé, par les Espagnols, au nombre de leurs merveilles : ils disent, en maniere de pointe, que *c'est un Pont sur lequel passe l'eau.*

Nos Curieux resterent huit jours à Séville, & trouverent de quoi les remplir agréablement. Il n'en falloit pas moins pour voir en détail ce qui les avoit frappé par l'ensemble. Au bout de ce temps, ils prirent le chemin de Grenade, & parvinrent au pied d'un rocher fameux chez les Espagnols : c'est la roche des deux Amans. A peine Dom Tellès l'eut-il nommée à ses deux Compagnons, qu'ils eurent envie de la visiter. Vous n'y verrez rien, leur dit-il, sinon une Croix plantée sur la cime du roc, & d'autres à ses pieds : mais voici pourquoi cette roche a conservé un nom qui vous intéresse. Le Royaume de Grenade étoit encore sous la domination des Maures, & ils com-

battoient pour s'y maintenir, comme nous combattions pour les en chasser. Ils firent prisonnier, dans cette bataille, un jeune homme remarquable par sa bonne mine. Le Roi de Grenade en fut frappé ; il le fut encore davantage des autres qualités que le prisonnier possédoit : il brisa ses fers ; mais il le retint auprès de sa Personne, & bientôt il lui laissa une très-grande autorité dans son Palais. Le Prince avoit une Fille à qui le jeune Etranger plaisoit encore plus qu'au Prince lui même : l'Espagnol s'en apperçut, &, en bon Espagnol, il n'y fut point insensible ; mais, non content de plaire, il voulut convertir. Il eut assez d'ascendant sur sa Maîtresse, pour en faire une Chrétienne, & elle-même eut assez de désintéressement & de résolution pour se déterminer à fuir avec lui : c'est ce qu'ils effectuerent. Malheureusement on s'en apperçut presqu'aussitôt : ils furent poursuivis, & obligés de se réfugier sur cette montagne. Enfin, prêts à être pris, ils monterent sur la cime du roc ; & là,

en s'embrassant pour la derniere fois, ils se précipiterent, & moururent ensemble de la même chûte. La dévotion Espagnole a consacré ce Martyre volontaire par les Croix que vous voyez : l'Antiquité galante n'eût pas manqué d'ériger en ce même lieu un Temple à l'Amour.

Ce récit avoit fortement affecté ceux qui l'écoutoient. Lucile en devint triste & rêveuse : Toni songeoit à la fermeté de ces deux Amants, & il en concluoit qu'il vaut encore mieux mourir avec celle que l'on aime, que de vivre pour en être séparé. Quant à Dom Tellès, il avoit trop d'expérience pour être surpris de l'état où il les voyoit. Il l'attribuoit à la sensibilité si naturelle à leur âge, ou bien à des souvenirs que cette sensibilité rendoit encore plus pressans.

Après un assez mauvais gîte nos Voyageurs parvinrent à Grenade : ce fut autrefois la Ville capitale du Royaume qui portoit ce nom, & ce Royaume fut le dernier occupé en Espagne par les Maures.

Ce furent aussi eux qui bâtirent Grenade; & bientôt elle devint la plus grande ville d'Espagne. On y comptoit jusqu'à soixante mille maisons. Il seroit difficile d'y trouver aujourd'hui un pareil nombre d'Habitans. Elle fut conquise par les Espagnols sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, qui la décorerent d'une Eglise Cathédrale, & qui voulurent que cette Eglise devînt leur tombeau. Les autres grands Edifices que cette Ville renferme, avoient été construits auparavant par les Maures. Ceux dont l'enrichit leur Roi Bulhar, étoient si magnifiques & si dispendieux, qu'on le soupçonna d'avoir trouvé ce qu'on nomme aujourd'hui *la Pierre Philosophale*.

Grenade est regardée comme la plus grande ville de toute l'Espagne : son circuit est de plus de quatre lieues; ses murs sont flanqués de plus de mille tours armées de leurs crénaux. Il est vrai qu'on s'occupe très-peu de leur entretien : Grenade a le sort de ces vieux Monumens qu'on ne veut ni détruire ni réparer.

Nos Observateurs demeurerent deux jours ans cette Ville. Toni admiroit la beauté u local & la fertilité du sol. Il ne denande qu'à produire, disoit Dom Tellès; nais on ne lui demande presque rien. Vous voyez cette foule prodigieuse de figuiers: 'est un des fruits les plus communs de ce anton. Les Maures le prouverent à un le nos anciens Rois. Pour l'engager à lever e siege de Grenade, ils lui envoyerent louze mulets chargés de figues, & chaque figue étoit garnie d'un double ducat.

Interrogez votre cœur, belle Lucile, ajouta l'Espagnol en souriant : ne le sentez-vous pas un peu ému ? Je crois que oui, reprit-elle sur le même ton. C'est, ajouta Dom Tellès, que nous voici dans le véritable berceau de la galanterie. Voyez-vous cette grande place ? elle a servi de champ de bataille aux plus anciens Tournois qu'ait vu l'Espagne. Ces galeries, qui l'environnent, servoient d'amphithéâtre aux Belles qui présidoient à ces jeux ; elles enflammoient l'émulation, & couronnoient

les vainqueurs : elles étoient tout ensemble, & les objets & les arbitres de ces divertissemens. Les Maures étoient persuadés que ce qu'on peut faire de mieux sous un si beau ciel, c'est de faire l'amour. Grenade étoit devenue pour eux un second Paradis de Mahomet, & ils plaçoient l'autre précisément au-dessus de cette Ville.

Je ne sçais, répliqua Lucile ; mais il me semble qu'on a traité les Maures trop rigoureusement : un peuple qui s'occupe si bien à faire l'amour, ne s'occupe guere à troubler un Etat.

C'est mon avis, ajouta l'Espagnol : d'ailleurs les Maures n'étoient pas moins laborieux que galans. Nous avons cru pouvoir les remplacer d'un côté ; mais nous sommes loin de les imiter de l'autre.

C'est ce que nos Voyageurs n'eurent pas de peine à vérifier en quittant Grenade. La campagne étoit presque déserte & inculte : il faut, pour ainsi dire, aller jusqu'à Valence pour voir un certain nombre d'hommes rassemblés. Valence eut aussi

honneur d'être Capitale d'un Royaume, & de lui donner son nom. C'est, de toute l'Espagne, la Ville qui passe pour avoir la meilleure police intérieure, & les réglemens les plus sages. Elle est d'ailleurs très-bien décorée, d'une symétrie agréable: aussi les Espagnols l'ont-ils nommée par excellence *la Belle.*

Cette Ville est arrosée par le fleuve Turia. Il a peu de profondeur, mais ses eaux sont d'une pureté admirable. Son rivage est toujours couvert de verdure; les bois qui l'environnent, sont toujours garnis de feuilles; c'est ce qui fait dire aux Espagnols, que les Habitans de Valence ont, dans toutes les saisons, les mains pleines de fleurs. Valence, dit Dom Tellès à Lucile, a d'ailleurs de quoi vous intéresser: elle fut enlevée aux Maures par le fameux Cid, l'Amant de Chimene, le même que votre grand Corneille a si bien fait connoître en France.

Est-il vrai, demanda Lucile à Dom Tellès, est-il vrai que Chimene ait épousé le meurtrier de son pere? Tout cela est vrai,

répondit l'Espagnol, & l'Historien doit le dire; mais je pense que le Poëte auroit pu en dissimuler quelque chose.

En quittant Valence, nos Voyageurs cotoyerent un bocage uniquement composé d'arbres fruitiers de toute espece: ils y croissent, & produisent d'excellens fruits sans culture ni préparation. Le véridique Dom Tellès avoua que la Nature n'avoit jamais montré plus de prévoyance qu'en plaçant ce bosquet dans sa patrie.

En cotoyant toujours la Castille, ils se trouverent dans le Royaume d'Arragon; &, sans s'arrêter beaucoup, ils se rendirent à Sarragosse. On nomme ainsi la Capitale du Pays. Elle est située sur l'Hebre, autrefois nommé l'Ibere. Parmi les objets de curiosité que Sarragosse renferme, on remarque un Pont bâti par les Romains, & les quatre uniques portes de la Ville, qui regardent précisément les quatre Parties du Monde.

Nos Curieux ne manquerent pas non plus d'aller voir la fontaine Sicoris, très

célebre dans ce canton, & qui produit, outre ſes eaux, un ſable mêlé d'or. Ils virent pluſieurs Payſans occupés à fouiller parmi ce ſable : ces mêmes hommes dédaignoient de cultiver la terre, qui pourtant leur auroit produit des richeſſes plus réelles.

Durant toutes ces courſes, nos Voyageurs n'eſſuyerent aucun accident, aucune incommodité. J'en excepte toujours celles des mauvais gîtes. Ils trouverent à Sarragoſſe un Traiteur François, chez qui l'on pouvoit loger à la Françoiſe ; ce qui les détermina à prolonger leur ſéjour dans cette Ville. Un autre motif y contribuoit encore ; ils n'avoient plus que la Catalogne à parcourir enſemble. Ils partirent, enfin, pour Barcelone, malgré les inſtances de Dom Tellès qui auroit voulu retarder leur embarquement. Mais leur deſſein étoit de paſſer en Italie. Ils trouverent, parmi les Catalans, plus d'activité que parmi les autres Eſpagnols. Cette activité va même juſqu'à l'inquiétude. Barcelone eſt en même temps

célebre par son commerce, psr ses révoltes & par les sieges qu'elle a soutenus. L'étranger peut y séjourner plus agréablement que dans le centre de l'Espagne. Cependant, au bout de quelques jours, nos trois Voyageurs furent contraints de se séparer. Un vaisseau partoit pour l'Italie, & Toni & Lucile crurent devoir profiter de cette occasion. Ils avoient employé deux mois à circuler en Espagne : la saison les pressoit de s'embarquer, & ils ne vouloient pas retenir plus long-temps Dom Tellès éloigné de la Cour. Tous trois convinrent d'établir entr'eux une correspondance exacte & mutuelle : tous trois marquerent, en se séparant, une égale sensibilité ; mais Toni & Lucile y joignirent les expressions de la reconnoissance la plus tendre, & en emporterent le sentiment dans leur cœur.

MON ODISSÉE,

OU

LE JOURNAL

DE MON RETOUR

DE SAINTONGE,

POEME A CHLOÉ.

CHANT PREMIER.

L'ASTRE qui sur son char nocturne
va par ses rayons réfléchis,
de la nuit sombre & taciturne
éclairant les voiles blanchis,
six fois, dans sa course elliptique,
a déjà franchi l'Ecliptique :
Chloé, depuis que distillant,
dans les Landes de la Saintonge,
sur mon esprit son poison lent,
l'ennui me dévore & me ronge

sur le sommet de ce rocher,
d'où mon œil, en faisant sa ronde,
apperçoit voguer le Nocher,
qui fend les flots de la Gironde :
je m'étois cependant flatté
qu'en me traçant une missive,
à mon ame, en tout point, passive,
vous rendriez l'activité.
Au dégoût dont l'enfer me dote,
ne sçachant plus sûr antidote,
je vous avois sollicité
de m'en envoyer quelque dose ;
mais vous avez la cruauté
de refuser deux mots de prose,
qui m'auroient rendu la gaîté.
J'ai donc dit, puisque la ressource,
qui m'aide à supporter l'ennui,
vient à me manquer aujourd'hui,
allons la puiser à sa source.
Allons voir l'aimable Chloé ;
&, sur sa bouche enchanteresse,
goûter une plus douce ivresse
que celle du jus de Noé.
Du Dieu d'Amour qui la protege,
revoyons le folâtre essain,
autour d'elle faire cortege,
& lui-même, armé sur son sein,
aiguiser ses traits à dessein
d'attirer des cœurs dans le piege.

Eſt-il chagrin que ſes appas,
qu'un de ſes ſouris ne diſſipe?
Chez elle ne puiſe-t-on pas
la belle humeur dans ſon principe?
Quel cerveau tapiſſé de noir,
en l'écoutant, quand elle cauſe,
ne reprend pas dans ſon manoir
ſa tenture couleur de roſe?
Et je me morfondrois ici,
entaſſant ſouci ſur ſouci!
J'irois de mon ame maſſive
laiſſer affaiſſer le reſſort,
lorſque notre imaginative
près d'elle reprendra l'eſſort!!
Quittons ce coin de la Nature,
où l'Aſtre dardant ſes rayons,
n'a jamais fait ſous des ſillons
germer l'humaine nourriture;
où tout eſt landes & fablons;
où les haleines tempérées
des Zéphires voluptueux
ne furent jamais reſpirées;
mais où les fils impétueux
des Aquilons & des Borées,
du ſon de leurs fifres aigus
vont fatigant les airs émus;
où le Ciel, triſte, ne ſe montre
que de nuages encroûté,
ſi que jamais l'œil n'y rencontre

l'azur du firmament voûté;
où j'ai vu tant de fois la foudre,
malgré le froid de la saison,
du sol pompant l'exhalaison,
menacer de réduire en poudre
l'humble toit de notre maison;
où l'air même mélancolique,
s'insinuant dans mes esprits,
alloit, jusque sur mes Ecrits,
porter son influence éthique.
Suivons l'impérieux penchant
qui près de Chloé nous ramene,
& qui nous dit, d'un ton tranchant,
regagne les bords de la Seine.
Tous mes équipages sont prêts;
& tout est réglé pour les frais
de notre retour poétique.
Sur une Mule pacifique,
dont la peau fait voir en relief
tout le plan ostéologique,
fiérement monté comme un Chef
de notre Eglise Catholique,
je m'acheminai vers Jonsac.
Le pere de ma haridelle,
derriere, sur son dos fidele,
portoit ma valise & mon sac.
Un manant, en façon de page,
guidoit mon burlesque équipage.
Le Seigneur du lieu que je vis,

en

en traverſant le pont-levis,
crut voir le Héros de Cervante,
qui, pour un moulin combattu,
étoit de fatigue abattu :
Et comme à bon droit il ſe vante
d'être meilleur hoſpitalier
que Lazariſte ou Templier,
encor qu'en nous il ne découvre
qu'un piéton du docte Vallon,
il me fit les honneurs du Louvre,
comme ſi j'étois Apollon.
Paré de ſa brillante zône,
le Dieu qui, du haut de ſon Trône,
répand les feux ſacrés du jour,
éclaira huit fois le ſéjour
que nous fîmes dans cette Terre,
où les Ris, enfans des Plaiſirs,
ſervent à l'envi les déſirs
du brave Seigneur d'Aubeterre.
Voulez-vous voir de ſon Châtel
un léger croquis ? Il eſt tel :
D'une Architecture Gothique,
mais d'un très-bon goût deſſiné :
en ovale un Palais tourné,
s'éleve ſur un Roc antique,
qui ſemble en être couronné.
Lorſque de loin l'œil le contemple,
on croit voir percer dans les airs
ce chimérique & fameux Temple,

où, dans un volume fort ample;
sont les Fastes de l'Univers.
L'Urne d'une Nymphe féconde,
dans son Parc épanchant son onde,
se plaît à creuser mille lits;
& tous ses bosquets embellis
par l'art délicieux d'Armide,
invitent l'Amante timide
à se livrer, sur le gazon,
à cette fougue enchanteresse,
dont je goûte encore l'ivresse,
quoiqu'avancé dans ma saison.
O Jonsac! malgré tous tes charmes,
ta grand'chere, tes vins exquis,
malgré cent Beautés sous les armes,
dont on risque d'être conquis,
malgré tout l'esprit de ton Maître,
qu'on est si fâché de connoître,
quand il s'agit de le quitter!
Lieu charmant! que les Dieux sans doute
ne dédaigneroient pas d'habiter;
il faut partir, quoiqu'il en coûte,
& poursuivre ma longue route.
J'avois renvoyé mon Mulet:
Un char à fond d'azur céleste,
brillant, doré, pimpant & leste,
que l'on nomme cabriolet,
me fut fourni par d'Auberterre.
Quatre fiers coursiers d'Angleterre;

jetant le feu par les naseaux,
& plus vites que ces vaisseaux
qui, comme le trait, fendent l'onde,
lorsqu'Eole, ami des Nochers,
d'un vent en poupe les seconde,
d'un vol gagnerent les clochers
de la Cathédrale de Sainte;
non de ma part sans quelque crainte
que ces coursiers, serrant le mords,
n'allassent me faire au Cocyte
expédier, au rang des morts,
brevet de moderne Hyppolite.
Son sort m'effrayoit sur ce char;
aussi suis-je de la nature
du grand Panurge & de César,
qui trembloient tous deux en voiture.
C'étoit dans un vaste caisson,
qui sans ressort pésamment roule,
que confondu parmi la foule,
des Muses le fier nourrisson
devoit gagner la Capitale,
au risque, en maudissant mon sort,
de ne trouver pour réconfort
que quelqu'engeance monacale
prête à m'ennuyer en Latin,
quelque Prêtre, quelque Catin,
ou d'autres animaux bizarres.
Au coche je porte mes arrhes:
mais, ô destin inattendu!

ce Phaéton mal fupendu,
qu'un Cocher, en jurant Dieu, mene,
ne partira d'une femaine.
Que faire, ifolé dans ce lieu,
où je ne connoiffois que Dieu?
Irois-je, en Ulyffe moderne,
des Provinciaux Saintongeois
fcruter & les mœurs & les loix?
ou, tenant en main la lanterne
qu'avoit Diogene autrefois,
juger fi, par-tout où nous fommes,
nous pouvons rencontrer des hommes?
Notre parti fut bientôt pris.
Sans doute vous avez appris
à connoître cette monture,
dont on fait fi riche peinture;
ce fier Courfier à dos ailé,
qui, quand il fe fent appellé
par quelque Citoyen du Pinde,
fur fa croupe dans l'air le guinde.
Or ce phantaftique animal,
quand nous le montons, perd fa forme,
& fi bien en nous fe transforme,
qu'un Centaure nous rendroit mal;
fi qu'après, un tourneur d'iambes
fe trouve monté fur fes jambes,
& rend fes oracles à pied.
C'eft fur ce Cheval invifible,
qui m'étoit identifié,

qu'en Aſtronome trop riſible,
j'oſe entreprendre de toiſer,
à ma ſueur quotidienne,
cette longue Méridienne
que Caſſini ſçut nous tracer.
Ah! Chloé, que la gloire peſe,
quand, reliée en manuſcrits,
un pauvre piéton mal à l'aiſe,
la voiture avec ſes Ecrits!
J'avois laiſſé ma malle au coche;
& des deux côtés, dans ma poche,
dormoient, en ſurtout de vélin,
ces enfans que l'eſprit malin
a fait enfanter à ma plume,
qui me tiroient comme une enclume.
Excédé, mou, las, affoibli,
J'arrive à Saint Jean d'Angeli,
le premier terme de ma courſe.
Là, par force reſtaurans pris,
je rappelle à moi mes eſprits
épuiſés juſques dans leur ſource.
Entre deux draps bien étendu,
je crus que mon individu
reprendroit ſa vigueur premiere;
mais las! mes membres repoſés,
mes deux genoux, dans leur charniere,
me ſemblent être enchiloſés.
Ma jambe eſt roide & ſans ſoupleſſe,
la baſe de mon corps me bleſſe.

Las ! que nous étions différens
du Poëte à face vermeille,
Qui dans un beau char, la surveille,
voloit à la mode des Grands.
Quel changement une journée
a mis dans notre destinée !
Maintenant have & décharné,
à la douleur je suis en bute ;
Un diable piéton acharné
me poursuit & me persécute ;
& Jupiter, des deux tonneaux,
ne m'ouvre que celui des maux.
Quoi ! de courage tu te piques,
me dis-je, & déjà tu perds cœur ?
Le Hérault des Jeux Olympiques
déclara-t-il jamais vainqueur
le lâche entrant dans la carriere,
qui d'abord recule en arriere ?
Jà, pour soulager mon destin,
de l'huile du Samaritain
j'ai bien graissé tout le rouage
du char qu'il faut que je ménage ;
& me recommandant à Dieu
par quatre mots d'itinéraire,
je reprends mon train ordinaire,
pour me rendre à la Ville-Dieu.
L'Aurore s'épanchoit à peine,
quand, ayant traversé la plaine,
je m'engage en un bois fourré,

où j'étois fort mal aſſuré.
Ah ! dis-je à l'Ange qui me guide,
protége-moi ſous ton égide !
Si, par haſard, quelques larrons,
embuſqués dans les environs,
s'en venoient courtiſer ma bourſe,
où diable feroit ma reſſource ?
S'ils en vouloient à mes écrits,
s'ils alloient connoître le prix
de ces chers Enfans de ma veine,
dont j'accouche avec tant de peine,
& qu'à mes dépens, de voleurs
ils allaſſent ſe faire Auteurs !
En vain, à leur métamorphoſe,
quelque Miſantrope incivil,
liſant ceci, s'écriera-t-il
que j'aurois perdu peu de choſe.
Chacun ſe priſe ſur ſa foi ;
& n'eſt d'Ecrivain à la glace,
qu'on ne vit trembler comme moi,
s'il ſe rencontroit à ma place.
Ces réflexions me ſéchoient,
quand, à travers quelque broſſaille,
j'entends des gens qui débouchoient.
Loin de me ranger en bataille,
je ſens deſcendre dans mes pieds,
par les cailloux eſtropiés,
toute mon ardeur Martiale.
La peur rend ſouple mon jarret,

& je parcours cette forêt,
d'un pas que l'oiseau seul égale.
Instruit par la Femme de Lot,
je n'osois retourner la tête :
à mes deux oreilles ce mot
sonnoit toujours : Arrête, arrête.
Cependant je me hasardai :
derriere moi je regardai,
& ma lunette à longue vue
me fit découvrir un Tambour,
comme moi dévançant le jour,
& conduisant une recrue.
Honteux de voir que pour si peu,
notre hardi Pégase tremble :
de sa course arrêtant le feu,
je lui fais reprendre son amble.
L'homme qui, frappant sur la peau
en mesure avec la baguette,
range des Mars sous le drapeau,
sonne la charge ou la retraite,
& de nos François, par ce son,
met le courage à l'unisson ;
mon Tambour, en un mot, m'accoste ;
& me faisant son compliment,
me dit : *Vous marchez joliment,*
Monsieur, quand vous seriez en poste,
vous iriez moins rapidement.
Après mon honnête riposte,
mon Soudart déjà familier,

me voyant si douce personne ;
demande mon nom, mon métier,
m'interroge, me. questionne.
Mon ami, lui dis-je, entre nous,
je fais même métier que vous.
Sur cette caisse bien tendue,
que vous portez au cou pendue,
exerçant vos agiles doigts,
vous faites du bruit à l'armée,
& c'est moi que la Renommée
charge de chanter vos exploits.
A ses gages je suis Trompette.
Ainsi, donc, Monsieur est Poëte,
& sur le Pont-Neuf, par ses Chants,
amuse, dit-il, *les Passans ?*
Auriez-vous des Chansons à vendre ?
Mais ce métier doit beaucoup rendre ;
car, graces à nos Généraux,
En Condé faisant le service,
nous vous donnons de l'exercice,
& ce siecle a plus d'un Héros.
En auriez-vous quelque jolie
sur ce brave Monsieur Broglie,
dont le plus grand des Ferdinands
a vu les exploits surprenans ?
Ce sujet prête, & n'est pas pauvre.
Dites-vous comme il sçut pocher
ce vaillant Souteneur d'Hanovre,
qui s'en venoit pour nous moucher ?

Oüais, dis-je en moi-même, ce drôle
assez naïvement contrôle :
laissons-le s'enfiler ici.
Monsieur, pourfuit-il, *j'ai fouci*
de voir comme quoi le mérite
à la Cour a peine à percer :
on ne s'y plaît qu'à traverser
les véritables gens d'ellite,
& le talent le plus chenu
s'y voit souvent très-mal venu.
Si l'on connoissoit à Versailles
notre Lieutenant-Colonel !
Par la corbieu ! c'est un Mortel
qui vous gagneroit des batailles !
C'est-là ce qu'on nomme un retors,
bien au fait des ruses de guerre !
Des Généraux le moindre tort,
chez lui, ne tombe point à terre ;
& les fautes qu'ils font par fois,
il les voit, comme je vous vois.
Nous n'aurions pas besoin du Russe,
si l'on lui donnoit le bâton,
pour mettre enfin à la raison
cet entêté de Roi de Prusse.
Bientôt, nonobstant son astuce,
votre Héros, comme un renard,
se verroit pris au traquenard.
Voilà pourtant bien trente années
qu'il commande le Régiment,

sans qu'on ait pensé seulement
à lui payer tant de journées,
au moyen d'un avancement.
N'en parlons pas, Monsieur, j'enrage
de voir en oubli le courage.
Tandis que de notre Grivois
la langue franche & soldatesque
charmoit, par son propos grotesque,
mon corps fatigué de son poids,
nous arrivons aux Trois-Eglises,
d'où partant, mes jambes remises,
du jour j'achevai les travaux
par triple poste bien toisée,
si que, par le Dieu des Pavots,
de mes yeux la double croisée
avec plaisir se vit baissée.
Puisse Morphée, en mon cerveau,
élaborant, pendant mon somme,
mes esprits, en croître la somme,
& me rendre un homme nouveau!



CHANT SECOND.

L'ASTRE que nous peint l'Ecriture,
s'avançant à pas de géant,
pour triompher de ce néant,
où la nuit plonge la Nature,
lance, sans jamais s'épuiser,
les feux nourriciers de son Globe;
& l'on le voit, sans se lasser,
partant du point où brille l'Aube,
sur sa spirale traverser,
en roulant la carriere immense,
que le matin il recommence.
Il n'en est pas ainsi de moi.
Une incroyable lassitude,
que ne peut rompre l'habitude,
m'asservit & me fait la loi.
Mais la crainte, si je recule,
de rater la palme qu'Hercule
courant le monde mérita,
à me surmonter m'invita.
Voilà, donc, mon infanterie
à la marche non aguerrie,
filant ès plaines de Poitier,
en jurant après le métier.

En vain je tâche à me diftraire,
par ces tableaux fi variés,
que du Fondateur de la terre
les pinceaux ont coloriés.
Ces Bois, ces Prés, & ces Fontaines,
ces Monts, dont les têtes hautaines
fe font un bandeau radieux
de ces beaux nuages que dore
le Dieu qui fuit de près l'Aurore,
le fpectacle, en un mot, des Cieux.
Rien ne me meut, rien ne me touche,
le nerf me manquant tout-à-fait;
exténué, pâle & défait,
fur le verd gazon je me couche,
C'étoit dans ce lieu qu'autrefois
le Roi Jean entouré de braves,
combattant en piéton Gaulois,
du trop heureux Prince Gallois
tâchoit d'éviter les entraves.
Je voyois ce Roi généreux,
à la merci d'Anglois féroces,
qui fe le difputoient entr'eux,
balotté dans leurs mains atroces.
J'allois aux ordres de la mort,
en vaillant redreffeur de tort,
punir cette maudite engeance,
& mériter le haut deftin
qui mit dans la Maifon d'Eftaing
à Bovines les Lis de France.

Mais comment pouvoir les percer?
Comment remplir notre vengeance?
Je ne pouvois me redresser.
A quoi mon ame étoit réduite!
J'enviois les pieds des Soudarts
qui se déroboient par la fuite
au cimeterre des Houzards.
Si j'avois été du Beau Sexe,
J'aurois, dans mon état perplexe,
attendu qnelque Chevalier,
qui sous un Parasol en croupe,
m'auroit, à son dos faisant groupe,
conduit galamment à Poitier.
Mais fortune qui favorise
toute audacieuse entreprise,
ne me manqua pas au besoin.
Tandis que mon ame affaissée
rouloit force triste pensée,
je vois, enfin, venir de loin
un Char pesant qui sous la roue,
chargé d'un bois coupé tout frais,
sur son axe, en roulant, se joue
à faire étinceller le grès.
Dès que je vis vêtu de toile
ce Phaéton que mon Etoile
m'envoyoit pour Libérateur,
je lui dis : brave Conducteur,
veux tu sur ton sopha de bûche,
sans matelas & sans coussin,

laisser étendre un Fantassin
si las qu'à tout pas il trébuche ?
l'impitoyable Publicain,
dans sa Berline rembourée
& par six Alezans tirée,
eut du fond de son Palanquin
rejeté mon humble requête ;
mais ce pauvre Homme se fit fête
d'alléger un peu mes travaux.
Sur son gagne-pain il me hisse ;
& du dîner de ses Chevaux
il me fait un siege propice ;
(je dis Chevaux, pour annoblir
un tant soit peu mon équipage,
car les Coursiers de l'attelage,
dont le col peu fait à mollir,
concentre en lui toute leur force ;
portoient pied fourchu, corne torse).
Aussi fier qu'un Roi fainéant,
sur ce Char humble & mésséant
Gît mon postére misérable.
Empoignant des deux mains le cable
qui d'un bout à l'autre serroit
le bois qu'il tenoit en arrêt,
avec mes jambes je fais treve ;
quand un rude & maudit cahot
me faisant faire un soubresaut,
de dessus mon siege m'enleve.
me voilà dans l'air suspendu,

tenant la salutaire corde,
à m'écrier comme un perdu,
& demander miséricorde.
Nos bœufs (puisqu'il faut les nommer)
ne se font pas deux fois sommer
d'arrêter leur marche tardive.
Pas n'est besoin que je décrive
la frayeur dont je fus frappé.
Telle onc ne fut, je vous l'avoue.
Si le cable m'eût échappé,
j'étois écrasé sous la roue.
Mais mon Cocher s'intéressant
au salut d'un pauvre innocent,
donna sa charitable épaule
à mes deux pieds pour point d'appui;
& gagnant terre, grace à lui,
de piéton je reprends le rôle.
J'avois le coccis tout moulu,
une des vertebres demises;
mais, voyant la Cité promise,
j'y marchai d'un pas résolu.
Vous eussiez dit qu'une Sylphide,
dans les airs éprise de moi,
m'eût frotté de je ne sçais quoi
qui me transformoit en Alcide.
Tel vous voyez dans l'Enéide,
le Héros que veut protéger
l'intéressante Cythéride,
triompher de chaque danger.

Jusqu'à présent la lassitude,
les douleurs, & l'inquiétude,
dans leur creuset m'ont éprouvé;
mais le dédain, au front qui plisse,
& l'affreux mépris son complice,
ne m'ont point encore bravé.
C'est à Poitiers qu'est réservé
de vouloir me forcer à boire
dans leur calice plus amer
que Aloës, ou l'eau de mer.
L'Homme est un animal de gloire
comme Augustin l'a défini.
Dans chaque ame l'Être infini
a logé l'amour de soi-même
qui n'en peut être désuni.
En morale, j'ai pour systême
qu'il vaut bien mieux le caresser
en autrui, que de le blesser.
Qu'elle est petite, à mon idée,
l'ame de ces Grands prétendus
qui d'un sot orgeuil possédée,
du sang dont ils sont descendus
enflent leur cervelle vidée,
accablent les pauvres Mortels
du poids de leur grandeur précaire,
& veulent forcer le vulgaire
à les nicher sur des Autels!
Mais, s'étendant de grade en grade,
ce vice entiche tous états.

Des Sujets jufqu'aux Potentats
qu'on remonte, ou qu'on rétrograde,
par-tout les faifceaux de l'orgueil
des portes entourent le feuil.
C'eft ce que j'éprouve à l'Auberge,
où, vêtu d'un ras habit gris,
je prie humblement qu'on m'héberge.
Par l'Hôte groffier je fus pris
pour un Cadet de la Gafcogne,
de Côme fuivant le Drapeau,
de qui l'ordinaire befogne
eft de nous écorcher la peau.
Sa femme, antiquaille fournoife,
des pieds à la tête me toife;
& fur mes brodequins poudreux,
fur ma barbe épaiffe & prolixe,
jugeant que ma dépenfe fixe
eft de peu de profit pour eux,
infolemment on me déclare
que jamais Frater, ni Tartare,
ne feront céans hébergés.
Dans des flots de fiel fubmergés,
mes efprits à ma tête montent,
& mon phlegme auffitôt furmontent.
J'euffe mieux fubi l'examen
de l'héroïque patience,
dont Sparte enfeignoit la fcience,
Si payant, en Philopœmen,
l'intérêt de ma trifte mine,

j'eusse été chercher gîte ailleurs.
Mais je n'aime pas les railleurs ;
& quand le courroux nous domine,
prend-t-on les partis les meilleurs ?
Je me fis une gloire, en outre,
de venger en moi tout Piéton ;
& lardant de rimes en outre,
ce que j'oppose à leur diction,
Je leur fis bien baisser le ton.
J'ordonne qu'on couvre ma table,
comme celle de ces Fermiers
qu'on voit, dans des vases altiers,
changer en nectar délectable
le sang pompé du misérable.
A leurs yeux je fais briller l'or,
& veux qu'on me serve en Milord.
O mœurs ! ô siecle ! m'écriai-je,
dans ma chambre haute monté,
en réfléchissant sur mon siege,
qu'est devenu ce temps vanté,
& par Moyse & par Homere,
où la sainte Hospitalité,
dont l'Humanité tendre est mere,
ouvrant les portes des Palais,
aux Voyageurs, donnoit retraite ?
& pour mon argent l'on me traite
comme le dernier des valets !
J'aurois été sifflé dans Sparte,
si l'on avoit vu mon repas.

Je ne chicanai pourtant pas
le haut prix couché sur la carte,
& je rompis, par vanité,
les loix de la sobriété,
dont pour cette fois je m'écarte.
Je m'appercevois à la fin,
que ce qui le plus nous atterre,
étoit mon trop mince escarpin,
m'avoisinant trop de la terre.
Ainsi donc, l'art de Saint Crépin,
de deux ponts, par mon ordre, hausse
l'épais cothurne que je chausse,
afin que, de ce mouvement
qu'au globe notre pied dispense,
la continuelle dépense
tournât moins à mon détriment.
Je quittai cette ingrate enceinte,
comme un Apôtre mécontent,
qui fait voler sur l'Habitant,
de ses pieds la poussiere sainte.
A neuf mon Pégase ferré
fournit lestement sa carriere;
& trottant d'un pas assuré,
de Clan atteignit la barriere,
avant que l'Astre qui, baissant,
alonge, en la graduant, l'ombre,
eût laissé prendre à la nuit sombre
son Sceptre orné de son Croissant.
Ce soir le destin me condamne

à loger mon humanité
dans une chétive cabane,
dont l'Hôte mal accrédité
ménagea mieux ma vanité.
J'avois un déplaiſir extrême
de me voir, ainſi qu'un Chartreux;
meublant de vin ſon cerveau creux,
boire à la ſanté de moi-même;
moi qui, très-communicatif,
à table n'ai de plaiſir vif,
que quand notre joyeuſe coupe
avec des Compagnes ſe groupe.
A l'Hôte, donc, je demandai
s'il n'avoit pas quelque Convive,
bon Compagnon, & d'humeur vive,
avec qui me fut accordé
de boire de ſon ambroiſie
quelque bouteille bien choiſie.
Monſieur, dit-il, il n'eſt là-haut
qu'un jeune Moine pâle & blême:
mais ce n'eſt pas ce qu'il vous faut;
car, à mon avis, ſon défaut
ne fut jamais la joie extrême.
Il eſt morne & ſilencieux,
au Ciel leve par fois les yeux,
& du chagrin paroît l'emblême.
N'importe, il faut l'aller prier:
Fût-il, dis-je, auſſi triſte même
que les derniers jours de Carême,

je sçaurai, pardieu, l'égayer.
L'Hôte s'en charge, & négocie
le pourparler si dextrement,
qu'en ma chambre, au même moment,
descend un Disciple d'Elie,
d'une figure très-jolie,
& dont le printanier menton
renforce à peine son coton.
Sur son front la noblesse est peinte.
Sa pâleur donne peu d'atteinte
à des traits plus beaux que le jour;
& vous eussiez cru voir l'Amour
qui, pour qu'on vénérât son arme,
avoit pris un habit de Carme.
En sa faveur il me prévient,
il m'aborde avec politesse,
& met de la délicatesse
dans tous les propos qu'il me tient.
Cependant, j'ordonne qu'on serve.
On nous apporte d'un Belier
qui sous la dent ne peut plier,
mais qui par l'appétit en verve,
fut noblement intitulé
un vrai Mouton de Présalé.
l'Anachorete né pour plaire,
fait de son mieux pour se distraire
de ce certain fonds de chagrin
qui même à travers le ris perce;
& la liqueur que je lui verse

peut à peine le mettre en train.
De mon cerveau, par fois fertile,
j'essayois de tirer des traits
dont je pusse égayer mon style,
& du discours faisant les frais,
mêler l'agréable à l'utile.
Mon propos joint à l'air ouvert,
au fond de son cœur m'insinue.
Le nuage dont est couvert
son front, à mes yeux diminue,
& bien loin de se retrancher
dans un sombre & discret silence,
sur ses levres son cœur s'élance,
avec moi prêt à s'épancher.
Dès que la frugale Pomone
nous eut fait part des dons d'Automne,
& que d'un lait coagulé
notre Hôte nous eut régalé:
bref, quand nous fûmes tête à tête,
le beau Profès, à ma requête,
me déployant tout son souci,
se recueille, & commence ainsi:
« Vous m'avez l'air d'un galant homme,
Monsieur, & du sort qui m'assomme
le secret à vous confié
entraînera votre pitié.
Je suis un exemple sensible
du malheur où l'on voit plongés
des fils par des parens rongés

d'une ambition invincible.
Né d'un sang signalé souvent
au glorieux métier des Armes,
je n'aurois pas cru qu'un Couvent
dût ensevelir chez des Carmes
cette héréditaire valeur
Qu'en mes Ayeux vit la Patrie.
Pour l'honneur mon idolâtrie
alloit à surpasser la leur;
mais l'amour d'une Belle-Mere,
en faveur d'un Frere germain,
Sçut tourner le cœur de mon Pere,
& le rendit pour moi d'airain.
La Mere que m'avoit donnée
d'un Pere le premier lien,
de mille Vertus couronnée,
mourut sans me laisser de bien.
A moi-même févere & rude,
j'avois assez bien réparé,
par un travail démesuré,
le peu de goût & d'aptitude
que je me sentois pour l'étude;
& mes excès laborieux
eurent un succès glorieux.
Sorti du College à cet âge,
où de l'Amour le Dieu volage
sur un cœur essaye ses traits,
je me vis couché sur la liste
des infortunés qu'il a faits.

J'avois vu la jeune Caliſte ;
& touché de tous ſes attraits,
je déſirois que l'Hymenée
confondît notre deſtinée.
Je ſoupirois ſans ceſſe après.
Ah ! Monſieur, comme elle étoit belle !
Qu'avec plaiſir je me rappelle
ſes yeux dont le trait décoché
eût vaincu l'Amant de Pſiché ;
ce teint uni que lui compoſe
l'albâtre nuancé de roſe,
l'élegance de ce contour
que prend ſa taille faite au tour,
le charme de ce chant flexible,
qui, joint aux accords dont ſes doigts,
ſur le luth ſecondoient ſa voix,
portoient au cœur le coup ſenſible !
J'avois le bonheur d'être aimé ;
& par cet Hymen très-ſortable,
ce bonheur m'étoit confirmé,
ſi mon Pere eût été traitable.
Mais, grace au fils du ſecond lit,
l'unique objet qui l'intéreſſe,
mon Pere me fit un délit
de mon innocente tendreſſe ;
&, par ce refus malheureux,
rendit mon déſeſpoir affreux.
Je pris donc congé de Caliſte,
qui, penſive, dolente & triſte,

en pleurant, reçut mon adieu.
Réſolu de donner à Dieu
un cœur tout entier à la belle,
je crus que les auſtérités
ſçauroient de mes feux irrités
dompter la puiſſance rebelle.
Je m'enrôlai donc à Bordeaux
dans cette ſévere Milice
qui d'Elie, avec le cilice,
porte le manteau ſur le dos.
Tout ce que la tendre Héloïſe,
toujours pour Abailard épriſe,
éprouva de combats divers
après ce funeſte revers
qui le ravit à ſon Amante;
Tout ce que ſa plume charmante,
d'après ſon cœur, rendit ſi bien,
s'eſt auſſi paſſé dans le mien.
Semblable à l'Apôtre d'Hyppône
par la grace encore indompté,
j'appercevois la Volupté
m'appellant du haut de ſon trône,
& qui, dans ſa traîtreſſe main,
me montrant Caliſte en peinture,
de Vénus portant la ceinture,
me faiſoit rebrouſſer chemin.
J'eſpérois pourtant que la grace,
s'inſinuant dans mon cerveau,
effaceroit juſqu'à la trace

d'un ſentiment toujours nouveau;
Enfin, l'heure fatale arrive,
où je dois, aux pieds des Autels,
ſigner ce Contrat qui captive
pour jamais de ſimples Mortels.
mon cœur ſéduit, qui prend le change;
par deux poids ſe ſentant tiré,
éprouve l'odieux mélange
& du profane & du ſacré.
Ce vœu, que ma bouche prononce,
eſt à regret articulé :
le feu dont je me ſens brûlé,
n'eſt que celui que je renonce.
Eſclave libre de la Croix,
& penſant qu'à Dieu je me cede,
de Jéruſalem je me crois,
Quand Babylone me poſſede.
Ainſi donc, ſans vocation,
victime de ma paſſion,
pour mon héritage j'accepte
un Dieu qui ne me vouloit pas;
& je jure, en Chrétien adepte,
de garder juſques au trépas,
& le Conſeil & le Précepte.
Déjà trois ans ſont envolés
depuis qu'au fond de ma retraite,
je diſtrais mes feux iſolés,
par cette ſcience qui traite
de ces Myſteres révélés

aux Mortels aux Cieux appellés.
Le Temps, dont la main diminue
les traces des objets divers,
& dans la cervelle atténue
les impreſſions des revers,
laiſſoit mon ame aſſez tranquille
poſer extérieurement,
ſur la baſe de l'Evangile,
de mon ſalut le fondement,
quand, ô jour à jamais funeſte!
jour que la colere céleſte,
dans ſes tréſors, m'a réſervé!
on m'apprend que de ma Patrie
un de mes Parens arrivé,
de le venir trouver me prie.
Dans le parloir, donc, je deſcends:
mais quel trouble ſaiſit les ſens
du Solitaire déplorable,
quand je vois l'objet adorable
du culte qu'a choiſi mon cœur;
Caliſte, en un mot, mon vainqueur,
qui, de ſon Amant enivrée,
& me gardant toujours ſa foi;
pour ſe faire jour juſqu'à moi,
du ſexe a quitté la livrée!
Du Véſuve l'exploſion,
Qui, de ſes entrailles fumantes
qu'aigrit la fermentation,
lance les flammes dévorantes,

rendra feulè énergiquement
le trifte effet que dans mon ame
produit ce mortel aliment
qu'on vient de donner à ma flamme.
Par ma paffion tranfporté,
au cou tendrement je lui faute;
& d'un parti précipité
déplorant la cruelle faute,
j'apprends que, libre par la mort
de ceux dont nous tenons la vie,
toujours à mon joug affervie,
elle veut m'unir à fon fort.
Eve féduite, au premier Homme,
préfentant la fatale pomme,
dans la coupe de l'Oraifon,
prépara moins bien fon poifon.
Elle m'amene à me réfoudre
à faire, enfin, caffer un vœu
que l'aveuglement de fon feu
lui montre facile à diffoudre.
Je conviens donc de m'évader
dès que la nuit tendra fon voile,
pour fuivre ma polaire étoile;
& je devois efcalader
les murailles du Monaftere.
Mais, par un Moine trop auftere,
qui d'un coin m'avoit entendu,
mon projet fut d'abord rendu
à la Perfonne principale

qui tient la Verge Monacale.
Dans l'enclos de notre jardin,
il fait poſer ſa ſentinelle,
& dans ma fuite criminelle
je me vois arrêté ſoudain.
Le lendemain on tient Chapitre;
& ſur la ſellette placé,
le Sénat du Prophete arbître
que je ſois mis dans l'*in pace*.
On me jette dans les ténebres
du cachot creuſé ſous mes pas,
qui, des horreurs d'un lent trépas,
m'offre les images funebres;
& l'abîme eſt fermé ſur moi.
Tous ces grands objets de la Foi
que, dans l'état le plus ſiniſtre,
l'Ecriture Sainte adminiſtre
comme un contrepoids à nos maux,
ne peuvent à mon ame triſte
procurer le moindre repos.
Je ne reſpirois que Caliſte.
Hélas! que va-t-elle penſer?
Croira-t-elle qu'indigne d'elle,
j'ai trahi le ſerment fidele
que je viens de lui prononcer?
Que, vers le Dieu que j'abandonne,
m'élançant par un prompt retour,
à lui de nouveau je me donne?
Je le voudrois: mais mon amour
. . . . .

eſt le ſeul Dieu que je connoiſſe.
Ne crains pas que je te délaiſſe,
chere Caliſte, mon ſoutien:
de tout autre ſentiment vide,
mon cœur malheureux n'eſt avide
que d'y voir dominer le tien.
Mais ſi, du deſtin qui m'opprime,
elle va ſçavoir la rigueur,
& comparer la peine au crime,
las! elle en mourra de langueur!
Cette réflexion me tue:
mais, enfin, mon ame abattue
prend l'eſſor, & penſe aux moyens
de me tirer de ces liens.
Le ſeigle noir & l'onde pure,
qui font ma ſimple nourriture,
me venoient par un des valets
que nous nommons nos *Freres Lais*,
qui touchoit, en proie aux années,
à ſes dernieres deſtinées.
Un jour, donc, qu'en mon ſouterrain
le bon Frere à manger m'apporte,
je le ſaiſis d'une main forte,
en lui faiſant courber le rein,
je le couche à terre, & le lie
avec la ceinture d'Elie.
Puis l'enfermant à double clef,
Au jour je me vois rappellé.
Sans doute, alors un Dieu propice,

protecteur des amours tremblans,
veilloit sur mes pas chancelans.
Nos Peres étoient à l'Office.
Et moi, sans être découvert,
Sur la pointe du pied j'enfile
Du Cloître le bas péristile,
& trouvant le guichet ouvert,
plus vîte que l'animal fauve
Qui sur lui d'un Chasseur poudreux
Voit bander le cylindre creux,
du Monastere je me sauve.
Je n'étois sauvé qu'à demi,
Si, par le secours d'un ami,
je n'eusse d'un bon viatique
étayé ma fuite critique.
Graces à ses généreux soins,
Après trois Soleils je rejoins
l'unique objet de ma tendresse
qui fait que le jour m'intéresse »
De mon innocent Apostat
le récit me tire des larmes,
& je lui souhaite un état
plus fortuné que chez ses Carmes.
Je désire un heureux succès
aux Procédures qu'il commence,
& que Thémis, dans ce procès,
remette à Vénus sa balance.
Mais, lui dis-je, pour vous je crains :
si, sous cette grossiere robe,

dont aux yeux le tiſſu dérobe
la ſainte cuiraſſe de crins,
quelqu'un alloit vous reconnoître!
Il ſeroit plus prudent, peut-être,
que nous troquaſſions nos habits.
Croyez-moi: ſuivez mon avis,
& ceignez-moi ce glaive brave,
grand adverſaire de la paix,
où du Décalogue jamais
le *non occides* ne ſe grave.
Un profane Lecteur, grillé
de me voir en Carme habillé,
déjà rit, eſpérant, ſans doute,
que le froc dont je ſuis vêtu
m'attirera, par ſa vertu,
quelque bonne fortune en route,
qu'en rimes je ſçaurai tracer:
mais ma plume, enfin circonſpecte,
ſçait ce qu'il faut que je reſpecte.
Trop indigne de l'endoſſer,
c'eſt, je penſe, aſſez pour ma gloire,
que mon cou ſe ſoit décoré
de ce hauſſe-col révéré
que l'on porte dans l'Oratoire.
Las! que ne le porté-je encor!
Pour moi c'étoit un carcan d'or.
Que n'ai-je, ſous la diſcipline
de ces Maîtres, tiré profit
de tant de Sermons qu'on me fit,

en valeur mettant leur doctrine,
au lieu des contes saugrenus,
où j'ai peu gazé ma Vénus,
& dont Piron, dans sa Préface,
ainsi que lui, veut que je fasse
l'humble & l'expiatoire aveu,
j'aurois, sanctifiant mon feu,
dans les transports d'un saint délire,
pincé les cordes de la Lyre
sur laquelle un Prophete Roi
chantoit Dieu, ses Œuvres, sa Loi.
Mais il est temps que je repose :
bon soir, Rivale de Cypris,
Chloé : si, dans mon cerveau pris,
le Dieu des Songes se propose
d'égarer de badins Esprits,
puissent-ils, vous rendant hommage,
par une douce illusion
qui charmera ma passion,
tracer votre brillante Image !
& dans les bras du doux sommeil,
puissé-je vous voir aussi belle,
mais sur-tout un peu moins cruelle
qu'on ne vous trouve à son réveil !

CHANT TROISIEME.

AU Dieu ma priere adressée,
Chloé, ne fut point exaucée :
aussi broyai-je un peu de noir,
sur-tout quand je vois l'arrosoir
avec lequel le temps distille
sur moi l'onde fine & subtile.
Passe encor : mais bientôt grossi,
& par la vapeur épaissi,
le nuage triplant la dose,
en fleuve me métamorphose.
De mes enfans ce triste essain,
que Piron, sans leur faire grace,
désireroit que je brûlasse,
se voyoient noyés dans mon sein ;
&, pendant quatre heures de marche,
qu'on vit ce déluge durer,
onc je ne pus rencontrer d'arche
où je pusse les retirer.
Ma joie, aussi fut-elle grande,
quand de moi je vis s'approcher
le bienheureux clocher d'Ingrande,
où je brûlois de les sécher.
Plusieurs de ces fils de ma verve

avoient tous les traits effacés,
& se seroient vus trépassés,
si, les traitant comme Minerve,
je ne les eusse en mon cerveau
régénéré, Jupin nouveau.
Divinité, dont l'art magique,
aux objets les moins gracieux
prêtant ton prestige énergique,
Des Mortels fascine les yeux,
& fait qu'en sa faveur tout passe,
jusqu'au monstre odieux d'Horace;
dis par quel malheur le Héros,
dont tu daignes, en fils d'Ulysse,
Guider les pas, vit de sa cuisse
détruire les deux faux fourreaux.
D'un Cerf la dépouille tannée,
sous ses circulaires remparts
mettoit à l'abri des brocards
ma Mappemonde basanée;
pour l'honnête pleine d'égards;
mais, grace à l'élément humide
qui venoit, Dieu sçait, d'humecter
la peau de l'animal timide,
force nous fut de la quitter.
Quel malheur, ô Philosophie,
est-ce pour nous de t'ignorer!
En sot au feu je la confie
pour que l'eau pût s'évaporer.
Quelle fut donc notre surprise,

quand je m'apperçois que Vulcain
en retrécit le maroquin,
à ne pouvoir plus être mise.
Il fallut bien m'en détacher.
Mais comment réparer ma perte
dans cette Bourgade déserte,
& parvenir à tout cacher ?
Par l'Hôte j'envoyai chercher,
dans ce perplexe état d'angoisse,
le Desservant de la Paroisse
portant l'aumusse d'Augustin,
à qui naïvement j'expose
ce coup imprévu du destin.
Pour le toucher, je lui propose
l'exemple du grand Saint Martin,
qui, par un coup de zèle unique,
en deux partagea sa tunique.
Tant & si bien je pérorai,
qu'enchanté de notre faconde,
du Moine qui sçavoit son monde
j'eus le caleçon désiré.
En revanche aussi je le prie
à dîner dans l'Hôtellerie.
Mais m'emmenant dans sa maison,
Il veut que j'accepte sa soupe.
J'avois, ce jour, le vent en poupe,
& récité cette Oraison
dont la Fontaine, dans son Conte,
tant de bons effets nous raconte.

Une Nymphe aux cheveux flottans
sur des épaules satinées,
qui partage quarante années
avec un autre de vingt ans,
brune, alerte, leste, piquante,
& dont la prunelle éloquente
possédoit en perfection
l'art de la persuasion :
toutes deux portant taille faite
à s'assurer de la défaite
de cœurs rétifs à tant d'appas,
servirent pendant le repas.
Je ne sçais si du Majordome
sur moi l'étui saint opéroit ;
je me sentois un tout autre homme,
Monsieur Satan me stimuloit,
& ma prunelle vagabonde
voloit de la brune à la blonde.
J'en vins pourtant à mon honneur,
& fis taire le suborneur.
Après que j'eus, par mes largesses,
aux Bocageres du Curé,
payé le Caleçon sacré ;
comblé de tant de politesses,
je dis à ce brave Pasteur,
avec qui j'ai fait connoissance,
tout ce que ma reconnoissance
imagina de plus flatteur.
Le Ciel, exempt de tout nuage,

laiſſoit à l'Aſtre bienfaiſant
regarder d'un œil complaiſant
les productions, ſon ouvrage,
&, dans le calice des fleurs,
d'Iris pomper les tendres pleurs.
J'avois ſçu mettre dans la lampe
force huile, & bien officier,
ſi que j'atteins, d'un pas altier,
ce lieu renommé par la trempe
qu'on y ſçait donner à l'acier.
Jà le léger Coureur du Pinde
a traverſé la Vienne & l'Inde,
& pris congé des chétifs vins
que façonnent les Poitevins.
Déjà nous faiſons notre entrée
dans cette riante contrée,
où le ſol a des Tourangeaux
toujours ſecondé les travaux;
Pays où l'Africain barbare
déſira fixer ſon ſéjour,
quand Martel en fit au Tartare
deſcendre cent mille en un jour.
Du diaphane crépuſcule
le voile fin & tranſparent,
qui, par degré, ſe reſſerrant,
laiſſe l'Aſtrologue crédule
interroger chaque Aſtre errant,
recevoit du Soleil encore,
ſous l'Horizon précipité,

de rayons un jet réfracté
qui m'aide à lorgner Sainte-Maure.
Là, des Muſes le Poſtillon
tendit ce ſoir ſon pavillon.
Dans le ſommeil où je me plonge,
je goûtois un profond repos,
quand, prenant en main leurs pinceaux,
mes eſprits me tracent ce ſonge.
Je vois approcher de mon lit
un homme avec l'air de lieſſe,
qui me paroiſſoit un conflit
& de folie & de ſageſſe.
Il portoit au cou le collier
des Médecins de Montpellier:
leur aſſaſſine houppelande,
qu'en découpure, mainte bande
falbanaſſe de maints grelots,
couvroit le ceintre de ſon dos.
Ce large cercle qui compaſſe
le ſacré raſoir que l'on paſſe
ſur chaque Chef Sacerdotal,
ornoit ſon cuir occipital.
De ſon front ſortoit une flamme,
actif ſymbole de ſon ame.
Minerve & le Bouffon des Dieux
le tirailloient à qui mieux mieux:
mais, entre tous deux, il partage
& ſon ſouris & ſon regard:
tel avec Pompée & Céſar,

à Rome, Atticus se ménage.
En bandouliere Amours badins
lui passoient du Dieu des Jardins
la trop lascive Cornemuse,
qu'une plus sérieuse Muse,
que sur lui je vois soupirer,
s'efforçoit de lui retirer.
D'autres, dérobant par derriere,
de dessous son bras, le Bréviaire,
d'Horace y plaçoient le Pseautier,
& se jouoient avec l'Etole
que le Sacerdotal Métier
lui faisoit porter sur l'épaule.
Etonné de la vision,
je bouillois de sçavoir le nom
de l'Homme endossant la Soutane,
mi-partie de Saint, de Profane.
Il me devine : hé quoi, dit-il !
tu te piques d'être subtil,
& tu ne sçaurois reconnoître
à tous ses attributs ton Maître ?
Je m'appelle Maître François.
Si ton Apollon, quelquefois,
s'est saupoudré de Sel Attique,
tu l'as puisé dans ma boutique.
Mais quoi ! si voisin de Chinon,
où ma plume a donné naissance
au Roman de tant de renom,
dont je sçus amuser la France,

tu n'iras pas, dans ma maison,
d'encens m'y présenter ta dose,
& m'y tourner à ta façon
joyeuse Hymne d'Apothéose ?
Volontiers, Maître Rabelais,
je vais m'y rendre sans délais :
mais si faut-il qu'en Elisée,
repris-je, me traitant ici,
j'aye du manteau que voici
l'omoplate favorisée,
& de votre esprit si plaisant
y joindre le double présent.
A nous exaucer il ne tarde ;
mon dos de sa robe se barde ;
puis à mon œil reconnoissant,
voilà François disparoissant.
Aussitôt je brûle d'écrire :
il me meut, m'échauffe, m'inspire,
& de cent canevas divers
meublant ma cervelle étonnée,
me prépare, pour cette année,
une belle moisson de Vers.
Loin l'incrédule Fontenelle,
de qui l'audace criminelle
s'en va traitant de mensongers,
visions & songes légers,
apparitions, faux miracles ;
bref, tous ces renommés Oracles
que, du fond de leurs antres creux,

rendoient les Esprits ténébreux!
Ne voit-on pas dans l'Ecriture
qu'à l'auteur de toute imposture,
il fut accordé par les Cieux.
de pouvoir, par force prestige,
& par maint étrange prodige,
des Mortels étonner les yeux,
& rappeller même les ombres
du fond de leurs demeures sombres?
Témoin l'ombre de Samuël
qu'à Saül *Satanas* propice
montre aux cris de la Pythonisse.
Aussi crus-je surnaturel
que l'Auteur de Pantagruel,
qu'à moi chétif, un si Grand Homme
se fût apparu dans mon somme.
Par quoi donc, dès le lendemain,
pour ne déplaire au bon génie,
le Démon de la Poésie,
de Chinon je prends le chemin,
en versifiant dans ma tête,
l'Hymne qu'à mon Patron j'apprête.
J'arrive au lieu de mes souhaits;
& demande à l'Hôtellerie
où demeuroit feu Rabelais
qui fut l'honneur de sa Patrie.
De quelle horreur suis-je saisi,
quand on me répond: c'est ici!
Quoi! dis-je, à l'Hôte qui contemple

la surprise où je suis plongé,
ce lieu qui devroit être un Temple,
en une taverne est changé!
Vas, vas, Chinon, tu n'es pas digne
d'avoir produit cet Homme insigne.
L'Hôte me prenoit pour un fou,
en voyant mon air have & flasque,
& pensoit bien que quelque clou
s'étoit détaché de mon casque.
Il me demande si je veux
faire aujourd'hui mon Réfectoire
du Cabinet d'où tant de gloire
revint à l'objet de mes vœux.
Oui, de grand cœur, je vous en prie;
ce me sera beaucoup d'honneur.
Eh bien soit: reprit-il, Monsieur,
vous dînerez à l'écurie.
Cela m'aigrissoit les humeurs.
Je comparois la différence
que je voyois entre nos mœurs,
& celles du Chinois qui pense.
Là, disois-je, sur des Autels
on place des rares mortels
dont on vit le génie illustre
de leur siecle faire le lustre.
De Confucius la maison
s'y change en un lieu d'Oraison,
& de Rabelais le Lycée
est une étable méprisée!

Du *Musæum* abandonné,
moi-même, ainsi que fit Alcide
chez Augias, Prince d'Elide,
lavant le pavé prophané,
je m'y fais dresser une table;
& par force libation,
au joyeux Curé de Meudon
je fais mon amende honorable.
Je l'invoque, & d'un burin sûr
je grave ces Vers sur le mur:
Ainsi vont les choses du monde.
Ces murs autrefois décorés
de rayons aux Arts consacrés,
N'ont plus qu'un râtelier immonde.
François qui fit de son flambeau
luire à Chinon un jour si beau,
par les Œuvres qu'il fit éclore,
de sa Tombe la sert encore;
il sçait pourvoir à son besoin,
il ne lui faut plus que du foin.
Après que j'eus, sur cette Ville,
par mes Vers soulagé ma bile,
sans débrider je gagne Tours,
dont bientôt j'apperçois les Tours.
Cité noble, enceinte charmante,
qui semble un amas de Palais,
& que notre ami Rabelais
nomma jadis l'*Isle Sonnante!*
Toi qu'enceint le Cher & la Loire,

je ne quitterai pas leur bord,
sans mettre ma Lyre d'accord,
pour chanter une Hymne à ta gloire!
Qu'ils sont pompeux les vêtemens
que chez toi porte la Nature!
& combien la noble culture
leur prête d'embellissemens!
Dans tes Campagnes florissantes,
Bacchus, & Pomone, & Cérès
comblent vignes, vergers, guérets,
de faveurs toujours renaissantes.
Sous ton côteau de pampre orné,
& dont la longueur circulaire
présente à notre œil étonné
sa hauteur perpendiculaire,
Le Tourangeau prédestiné,
du rocher que le ciseau creuse,
à triple étage contourné,
se fait une retraite heureuse,
dès que l'été se fait sentir.
L'œil, qui, de loin, la développe,
croit voir cette Maison qu'Esope
dans les airs gageoit de bâtir.
C'est à ses pieds qu'on voit l'enceinte
de cette Habitation sainte,
où les Maures & les Benoîts
se sont logés comme des Rois.
J'aurois décrit ce Cours superbe,
d'où l'on voit ces beaux tapis d'herbe

que le Cher entretient si frais,
Si des Beautés qui s'y promenent,
quand Flore & Zéphirs les ramenent,
j'eusse vu les jeunes attraits;
mais la Nature encore livrée
aux tristes Enfans de Borée,
dont le regne est sur son déclin,
pour fuir leur souffle qui nous vexe,
arrête les pas du beau Sexe
à se montrer si fort enclin:
& moi, qui n'ai point d'autre affaire
que de songer à me refaire,
j'entre chez mon Architriclin.
Je ne quittai pas cette Ville,
que je n'eusse jeté des fleurs
sur la Tombe du gai Verville,
de qui j'empruntai des couleurs,
quand, étudiant à l'école
de ce Conteur maître passé,
Belle Chloé, je vous traçai
le Portrait de sa Marciole.
Je ne t'oubliai pas non plus
de mon Grécourt ombre chérie:
sur toi ma prunelle attendrie
versa des pleurs trop superflus.
Me montant sur le ton de l'Ode,
j'osai du Pindarique encens
régaler les Mânes présens
du Chantre heureux de Philopode.

Je chantai du galant Abbé
ce tour naturel qui captive
le plaisir d'esprit imbibé,
dans sa narration naïve.
Du Méridien descendant,
du feu l'Astre éternelle source,
en déclinant, suivoit sa course
qu'il dirigeoit vers l'Occident,
quand j'entrai sur cette chaussée
dont la longue masse exhaussée,
aux torrens du fleuve grossis,
oppose son épais glacis.
Ce n'est plus l'ennuyeuse lieue
dont on n'atteint jamais la queue,
que peu chiche d'un sol maudit,
le Saintongeois pauvre étendit
en faisant mesure trop bonne,
& dont le toiser assassin
fait maugréer, & désarçonne
un misérable fantassin.
La stade ici se civilise.
De Bacchus le saint arrosoir,
dans un plus fréquent reposoir,
au gosier que la marche attise,
offre une liqueur plus exquise.
Aussi gagnai-je, avant le soir,
Ce Châtel où la Renaudie,
Chef d'une troupe en désarroi,
manquant l'entreprise hardie

d'enlever

d'enlever un Pupile Roi,
la paya du chanvre annulaire
qui retrécit ſa jugulaire.
J'y vis ce fameux Eſcalier
que la ſçavante Architecture
adoucit ſi bien, qu'en voiture,
on peut franchir chaque palier:
mais ce bois, de grandeur ſi rare,
d'un Cerf à qui Céſar donna
le beau collier dont il ſe pare,
bien autrement nous étonna.
Je priai Dieu, ſi, ſur ma tête
certain bois devoit s'arborer,
que ma femme ſur telle bête
ſe paſſât de le meſurer.
De-là j'entrai dans mon Hoſpice,
où, ce ſoir, le ſort plus propice
me fit rencontrer deux Badauds
qui ſe déballoient d'un vieux Coche,
pointant ſa fleche vers Bourdeaux,
avec deux filles, un mien proche,
un fils d'Ignace, un Franciſcain,
plus un fils de Thomas d'Aquin.
Au cou du parent que j'embraſſe
chacun de mes bras s'entrelace.
Après ſon compliment changé,
contre un autre bien arrangé,
poliment la troupe m'invite
à prendre avec eux mon repas;

ce que nous acceptons bien vîte,
voyant, sur-tout, moisson d'appas
dans les deux Gentes Pélerines,
dont à table on fait mes voisines.
Quand de nos gens de froc coiffés,
par un jus sentant la framboise,
que sert notre Echanson d'Amboise,
les toupets furent échauffés,
les deux Ecoles opposées
dans leur doctrinaire débat,
par maintes Thèses proposées,
entament leur sacré sabbat.
Le Thomiste qui, sur la Grace,
à glace se sentoit serré,
attaque le Suppôt d'Ignace,
& par maint argument serré,
dans son Dédale l'embarrasse.
Le Jésuite, presqu'atterré,
tâchoit de se battre en retraite,
soutenant, sans prouver pourquoi,
son sentiment toujours de foi;
quand, bien certain de la défaite
du Loyoliste humilié,
la Franciscaine Révérence,
à mon Lion à terre lance
de l'Ane aussi le coup de pied.
Le Jésuite qui s'en courrouce,
s'en vengeant sur sa barbe rousse,
dit, qu'étant du poil de Judas,

qui fut toujours perfide & traître,
par trop il ne s'étonnoit pas
qu'il trahît la foi de son Maître.
Mais le Capucin, sans émoi,
lui répliquant d'une voix douce,
lui dit: Pere, il n'est pas de foi
que Judas eut la barbe rousse;
mais la foi nous enseigne à tous,
qu'il étoit de la Compagnie
de Jesus, aussi bien que vous.
A cette amere raillerie
le Jésuite alloit riposter,
si mon Cousin, pour arrêter
leur sçavante criaillerie,
à ces Messieurs n'eût dit: morbleu!
Vous vous mettez-là tout en feu
pour de Saintes Rixes usées,
à comprendre fort mal aisées;
tandis que mon Cousin présent
pourroit de ses deux escarcelles
tirer quelque Conte plaisant
pour amuser ces Demoiselles.
Car, tel que vous le voyez-là,
De par Dieu, c'est un virtuose
qui vous tourne en Vers tout cela,
comme un autre le fait en Prose.
Sur la foi donc de mon Parent,
le Triumvirat Monastique,
en *Chorus* va me conjurant

de leur lâcher de mon talent
quelque échantillon Poétique.
Moi, qui ne fus jamais bâti
comme font ces Chanteurs d'Horace,
qui dans leur quinte, quoiqu'on fasse,
nolunt cantare rogati ;
à leurs oreilles je déploie
mon Apollon, fils de la joie,
qui par maint trait non attendu,
chatouille leur timpan tendu.
Nos Révérends Peres qu'entraîne
ma Muse qui sçait les mouvoir,
eussent voulu plus long-temps voir
jaillir l'eau de mon Hipocrene ;
mais, de par Dieu, c'en est assez
de six Contes & d'un Poëme
d'Epigrammes entrelacés ;
j'ai les organes plus lassés,
qu'un Prêcheur au bout du Carême.
L'horloge qui vient d'avertir
que le Soleil touche au nadir,
à notre prunelle échauffée
porte les ordres de Morphée,
& me fait penser que demain
j'aurai sept postes de chemin.



CHANT QUATRIEME.

JE ne ſuis plus ce piéton lâche ;
& dont le tendon ſans reſſort,
pour ſe mouvoir faiſant effort,
fournit en rechignant ſa tâche.
Mon corps ne m'eſt plus un fardeau :
d'eſprits nouveaux mon nerf abonde ;
j'entreprendrois le tour du monde,
& vires creſcunt eundo.
Par quoi donc, ſitôt que l'Aurore,
dérobant les Aſtres couverts,
eut fait voltiger dans les airs
les drapeaux du jour qu'elle arbore ;
ſemblable au Meſſager des Dieux,
aux talons j'attache mes ailes,
& je prends congé de nos Belles,
qui, d'un baiſer délicieux,
vont gratifiant mes adieux.
Du fleuve ſuivant la liſiere,
je laiſſois errer ma viſiere
ſur ces riches voiles qu'enfloit
l'Oueſt en pouppe qui leur ſouffloit,
quand, dans ſa main, tenant le manche
d'un fouet dont maint Silphe eſt frappé,

Je vois un Postillon drapé
d'un harnois bleu doré sur tranche,
qui, poussant un maigre coursier
dont les fers font voler la poudre,
venoit à moi, comme la foudre,
en criant de tout son gosier
au pesant Roulier : gare, gare.
Au lointain mon œil qui s'égare,
voit venir un char radieux
que, suspendu sur deux essieux,
font voler six chevaux rapides,
animés par la voix des guides.
Sur un duvet bien rebondi,
y siege un Mortel arrondi,
tranchant de l'homme d'importance,
haussant le dos, bouffi d'orgueil,
qu'on eût pris, au premier coup d'œil,
pour un des Satrapes de France.
Pour charmer son massif ennui,
ce Seigneur avoit avec lui
deux Nymphes à Paris connues,
& par lui bien entretenues,
c'est-à-dire, aux dépens d'autrui :
car c'étoit une des sangsues,
qui, s'attachant sur notre peau,
ne lâchent jamais le morceau,
que de tout notre sang repues.
Si quelqu'un de moi désiroit
son nom : (ces gens n'en portent guere)

mais laiſſons-lui ſon nom de guerre,
vous l'appellerez Turcaret.
J'avois vu de près l'opulence
de ce Traitant faiſant fracas
à ces ſoupers ſi délicats,
où regnent le goût, l'abondance,
où, la ſerviette ſur le bras,
réglant leur pompeuſe ordonnance,
Comus, ſur vingt plats ſuperflus,
des tributs de l'air & de l'onde,
garnit une table féconde,
comme il faiſoit chez Lucullus.
Mon Apollon de gloriole,
plus enflé que l'Outre d'Eole,
dans un état auſſi piteux,
de ſe montrer étoit honteux.
Auſſi, doucement je dérive
le long de ce plan incliné,
qui deſcend juſques à la rive:
mais ſçavez-vous ce qui m'arrive?
Sur le talut mon pied tourné
me fait choir & montrer par preuve,
en roulant quelle eſt la hauteur
des bords de la levée au fleuve.
Bien peu s'en fallut que l'Auteur
n'allât aux gouffres de la Loire
s'enſevelir avec ſa gloire:
ſans un ſecourable buiſſon,
qui, mieux armé qu'un hériſſon,

ſçut me retenir par l'échine,
où je m'enfonçai force épine,
je m'y voyois précipité.
Pour un peu de ſang j'en fus quitte;
mais mon Financier paſſe vîte,
ſans de moi s'être inquiété;
& moi me voilà remonté,
à border ce côteau de vignes,
connu ſous le nom des *Grouais*,
dont les vins ne ſont pas indignes
du palais des plus fins gourmets.
Là, je fis force vains ſouhaits
pour qu'une gente cloſerie,
qu'y mangea ma mere chérie,
pût revenir à ma merci,
afin de la gruger auſſi.
Sans avoir fait, toute ſa vie,
étude de Géographie,
on peut aiſément deviner
où le Poëte va dîner.
Voyez-vous en amphithéâtre
s'élever l'antique Château,
où l'on montre encor ſur le plâtre
le ſang que ce fameux couteau,
qui pour la vengeance s'aiguiſe,
fit couler des veines des Guiſe?
Voyez-vous ce riche Evêché,
où, de deſſus ces larges maſſes,
formant de ſuperbes Terraſſes,

le mépris des biens eſt prêché ;
ces Clochers voiſins de la nue,
dont la pointe à l'œil s'atténue,
ce long cordon de murs, de toits ?
Voilà ce que l'on nomme Blois.
Entrez dedans : la Circaſſie
onc ne ſçut ſi bien ſe monter
en objets propres à tenter ;
& les Monarques de l'Aſie
pourroient y venir recruter.
En Cyclope l'Amour habile
y forge ſes traits, ſon brandon ;
& vous prendriez cette Ville
pour l'Arſenal de Cupidon.
Touchantes Beautés dont émane
le ſouffle de la volupté,
ſouffrez qu'un Pélerin profane
Vous offre un encens mérité.
Dans votre ſéjour enchanté
toute ame devient Muſulmane ;
déjà l'on ſe croit tranſporté
dans cette éternelle retraite
où les ineffables Houris
que promet le galant Prophete,
charment l'œil de ſes favoris.
Ah ! ſi ma Lyre renommée,
par vos doux regards animée,
pouvoit déployer ſes accords ;
monté ſur le ton le plus tendre ;

Anacréon, pour les entendre,
révoleroit des sombres bords!
Autrefois mes Muses naissantes,
pour chanter l'Amour & Cypris,
voyant vos graces ravissantes,
alloient s'échauffant les esprits;
mais, depuis, des Beautés nouvelles
à leurs Meres ont succédé.
L'empire qu'ont sur nous les Belles
est à leur jeunesse cédé;
& la Déesse de Cythere
a dans ses décrets arrêté
qu'éternellement la Beauté
seroit à Blois héréditaire.
En partant, reçois mes regrets,
ô ma Françoise Géorgie,
dont j'eusse, avec plus d'énergie,
désiré rendre les attraits!
Jà le flambeau du jour décline
par les heures congédié;
il sera tard, quand à Saint-Dié
j'aurai transporté ma machine.
Aussi vîmes-nous répétés,
dans le cristal de la Riviere,
ces lustres brillans de lumiere
aux Cieux fixement arrêtés,
quand la double poste achevée,
enfin, termina la Levée.
Dans le plus apparent Hôtel

j'entrois, quand à mes yeux se montre
en drap violet un Mortel
servant un Métropole Autel,
qui s'en venant à ma rencontre,
bien enchanté de me revoir,
d'un baiser larde son bon soir.
C'étoit un brave Dignitaire
qui laissant-là son Presbytere,
vers sa campagne avoisinant
la Touraine, alloit cheminant.
Garçon charmant, meuble de table,
ayant toujours maint trait nouveau,
faisant toujours de son cerveau
partir quelque saillie aimable;
aimant les Lettres, les Talens,
tournant par fois des Vers galans;
mais voyant les saintes querelles
que nos Eglises ont entre elles,
d'un œil parfaitement égal;
encor qu'il fût Théologal,
neuf sur les systêmes de Grace,
que jamais il n'examina,
aimant mieux juger Perse, Horace,
que Quesnel, ou que Molina;
&, s'en tenant sur ces matieres,
à la foi simple de nos Peres.
Vous jugez qu'à notre repas
l'ennui portant langue collée
dans une bouche entrebâillée,

en tiers ne se présenta pas.
Il me demande que je veuille
lui laisser voir mon porte-feuille
qui devoit être bien garni
de tout ce que m'avoient fourni
six mois de loisir en Saintonge.
Las! lui dis-je, c'est un terrain
qui rend une verve d'airain,
Où, bien qu'un Poëte se ronge
les ongles, si près qu'il voudra,
jamais rime n'en sortira;
où les Vers avortent de même
que tous les grains que l'on y seme.
Mais attendez, mon cher Abbé,
que mon poumon soit imbibé
de l'air qu'au Loiret on respire;
vous verrez si dans son vallon,
sur ma veine maître Apollon
ne reprendra pas son empire.
Je veux, ainsi que Bachaumont,
gravissant, avec mon Orchestre,
le roidillon du Sacré Mont,
chanter mon Voyage pédestre.
J'approuve assez ce projet là,
reprend l'Abbé, mais je souhaite
que vous m'égayiez tout cela
par quelque gente historiette
s'il y pouvoit être enchâssé
certain récit d'une aventure

qui nous arriva l'an paſſé,
par vous en rimes compaſſé
cela prendroit à la lecture.
J'allois, un ſoir, me promenant
le long d'un bois d'épais feuillage
propre à ces larcins qu'au jeune âge
fait un Amant entreprenant
ſur les droits d'un sûr mariage ;
je vois un double être iſolé,
qui ſur le ſerpolet campé,
me préſentant la vraie eſtampe
qu'on voit dans Daphnis & Chloé.
Un manant qui fait ſentinelle,
appercevant ma ſoutanelle,
va criant : voilà le Curé.
Mais, ſans en être déféré,
le compagnon, gardant ſon poſte,
à l'homme en vedette ripoſte :
bon, il n'empêche pas cela,
par Dieu, c'eſt pour lui que l'on ſeme.
Il voit fort bien que ce jeu là
pourra lui valoir un Baptême.
Par ma foi, je n'en ferai rien,
repris-je, l'hiſtoire eſt trop graſſe ;
de la gazer ne ſçais moyen.
Voudriez-vous qu'aux gens de bien
j'allaſſe encor demander grace ?
que j'excitaſſe les clameurs
de tous ces Pédans Littéraires,

dont les reproches ordinaires
ſont que j'en veux aux bonnes mœurs?
que qui de mes titres retranche
les proviſions de Conteur,
va bientôt à la carte blanche
réduiſant le ſtérile Auteur?
Ma foi, dit-il, tu m'édifies
par tout ce que tu ſacrifies.
Enfin, voilà, par ce parti,
notre débauché converti.
Buvons à ton repentir ſage;
& de ſabler d'un Champenois
dont ſa cantine, chaque fois,
ſe garniſſoit pour le voyage.
Nous en avons bientôt aſſez:
la ſainte vapeur qui gravite
vers nos chapiteaux terraſſés,
à gagner nos lits nous invite;
& ſur nos yeux ce ſoir Bacchus
fixe nos ſtores abattus.
Mon Odyſſée, enfin, s'acheve:
Muſe! il faut redoubler d'effort.
Ton vaiſſeau, pour cingler au Port,
n'a plus qu'une carriere breve.
Auſſitôt que j'eus éveillé
l'Homme au bras portant ſa fourrure,
qui, pareſſeux de ſa nature,
dit avoir trop peu ſommeillé,
je me traverſe l'éſophage,

aux bachiques jeux aguerri,
d'un flacon de ſon vin chéri
dont je renforce mon courage,
& je fais voile pour Cléri.
J'y vis, ſous le marbre & le bronze,
dans ſa Châſſe de plomb enclos,
le feu Monarque Louis XI,
Héros que peint M. Duclos
d'un ton vrai, d'un pinceau ſi large,
qu'on déſireroit de le voir,
nouveau Mézerai, de ſa charge
faire plus ſouvent le devoir.
Après l'indiſpenſable pauſe
d'un court dîner qui me repoſe,
j'abrége moitié du chemin,
ſur ma montre, par ma viteſſe;
& comme un Coureur je me preſſe,
pour arriver à Saint-Meſmin.
Ma Muſe a là beaucoup à faire:
il lui faut prendre le crayon,
pour deſſiner la Région
la plus charmante de la Sphere.
L'Orléanois, impatient,
en attend le tableau riant;
& je dois bien le ſatisfaire,
pour ces Vers du temps révérés;
qui chez lui me ſont inſpirés.
mais, pour accomplir ma promeſſe,
ſois pour moi le Dieu du Permeſſe,

cher Oncle, si digne rival
& de Teniere & de Ruisdal!
daigne jeter dans ma peinture
cette chaleur que j'apperçois
toutes les fois que la Nature
va s'embellissant sous tes doigts!
Tes crayons mâles & fideles
ont tracé souvent ces beaux lieux;
je n'ai qu'à suivre les modeles
que tu me mets devant les yeux.
Près ce Château, dont d'une Fée
l'imaginative échauffée
semble, dans son magique élan,
avoit conçu le riche plan;
dans ce beau Parc où le Génie,
pour en ordonner le dessein,
a fait éclore dans son sein,
& tant d'ordre & tant d'harmonie;
s'éleve un Bosquet enchanté
que le touffu des arbres voûte,
si que le rayon, dans sa route;
s'y voit sans cesse intercepté.
Là, trois Naïades ravissantes,
les cheveux épars sur le sein,
font de leurs urnes blanchissantes
couler les flots dans un bassin,
d'où, déjà fleuve dès sa source,
paré d'herbes & de roseaux,
le Loiret fait prendre à ses eaux

une majeſtueuſe courſe.
Voyez-le couler mollement,
le long de ce côteau charmant,
ſemé de maiſons de plaiſance
qu'il arroſe avec complaiſance.
Ici, de ſon ſein entr'ouvert
ſort une Iſle, où d'un tapis verd,
vous voyez la troupe bélante,
broutant l'herbe tendre & naiſſante,
tandis qu'un chalumeau léger,
que, couché ſous l'ombre d'un hêtre,
enfle le tranquille Berger,
réjouit l'air d'un ſon champêtre.
Là, dans un plus étroit Canal,
où le reſſerre une chauſſée,
on voit une écluſe baiſſée,
en l'air ſuſpendant ſon criſtal;
qui, ſur les vannes d'une roue,
tombant en caſcade ſe joue,
&, par ſa viteſſe & ſon poids,
contraint aux méchaniques loix
deux rapides meules fideles,
à broyer le froment entr'elles.
Là, le ſaule & le peuplier,
que le ſeul haſard diſtribue,
entendent l'art de varier
le Payſage à notre vue.
Que de tableaux délicieux
ſur les bords de cette Riviere,

s'offrent aux pinceaux gracieux
du naïf & ſimple Teniere !
Il eût peint près d'une chaumiere
qu'on voit un chêne protéger,
la danſe gaie & circulaire,
où l'Amour, à chaque Berger,
entrelace chaque Bergere.
Mais, comme ſi le repentir
des rares biens qu'elle procure
aux hommes faits pour les ſentir,
prenoit à l'avare Nature ;
ce Fleuve à peine a-t-il quitté
d'Olivet l'heureux territoire,
qu'il court dans les flots de la Loire
porter ſon tribut regretté.
Enfin, par moi fois adorée
du Sauveur Banniere ſacrée,
que dans le lointain j'apperçois
ſur un Globe d'or arborée,
au faîte altier de Sainte-Croix.
Onc il n'échut à Télémaque
tant de joie à revoir Itaque,
que j'en eus aux pieds des remparts
du cher Orléans où j'aborde,
qui trace un arc de toutes parts,
dont la Riviere fait la corde.
Je trouve, enfin, fini ce Pont
que, grace à Hupeau, je traverſe,
plus hardi que celui qu'un Perſe

osa jeter sur l'Hélespont.
J'admirai ces immenses voûtes
dont l'extrême audace confond,
qui, me paroissant un plafond,
sur l'air seul semblent porter toutes,
si que le Fleuve peu gêné,
se partageant entre les piles,
par sa seule pente entraîné,
y roule ses ondes faciles.
Là, mon œil s'impatienta
de n'y point revoir encore
cette Pucelle que traita
si mal Albion qui l'abhorre,
que le vieux Chapelain rata,
& que Voltaire déshonore.
J'aurois voulu qu'un Monument,
sculpté par un Pigal habile,
y consacrât l'événement
qui fait tant d'honneur à la Ville;
& je me sens assez d'orgueil,
pour que mon fier burin y trace
une Inscription dont l'audace
égale celle de Santeuil.
L'Architecture intéressante,
tenant son compas, son niveau,
à cette Ville renaissante
fait prendre un aspect tout nouveau.
ces Machines où la poulie,
jointe au cabestan, multiplie -

la force du bras impuissant,
gémissent sous le poids des pierres,
qui, l'une à l'autre s'unissant,
forment des maisons régulieres.
Vous imaginez voir Didon
à la tête de ses ouvrages,
qui, ranimant tous les courages,
bâtit sa superbe Sidon.
Le gout des Sciences, des Lettres,
de tous les Beaux Arts, & des Mettres,
contre qui l'ingrat Genevois
éléva sa sublime voix,
sur les esprits régnant en maître,
y leve ses divers tributs;
& l'on y distingue l'abus
d'avec le bien dont il peut naître.
Dans ces doctes Sociétés
où le goût forme ses Apôtres,
on y jouit des qualités
respectives les uns des autres.
Avec des regards satisfaits
le mérite y voit le mérite,
sans craindre les tristes effets
qu'ailleurs la jalousie excite.
Mais de quel plaisir ravissant,
Chloé, mon ame fut saisie,
quand rejoignant, en m'embrassant,
la Peinture à la Poësie,
monsieur mon Oncle m'eût ouvert

ſon riche Cabinet couvert
De ces beaux Tableaux où les Guide,
& les Rubens, & les Boucher,
prenant la nature pour guide,
ont ſaiſi l'art de nous toucher !
Là, par les beautés que la toile,
dans tous les genres, nous dévoile;
mon fier pinceau ſe ranimant,
traça ce Voyage facile
qui, ſous mes doigts va ſe formant
des bigarrures de mon ſtyle.
On ne pourra me refuſer
de Chapelle le diadême,
Chloé, s'il peut vous amuſer;
quand j'irai vous l'offrir moi-même.



LETTRE

De M. l'Abbé d'Olivet à M. le Président Bouhier.

Vous me demandez, Monsieur, une ample Relation de mon Voyage. Pour ample, c'eſt ce qu'elle ne ſçauroit être: je vous la promets, au contraire, des plus courtes ; & cependant il n'y aura rien d'omis.

Avant mon départ, je vous mandois que je me brouillois pour quelque temps avec mes Livres, & que j'allois chercher à me diſtraire. J'en avois véritablement beſoin : un Homme qui, tel que moi, n'eſt rien, &, Dieu merci, ne veut rien être dans le Monde, doit précieuſement conſerver le goût de l'étude. Que deviendrois-je, ſi je le perdois ! On y trouve, vous le ſçavez mieux que moi, des plaiſirs

ux, innocens, qui se varient à l'infini, qui dépendent toujours de nous, & qui ne nous rendent dépendans de personne. Mais le découragement est à craindre : j'en avois senti les approches, il y a deux mois, lorsqu'après un long travail, je compris que l'Ouvrage dont je m'occupois ne pouvoit jamais rien valoir. Je vous écrivis, à la vérité, que je lâchois prise; mais je n'ajoutai pas que la mauvaise humeur me gagnoit. En pareil cas, si l'on veut se disposer à envisager un autre sujet, à former un autre plan, il faut attendre que l'imagination se calme, & qu'elle prenne un nouveau tour. Voilà ce qui me détermina brusquement à voyager. Les cinquante jours que j'ai été hors de Paris, j'en ai fait deux parts, dont j'ai constamment passé, l'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Je n'aurois pas autre chose à vous raconter, si Bruxelles ne me fournissoit un article intéressant. A une lieue de cette Ville, la Voiture publique, où je tenois

gravement mon coin, fut abordée par un Carrosse Bourgeois, où étoit un Homme seul, qui me demanda. Aussitôt, de part & d'autre, nous descendîmes; & il m'embrassa, mais avec une ardeur que je rendois mal, ne sçachant qui c'étoit. Vous ne vous remettez pas, me dit-il, le pauvre Rousseau! A ce mot; jugez s'il fut embrassé à son tour. Une prairie bordoit le chemin: nous y passâmes; & là, pendant une demi-heure de promenade, nous donnâmes l'essort à nos sentimens réciproques; après quoi nous nous rendîmes chez M. le Duc d'Aremberg, qu'il avoit prévenu sur mon arrivée. Je trouvai ce Seigneur, dont le grand nom & le mérite personnel vous sont connus, la plus haute Noblesse du pays, hommes & femmes. J'y soupai; & mes yeux, mes oreilles, ne tarderent pas à démentir tout ce qui se débite ici sur le compte de M. Rousseau, dont je reprendrai l'histoire dans un moment.

Pour vous dire ceci, en passant, je fus mené

mené le lendemain à la Comédie par M. le Comte de la Marck, qui m'assura que l'Archiduchesse étoit une chose à voir. Je la vis, en effet, tellement caparaçonnée de perles & de pierreries, que je n'avois, de ma vie, rien vu de semblable, excepté Notre-Dame de Lorette. Un spectacle aussi nouveau pour moi, ce fut de voir deux Jésuites dans la Loge voisine. On m'apprit que c'étoit le Confesseur & l'Aumônier de la Princesse, deux bons Allemands qui ne sçavent pas un mot de François, & que l'étiquette oblige d'être par-tout où Madame la Gouvernante se montre en public. On jouoit l'*Avocat patelin*, la plus ancienne de nos farces, mais qui ne vieillit point. Pendant toute la Piece, l'un de ces Jésuites, avec de grandes lunettes sur le nez, une bougie à côté de lui, récita tranquillement son Bréviaire, & l'autre dormoit, comme s'il avoit été au Sermon. Voyez, je vous prie, ce que peut faire une distance si petite, puisqu'elle n'est que de soixante lieues.

Voir ici deux Jésuites à une premiere Loge de la Comédie ou de l'Opéra, quel étonnement ! quelles clameurs ! Personne, à Bruxelles, ne s'avise d'en sourciller. Mais, comme *Patelin* l'ordonne, revenons à nos moutons.



VOYAGE
DE BEAUNE,
ADRESSÉ
A M. JEANNIN.
Par PIRON.

De Dijon, le 10 Septembre 1717.

MONSIEUR,

Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores iniquitatem, & prolongaverunt. Psal. 128.

VOILA, en deux mots, le résultat du Voyage fatal dont vous avez fait le premier pas avec moi. Je trouve une Lettre de M. Michel, qui finit par ces mots:

« Si jamais vous avez à passer Beaune, » n'y passez, mon cher, qu'*incognito*, & » croyez-moi ». Chacun me renouvelloit cet avis ; mais on ne peut tenir contre sa destinée : j'ai toujours voulu croire les Beaunois plus scrupuleux sur le chapitre de l'Hospitalité, à l'égard, sur-tout, d'un Enfant d'Apollon.

Je me suis persuadé, dans toutes les Provinces,
qu'Aretin fut jadis très-respecté des Princes:
j'espérois de ces peuples encor plus de bonté.
Pardonnez, chere Epaule, à ma crédulité.
Je n'ai pu soupçonner mon ennemi d'un crime:
malgré lui-même, enfin, je l'ai cru magnanime.

Tout aura sa place : il ne faut pas commencer par la peroraison. Vous sçavez ce qui m'arriva jusqu'à notre séparation ; rien que d'honorable, rien que d'heureux. Voici le reste. Il n'est pas besoin de vous dire que vous me laissâtes à la grande justice. A peine m'aviez-vous quitté, que je fus accosté du vieux Curé de Vougeots : nous lîmes ensemble un entretien qui me laissa

paſſer trois ou quatre heures ſans chagrin; il roula ſur les Dogmes de la Foi,

. . . .

Et nous jouâmes l'un & l'autre
le rôle de notre état :
Meſſire Jean faiſoit l'Apôtre,
& moi je faiſois l'Apoſtat.
D'abord la diſpute paiſible
ſe fit raiſon contre raiſon ;
mais bientôt on changea de ton,
& le combat devint terrible.
Je redoublai mes argumens :
dépourvu de raiſonnemens,
notre homme s'enfuit dans la Bible,
& fait là ſon retranchement.
Je cours après, je viens, j'aſſiege ;
mais notre furieux Cafard,
derriere le ſacré rempart,
s'écrie : indévot, ſacrilege.
Ses yeux, au défaut du latin,
lui ſervoient de privilege.
Je preſſe, on capitule enfin.
Ah ! le bel Apôtre de neige :
ſa voix commençoit à baiſſer,
& ſa Foi, déjà confondue,
paroiſſoit prête à s'éclipſer,
quand j'eus un peu de retenue.

Dieu, que je crains, me fit cesser ;
mais, sans ma peur de l'offenser,
ma foi sa lance étoit perdue.

Il commençoit à laisser la partie, & à demander quartier par un lâche éloge, quand, pour l'honneur de Dieu, je démasquai mon sophisme : nous fîmes la paix au premier cabaret de Vougeols, & nous nous quitâmes. Je ne laissai pas de le regretter ; je restois avec une compagnie taciturne..... Les courses de nuit sont déjà si ennuyantes.....! Celle-là, sur-tout, avoit je ne sçais quoi de plus triste, de plus trouble que les autres.

Du haut de la Voûte azurée,
la Maîtresse d'Endymion
à peine éclairoit d'un rayon
notre marche mal assurée :
la nuit d'un vaste crêpe environnoit ses feux ;
tout, jusqu'à la verdure, étoit noir à nos yeux.
aucun ruisseau voisin, de son tendre murmure,
n'égayoit les tristes passans ;
des oiseaux de mauvais augure
les cris funebres & perçans
jetoient l'effroi dans la Nature.

es préſages fâcheux, noirs enfans de la nuit,
e la rendoient encor plus lugubre & plus noire.
eus des preſſentimens de je ne ſçais quel bruit;
& vous verrez, par ce qui ſuit,
ſi je ne devois pas les croire.

Pour comble d'incommodité, n'alla-t-il pas tomber une pluie déſeſpérée ! Vous ſçavez quel vernis cela donne aux horreurs de l'obſcurité. Chacun maudit l'inſtant où il étoit ſorti de Dijon. Moi ſeul inébranlable, je gageai contre le ciel d'être de bonne humeur : en effet, ma gaîté ſe maintint contre la tempête & l'orage, qui dura ſeulement juſqu'aux portes de Nuits, où je repris des forces : je ne reſpirois que déſordre & remue-ménage. Malheur à qui s'aviſoit de dormir à mes côtés. Pour animer tout le monde, je fis cette Chanſon, que je chantai ſur l'air de *Joconde.*

A moi, garçon, vîte, grand trait,
verſe à toute la bande !
A toi Pontoir, à toi Marêt,
à la ſanté de Lande.
Pour ſavourer ce jus ſi bon,

que le pays nous donne,
que ce coup n'est-il aussi long
qu'on a l'oreille à Beaune!

Il est tel endroit où une Chanson du Pont-neuf l'emporte sur celles du Palais Royal : chacun voulut sçavoir la mienne; on la répéta pendant deux heures à gorge déployée. Au bout de quelque temps, la station finit ; & nous partîmes, voulant nous rendre à Beaune de bonne heure : je fis ces trois dernieres lieues moins gaîment que les premieres. Mes amours me remonterent en cervelle à la barbe de toute la Philosophie : il fallut s'y livrer ; je soupirai.... Je m'éloignai pour être seul.... Un homme, tel que je l'avois été jusqu'alors, m'auroit fort importuné; la vive image d'un bonheur passé, le pressentiment, la prévoyance de l'avenir, indubitablement plus funeste, arrêta toutes mes réflexions. Pour en adoucir l'amertume, je m'amusai à composer cette Ode élégiaque.

Muſe, de mon amour ta voix eſt dédaignée ;
tu ne pourras jamais prévenir. ton malheur :
laiſſe, laiſſe parler mon cœur ;
&, ſi tu veux ſervir ma flamme infortunée,
remets ta lyre à ma douleur.
Si tu veux qu'on ſe rende aux ennuis qui me
preſſent,
il me faut cette voix dont le ſon douloureux
fléchit les Enfers rigoureux :
le cœur de l'infidelle à qui ces cris s'adreſſent,
n'eſt pas moins inflexibles qu'eux.
Mais pourquoi la fléchir ; ſervez plutôt ma rage :
Dieu vengeur du parjure, accablez de vos coups
un cœur à qui le crime eſt doux.
Arrêtez, qu'ai-je dit! je revois une image
qui fait tomber tout mon courroux.
La trahiſon n'a rien enlevé de ſes charmes :
jaloux de plus en plus du ſort de mes rivaux,
mon amour croît avec mes maux ;
mes yeux, mes triſtes yeux, au travers de mes
larmes,
lui trouvent des appas nouveaux.

Mais retournons à ma narration. Entre mille défauts, j'ai celui de vouloir trop intéreſſer les gens à mon malheur. L'Aurore, comme dit le pompeux Pere le Moine, avoit déjà chaſſé la nuit avec ſon fouet

de pourpre, & ouvert la porte au jour avec une clef de vermeil.

Quand on apperçut le poulet
du plus haut clocher de la Ville,
où la Parque, un peu trop habile,
a pensé couper le filet
des jours de votre humble valet.

A l'aspect de ce redoutable haras, mon cœur battit comme celui de l'infortuné Regulus, quand, à son retour, il découvrit les tours de Carthage; mais il n'étoit plus temps de reculer. Après avoir donc arboré le pavillon blanc, c'est-à-dire, après avoir épanoui les couleurs de Dijon sur mon chapeau, j'entrai fiérement sur les terres ennemies, en me recommandant à la Dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fût que cinq heures, l'espoir du spectacle faisoit déjà fourmiller les rues de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple amassé,
j'avois l'orgueil & la malice
de me prendre pour un Ulysse
entrant à la Cour de Circé.

L'air du pays me ſurprit; il m'échappa deux ou trois traits qui avoient bien le goût du terroir. Comme c'eſt fête à Beaune le Dimanche auſſi bien qu'ici, je voulois entendre la Meſſe: je demandai aux paſſans ſi on la diſoit le matin. On me répondit par un éclat de rire qui me réveilla; mais ce fut pour une deuxieme chûte plus lourde que la premiere. Ma mere, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étois bien hâlé, je répondis qu'il avoit fait un ſoleil de diable toute la nuit. Le ſecond éclat de rire que cette bêtiſe occaſionna, me fit tenir ſur mes gardes. Le génie abrutiſſant de Beaune m'avoit déja fait avaler un air empoiſonné. J'eus bientôt trouvé du remede: je courus purger mon eſprit à l'Hôtel des trois Maures, où je trouvai les médecines ſi bonnes, que j'en avalai quinze ou vingt ſans les rendre. Muni d'un bon déjeûné, je fus à ma toilette, & de-là à je ne ſçais quelle Egliſe; du moins ſçais-je bien que la Providence avoit pris de ſi bonnes meſures, que tel qui s'y trouva

pour y lorgner, fut contraint d'y prier Dieu,

Non pas qu'il y manquât de femmes;
tout en étoit rempli depuis la porte au Chœur:
mais c'eſt qu'en vérité ces Dames
auroient effrayé Jean-ſans-peur.
Mes yeux, qui par-tout galoppoient,
n'en rencontroient que d'effroyables;
& ſans le bénitier où leurs mains ſe trempoient,
j'aurois cru que c'étoient des diables.

Je crois qu'elles furent bien ſcandaliſées de la dévotion d'une centaine de jeunes gens qui les environnoient: on ne les gratifia pas d'une diſtraction, & jamais Dieu n'eut, à des Meſſes d'onze heures & demie, des cœurs moins partagés. N'allez pas tirer de-là conſéquence contre tout le peuple de Beaune: la laideur n'y eſt pas générale comme la bêtiſe. On trouve de la fleur & du ſon dans un ſac de farine; mais, ma foi, je penſe qu'on l'avoit bien ôtée, & que le diable avoit emporté la fleur, & Dieu le ſon. En ſortant de-là, un vieux

Ami de mon pere m'emporta chez lui pour y dîner.

Le buffet étoit prêt, & la nappe étoit mise :
 l'Hôte m'y régala du mieux.
Sur-tout je vous dirai qu'à ce repas mes yeux
 furent plus heureux qu'à l'Eglise.
  On m'avoit mis
   vis - à - vis
 une Pucelle à blonde tresse,
 dont l'air aimable & languissant
 redoubloit ce charme innocent
 que nous voyons à la jeunesse.
 De ses grands yeux tendres & mornes
il tomboit des regards, dont la douce pudeur
 eût fait sortir, sur mon honneur,
 l'ame des Capucins des bornes.
Je me plus devant elle à parler de l'amour ;
je peignis les douceurs d'une vive tendresse,
 d'une rupture, d'un retour
 & d'une innocente caresse.
Enfin, je mis si bien les plaisirs dans leur jour,
que j'en vis soupirer ma Convive adorable.
Peut-être disoit-elle, en jugeant de mes feux
par la vivacité de ces portraits heureux :
Ah! qu'il sçait bien aimer, que n'est-il plus aimable !
 Je voudrois le rendre amoureux.

Depuis deux heures de séance, nous

ne songions gueres à dire graces, quand, tout-à-coup,

exoritur clamorque virûm, clangorque tubarum.

Chacun court de la table à la fenêtre: moi seul, pour voir de plus près, je voulus descendre dans la rue: aussi rien ne m'échappa; je puis même dire que je vis une fois plus qu'un autre. Ce tintamarre annonçoit l'ouverture du prix où les Chevaliers de dix Villes marchoient en bel ordre. Ceux de Chaumont, comme les plus étrangers, avoient le pas: nos Dijonois suivoient; ils voulurent, en passant vers moi, m'emmener avec eux, me disant à l'oreille qu'ils m'avoient entendu (*) menacer. Je m'excusai opiniâtrément de les suivre, sous prétexte que j'étois sans épée. Quant aux menaces, je leur dis:

Allez, je ne crains pas leur impuissant courroux;
& quand je serois seul, je les bâterois (1) tous.

L'ordre de la marche entraîna ces hon-

(*) Allusion au mot *bâter*.

nêtes importuns, & m'en délivra. Châlons, Saulieu, Clagny, Nuits, Sémur & deux autres Villes dont j'ai oublié les noms, parurent après. Les Chevaliers de Beaune parurent, enfin, ſous la livrée verte. Dès que j'en fus apperçu, mon nom courut de gueule en gueule, & vola par les airs. On porta, d'un bout de la troupe à l'autre, la main ſur le cimeterre; en un mot, j'en vis briller quarante à mes yeux, dont toutes les pointes ſe tournerent de mon côté. Vous me croyez perdu, tant s'en faut. Toutes ces pointes baiſſées avec l'étendard m'honorerent d'une ſalve militaire, qu'au milieu de tout ce vacarme je reçus d'un air tranquille & reconnoiſſant, le bonnet au poing, le corps incliné, l'index de la main droite ſur la bouche, promettant par ce ſigne de ne rien dire. J'eus tenu ma promeſſe, ſi la jeuneſſe outre-cuidée, qui ſuivoit ces bons & loyaux Chevaliers, n'eût rompu ce traité de paix. Ces roſſignols, la plume ſur l'oreille, le fuſil ſur l'épaule, marchoient cinq à cinq; & comme le

ruiſſeau du milieu de la rue couloit abondamment, chaque ſoldat du milieu, pour ne pas rompre ſon rang, marchoit dans la poſture du coloſſe de Rhodes. Je ne pus m'empêcher d'en plaiſanter avec ceux qui m'entouroient. La ſuperbe infanterie me fit une décharge de regards foudroyans, que je payai d'un ſourire de mauvais augure : nous ne nous fîmes pour-lors aucun mal. Tous ces coups-là & ce ſpectacle finirent. Le torrent curieux m'entraîna au but où s'alloit diſputer le prix.

Un feuillage agréable, aſſez bien ajuſté,
formoit un long rang de portiques
ſervant de face à quantité
de loges frêles & ruſtiques :
deux longs ais ſur chacune appuyés par les bouts,
trembloient ſous le poids des bouteilles ;
&, danſant au ſon des gloux-gloux,
des chantres à l'entour y briſoient les oreilles.
Tandis que, ſur un noir éloigné de cent pas,
Mars, las d'enſanglanter la terre,
& frappant les échos du bruit de ſon tonnerre,
ſignaloit à nos yeux l'adreſſe de ſon bras.
Cependant, parmi le fracas

des pots, des verres & des armes,
dans les beaux yeux Amour étalant ſes appas,
livroit au fond des cœurs de terribles combats
& cauſoit de vives alarmes.

Il n'eſt que d'être crotté pour affronter le bourbier. Ma paſſion ne m'en laiſſant pas à craindre d'autres, je laiſſois hardiment courir mes yeux de belle en belle. Au plus fort de mon attention, une jeune Beaunoiſe, ſortie de Dijon depuis quinze ou ſeize mois, & que j'y avois vu l'intime de ma Couſine, me reconnut, & m'aborda pour me demander comment elle & moi nous nous portions. Je ne répondis rien à ces queſtions frivoles;

Sed graviter gemitus imo de pectore ducens.

Je ſuis trahi, lui dis-je, vous ne voyez plus en moi que le reſte de votre cruelle Amie: elle eſt infidelle..... elle me tue. Que votre préſence me rappelle d'heureux momens perdus pour jamais! Cette nouvelle l'étonna plus que ma douleur; mais ma douleur la fâcha plus que cette nou-

velle. Je tâchois de goûter les avis obligeans qu'elle voulut me donner, sur une perte qui lui déplaisoit moins qu'à moi.

Mais mon malheureux cœur chérit son esclavage,
& ne veut pas qu'on le soulage :
je ne sçais que la mort, trop lente à m'arriver,
qui puisse en arracher l'image
qu'un trop fidele amour a pris soin d'y graver.

Tout se plut à m'arriver. Laissez dire les Amans. Vous allez voir que j'eus la plus belle occasion du monde pour aller en l'autre, sans avoir voulu en profiter. La rencontre de cette fille me laissa dans une rêverie, dont les devises environnées de guirlandes me tirerent. La premiere que je vis étoit morte ; du moins son corps étoit séparé de son ame : cela s'appelle, ce me semble être mort. Deux arquebuses peintes en sautoir avoiént pour légende : *Licèt divisa, tendunt eodem.* Entendant, par ces mots, que les différentes troupes de Chevaliers, quoique divisées, tendoient au même but. Cette pensée s'offre par les

mes, dont les bouches font dirigées, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident. Je paffois aux autres, quand il fallut m'abandonner à une troupe d'étrangers & d'amis qui m'emmenerent pour boire; vie qui dura jufqu'à fept ou huit heures du foir, que je les quittai pour aller fouper avec d'honnêtes gens qui m'attendoient. En paffant par la grand'rue, je vis un âne arrêté, auquel j'attachai une belle treffe de ruban verd, en lui difant : *Marche au but.* Les témoins, qui n'étoient pas de Beaune, en rirent; mais j'ai fçu que les Citadins en avoient juré vengeance : en l'attendant, je foupai comme un Roi.

Avant d'en être à la chanfon,
je fis bien trotter l'Echanfon.
Pour fatisfaire enfin les Dames,
au fon du hautbois nous dansâmes :
enfuite, pour fermer le divertiffement,
je racontai nonchalemment
les merveilleux effets de la bague enchantée.

Voilà bien des mouvemens pour une journée que devoit fuivre une nuit affez

fatigante : aussi me dispensai-je d'aller aux feux d'artifice qu'on tiroit aux buttes avec une décharge d'artillerie. Après sept ou huit heures de sommeil, je fus réveillé par les instrumens de guerre, qui rappelloient les Chevaliers au pas. Les plaisirs recommencerent avec le bruit des armes. Que sert-il de vous les spécifier ?

Sans un esprit pareil au vôtre,
puis-je de nouveaux traits dépeindre un second jour,
que je vis couler, comme l'autre,
dans les plaisirs du vin, des jeux & de l'amour.
Sauter, manger, chanter & boire,
resauter, remanger, rechanter,
ce fut toujours la même histoire.

Je m'informai du feu de la veille avec quelques Beaunois, qui me dirent que le bruit du canon avoit donné un beau spectacle; que le feu des serpentins avoit brûlé les épitaphes. Ce jour-là, je fus traité splendidement aux Peres de l'Oratoire, en considération d'un frere que j'ai chez ces Messieurs. Ils m'inviterent à venir le len-

demain à des Thèſes que leurs jeunes Penſionnaires ſoutenoient ſur l'Hiſtoire Romaine. Il m'en paſſa un trait par l'eſprit, qui me fit faire cette épigramme ſur les âneries ſi célèbres & ſi ordinaires de la Maiſon de Ville de Beaune.

Pour Conſul à Rome autrefois
d'un cheval le Sénat fit choix;
ainſi le rapporte Suétone.
Après un tel événement,
je ne m'étonne nullement
qu'on ait vu ſi ſouvent un âne Maire à Beaune.

Extrema gaudii luctus occupat.

Voici le commencement de mes infortunes. J'en précipiterai le cours pour vous moins ennuyer, ſi je vous ſuis indifférent; & vous chagriner moins, ſi vous m'aimez. Je m'aviſai, ſur les dix heures du ſoir, d'aller à la Comédie. La premiere & la meilleure ſcène que j'eus, fut la réponſe d'un Beaunois du bel eſprit, à qui je demandai quelle Piece on jouoit. Les fureurs de Scapin, me répondit-il. Je croyois,

repris-je, que c'étoit les fourberies d'Oreste. A ce mot, qui fut hébreu pour lui, nous entrâmes dans le Parterre. J'y fus bientôt reconnu d'une troupe de jeunes Bourgeois qui se carroient sur la Scène, aussi fiers que quand on les étrille. Ils m'envoyerent cent quolibets; & je n'y répondois que trop, quand les Comédiens, qui commencerent, nous obligerent à finir, au grand regret des rieurs. Tel est le lievre, tel on le tue; c'est-à-dire, que la Piece fut jouée pitoyablement. Cependant, comme il y a bien des coups donnés dans cette farce, elle emporta l'applaudissement général. Un Petit-Maître de Beaune, de ceux qui m'avoient entrepris avant la Piece, enthousiasmé de la scène du sac, cria: Paix donc, on n'entend rien. Ce n'est pas faute d'oreille, lui répartit-on du Parterre. Tous les offensés alors jurerent ma perte. La Piece finie, ces Braves coururent m'attendre au passage: à peine eus-je le nez à l'air, que me voilà relancé de vingt ou trente épées nues. Je ne pus si bien faire, que je ne

m'en visse bientôt environné. Je n'avois qu'une canne, qu'après un moment de forte résistance, je jetai contre terre, pour désarmer cette meute affamée, & sauver ma carcasse. Mais lorsque je vis qu'on ne m'en faisoit pas plus de quartier, donnant à tort & à travers de quinze ou vingt épées nues, j'essuyai la moitié des coups; j'esquivai & disparus. Me voilà donc seul à l'abri de l'orage avec un coup de pointe très-léger dans le flanc. Minuit sonnoit; les rues étoient calmes & désertes, la lune y donnoit à plomb. La question étoit de regagner mon logis: je marchois pas à pas dans l'ombre, je le voyois enfin; déjà je riois de mon aventure, quand je vis tous mes gens venir à moi flamberge au vent. Il fallut encore fuir ou mourir: je tournai donc gaîment les talons; & j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai pour les complimenter sur leur grand courage, & leur aversion pour les duels. Mes discours redoublerent leur course; leur course redoubla la mienne: je me fis bientôt perdre

de vue ; & je commençois à respirer ; mais .....

Admirez avec moi le sort dont la poursuite
me fait tomber alors au piege que j'évite.

Je me trouvai, pour la troisieme fois, bec à bec avec mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeois autour d'eux pour les braver ; ils firent plus d'efforts pour m'atteindre que jamais.

Pour me dérober à la troupe
de mes lâches persécuteurs,
Pégase, auteur de mes malheurs,
que ne me tendois-tu la croupe !

C'étoit fait de moi. Je n'espérois plus m'échapper : poursuivi, pressé, presqu'atteint d'une légion d'épées, au travers de rues inconnues, dont les détours me remettoient incessamment au milieu de mes rivaux ; sans secours, sans armes, je songeois plus à dire le *libera* que le *lætatus sum*, & je faisois, hélas ! de bien tristes reflexions, quand je me vis secouru d'une des

les plus fortes mains que mon Ange eût pu me choisir. Une jeune Demoiselle, plus aimable que l'Amour, regardant par une fenêtre, & me voyant à la tête de tant d'épées, cria qu'on alloit m'assassiner. Un homme & un frere, regardant par une fenêtre du haut, lui dirent d'ouvrir la porte; elle le fit. Je la vis, j'entrai, & j'offris mes actions de graces à l'escouade, puis me laissai mener dans une chambre où l'on me fit coucher. Le matin, cherchant par la maison, pour remercier avant d'en sortir, d'appartement en appartement j'entrai dans celui où étoit couchée ma belle Libératrice. J'approchai du lit, dont elle avoit ouvert le rideau au bruit que j'avois fait pour lui temoigner ma reconnoissance. Qu'elle étoit belle! je ne sçais si la reconnoissance lui prêtoit de nouveaux charmes à mes yeux.

Mais jamais à ma belle ingrate
Je ne vis un tein si vermeil.
La fraicheur d'un profond sommeil
Attendrissoit l'éclat de sa peau délicate;

enfin, la toile de ses draps
noirciſſoit auprès de ſes bras.
Ses yeux bleus & touchans brilloient d'un feu
céleſte ;
mes regards ſur ſa gorge allumoient mon eſprit,
qui, ſe gliſſant au fond du lit,
ſembloit me découvrir le reſte.

Belle & rare conjonƈture pour un eſprit romaneſque, qui aime à mettre tout Cyrus dans un compliment. Je fis le mien le plus précis & le plus énergique que je pus. Mes adieux finis, je courus à mon logis, où je trouvai ma mere qui me fit partir ſur le champ en litiere (à Beaune on dit *ſur la litiere*). Voilà, Monſieur, l'hiſtoire fidelle que tout le monde ſçait, & commente à ſa fantaiſie. Un petit nombre de Beaux Eſprits ne m'en eſtime pas moins; d'autres, plus ſimples, me plaignent ; d'autres me blâment, quoiqu'après tout

Je trouve qu'il eſt honorable
de me voir haï dans un lieu
où l'ânerie eſt eſtimable :
car, comme enfin, ſans plaire à Dieu,

je ne ſçaurois déplaire au Diable ;
de même, quand vous me chaſſez,
illuſtres Citoyens de Beaune,
il me ſemble que c'eſt aſſez
pour me faire entrer en Sorbonne.

Mes fâcheux Supérieurs ne peuvent me cacher leur mauvaiſe humeur, ni moi le chagrin qu'elle me cauſe. J'ai le courage de vous écrire ; c'eſt-à-dire, de me conſoler. Je le fais, enfin, unique douceur, premier plaiſir que mon cœur ait goûté depuis treize jours. Il eſt temps qu'il prenne fin.

Je m'y ſuis trop abandonné :
revenez, ſombre ennui, c'eſt aſſez vous ſuſpendre ;
peut-être je me ſus damné
en tardant trop à vous reprendre.

N. B. *Le Manuſcrit qui me fournit cette Piece, ajoute que les Chevaliers de l'Arquebuſe de Beaune, ayant gagné en 1715 le Prix de dix Compagnies, Piron, qui habitoit alors ſa Patrie, tourna les Beaunois en ridicule dans une Ode burleſque. Quinze mois*

après, les Beaunois rendirent leur Prix: Piron, malgré ses Amis, voulut être témoin de ces nouvelles Fêtes, & y essuya l'aventure qu'on vient de lire. Les colériques Beaunois n'ayant pu l'assassiner, firent en Vers une plate Complainte sur sa fuite, qu'ils lui envoyerent. Piron leur répliqua :

Brave & sçavant peuple de Beaune,
fils de Phœbus & de Bellone,
qui suivez ces Dieux tour à tour:
glorieux des exploits célebres
que vous fîtes dans les ténebres,
vous les produisez donc au jour.

Chanson digne de vos Ecoles!
le sujet, l'air & les paroles,
tout y ressent le nom Beaunois.
Pour nous la rendre encor plus belle;
que ne pouviez-vous avec elle
envoyer ici votre voix!

De la part d'un de vos Libraires,
j'en ai reçu cent exemplaires;
j'en attends encore un envoi.
M'en eussiez-vous donné dix mille,
ils ne pourroient être inutiles,
& j'en ferois un bon emploi.

Lorſque, ſans verge & ſans épée,
ſur ma carcaſſe conſtipée
je vis briller cent glaives nus;
je le raconte à votre gloire,
vous me fîtes venir la foire;
vous me deviez des torche-culs.

Hic meta Laborum.



LE JEUNE MARSEILLOIS,

ET LE

BARON DE M***.

Un jeune homme, nommé *Robert*, attendoit sur le rivage à Marseille, que quelqu'un entrât dans son batelet. Un Inconnu s'y place : mais, un instant après, il se préparoit à en sortir, malgré la présence de Robert, qu'il ne soupçonnoit pas d'en être le Patron. Il lui dit que, puisque le Conducteur de cette barque ne se montre point, il va passer dans une autre. Monsieur, lui dit le jeune homme, celle-ci est la mienne : voulez-vous sortir du Port? — Non, Monsieur, il n'y a plus qu'une heure de jour : je voulois seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur & de la beauté de la

ſoirée. . . . . Mais vous n'avez pas l'air d'un Marinier, ni le ton d'un homme de cet état ? — Je ne le ſuis pas en effet ; ce n'eſt que pour gagner de l'argent que je fais ce métier les Fêtes & Dimanches. — Quoi ! avare à votre âge ! Cela dépare votre jeuneſſe, & diminue l'intérêt qu'inſpire votre heureuſe phyſionomie. — Ah ! Monſieur, ſi vous ſçaviez pourquoi je déſire ſi fort de gagner de l'argent, vous n'ajouteriez pas à ma peine celle de me croire d'un caractere ſi bas ! — J'ai pu vous faire tort ; mais vous ne vous êtes point expliqué : faiſons notre promenade, & vous me conterez votre hiſtoire. L'Inconnu s'aſſied. Eh bien ! pourſuit-il, dites-moi quels ſont vos chagrins ; vous m'avez diſpoſé à y prendre part. — Je n'en ai qu'un, dit le jeune homme, celui d'avoir un pere dans les fers, ſans pouvoir l'en tirer. Il étoit Courtier dans cette Ville ; il s'étoit procuré de ſes épargnes & de celles de ma mere, dans le commerce des modes, un intérêt ſur un vaiſſeau en charge pour

Smyrne. Il a voulu veiller lui-même à l'échange de sa pacotille, & en faire le choix. Le vaisseau a été pris par un Corsaire, & conduit à Tétuan, où mon malheureux pere est esclave avec le reste de l'équipage. Il faut deux mille écus pour sa rançon: mais, comme il s'étoit épuisé, afin de rendre son entreprise plus importante, nous sommes bien éloignés d'avoir cette somme. Cependant ma mere & mes sœurs travaillent jour & nuit; j'en fais de même chez mon Maître, dans l'état de Joaillier que j'ai embrassé, & je cherche à mettre à profit, comme vous voyez, les Dimanches & les Fêtes. Nous nous sommes retranchés jusque sur les besoins de premiere nécessité; une seule petite chambre forme tout notre logement. Je croyois d'abord aller prendre la place de mon pere, & le délivrer, en me chargeant de ses fers. J'étois prêt à exécuter ce projet, lorsque ma mere, qui en fut informée je ne sçais comment, m'assura qu'il étoit aussi impraticable que chimérique, & fit défendre

tous les Capitaines du Levant de me prendre sur leur bord. — Et recevez-vous quelquefois des nouvelles de votre pere ? Sçavez-vous quel est son Patron à Tétuan, quels traitemens il y éprouve ? — Son Patron est Intendant des Jardins du Roi : on le traite avec humanité, & les travaux auxquels on l'emploie, ne sont pas au-dessus de ses forces : mais nous ne sommes pas avec lui pour le consoler, pour le soulager ; il est éloigné de nous, d'une épouse chérie, & de trois enfans qu'il aima toujours avec tendresse ! — Quel nom porte-t-il à Tétuan ? — Il n'en a pas changé ; il s'appelle Robert comme à Marseille. — Robert..... chez l'Intendant des Jardins ? — Oui, Monsieur. — Votre malheur me touche ; mais, d'après vos sentimens, qui le méritent, j'ose vous présager un meilleur sort, & je vous le souhaite bien sincérement..... En jouissant du frais, je voulois me livrer à la solitude, ne trouvez donc pas mauvais, mon Ami, que je sois tranquille un moment.

Lorsqu'il fut nuit, Robert eut ordre d'aborder. Alors l'Inconnu sort du bateau, lui remet une bourse entre les mains; &, sans lui laisser le temps de le remercier, s'éloigne avec précipitation. Il y avoit dans cette bourse huit doubles louis en or, & dix écus en argent. Une telle générosité donna au jeune homme la plus haute opinion de celui qui en étoit capable; mais ce fut en vain qu'il fit des vœux pour le rejoindre, & lui rendre graces.

Six semaines après cette époque, cette Famille honnête, qui continuoit sans relâche à travailler pour compléter la somme dont elle avoit besoin, prenoit un dîner frugal, composé de pain & d'amandes seches: elle voit arriver Robert le pere, très-proprement vêtu, qui la surprend dans sa douleur & dans sa misere. Qu'on juge de l'étonnement de sa femme & de ses enfans, de leurs transports, de leur joie! Le bon Robert se jette dans leurs bras, s'épuise en remercîmens sur les cinquante louis qu'on lui a comptés en s'embarquant

dans le vaisseau, où son passage & sa nourriture étoient acquittés d'avance; sur les habillemens qu'on lui a fournis, &c. Il ne sçait comment reconnoître tant de zèle & tant d'amour.

Une nouvelle surprise tenoit cette Famille immobile: ils se regardoient les uns les autres. La mere rompt le silence; elle imagine que c'est son fils qui a tout fait; elle raconte à son pere comment, dès l'origine de son esclavage, il a voulu aller prendre sa place, & comment elle l'en avoit empêché. Il falloit six mille francs pour la rançon; nous en avions, poursuit-elle, un peu plus de la moitié, dont la meilleure partie étoit le fruit de son travail; il aura trouvé des Amis qui l'auront aidés. Tout-à-coup, rêveur & taciturne, le pere consterné; puis, s'adressant à son fils: Malheureux! qu'as-tu fait? Comment puis-je te devoir ma délivrance sans la regretter? Comment pouvoit-elle rester un secret pour ta mere, sans être achetée au prix de la vertu? A ton âge, fils d'un

infortuné, d'un esclave, on ne se procure point naturellement les ressources qu'il te falloit! Je frémis de penser que l'amour paternel t'a rendu coupable: rassure-moi, sois vrai, & mourons tous, si tu as pu cesser d'être honnête. Tranquillisez-vous, mon pere, répond-t-il en l'embrassant; votre fils n'est pas indigne de ce titre, ni assez heureux pour avoir pu vous prouver combien il lui est cher. Ce n'est point à moi que vous devez votre liberté; je connois notre Bienfaiteur. Souvenez-vous, ma mere, de cet Inconnu qui me donna sa bourse; il m'a bien fait des questions. Je passerai ma vie à le chercher; je le trouverai, & il viendra jouir du spectacle de ses bienfaits. Ensuite il raconte à son pere l'Anecdote de l'Inconnu, & le rassure ainsi sur ses craintes.

Rendu à sa Famille, Robert trouva des Amis & des secours: les succès surpasserent son attente. Au bout de deux ans, il acquit de l'aisance; ses enfans, qu'il avoit établis, partageoient son bonheur entre lui

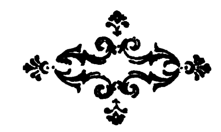
& sa femme, & il eût été pour eux sans mélange, si les recherches continuelles du fils avoient pu faire découvrir ce Bienfaiteur, qui se dérobeoit avec tant de soin à leur reconnoissance & à leur vœu. Il le rencontra, enfin, un Dimanche matin, se promenant seul sur le Port. Ah! mon Dieu tutélaire! c'est tout ce qu'il peut prononcer en se jetant à ses pieds, où il tomba sans connoissance. L'Inconnu s'empresse de le secourir, & de lui demander la cause de son état. Quoi! Monsieur, pouvez-vous l'ignorer, lui répond le jeune homme? Avez-vous oublié Robert & sa famille infortunée, que vous rendîtes à la vie, en lui rendant son pere? — Vous vous méprenez, mon Ami, je ne vous connois point, & vous ne sçauriez me connoître: étranger à Marseille, je n'y suis que depuis peu de jours. — Tout cela peut être; mais souvenez-vous qu'il y a vingt-six mois que vous y étiez aussi. Rappellez-vous cette promenade dans ce Port, l'intérêt que vous prîtes à mon malheur, les questions

que vous me fîtes sur les circonstances qui pouvoient vous éclairer, & vous donner les lumieres nécessaires pour être notre bienfaiteur. Libérateur de mon pere! pouvez-vous oublier que vous êtes le sauveur d'une famille entiere, qui ne désire plus rien que votre présence. Ne vous refusez pas à ses vœux, & venez voir les heureux que vous avez faits...... Venez. — Je vous l'ai déjà dit, mon Ami, vous vous méprenez. — Non, Monsieur, je ne me trompe point; vos traits sont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puisse vous méconnoître. Venez de grace. En même temps il le prenoit par le bras, & lui faisoit une sorte de violence pour l'entraîner. Une multitude de peuple s'assembloit autour d'eux: alors l'Inconnu, d'un ton plus grave & plus ferme. Monsieur, dit-il, cette scène commence à être fatigante: quelque ressemblance occasionne votre erreur, rappellez votre raison, & allez, dans votre famille, profiter de la tranquillité dont vous me paroissez avoir

besoin. Quelle cruauté, s'écrie le jeune homme ! Bienfaiteur de cette Famille, pourquoi altérer, par votre résistance, le bonheur qu'elle ne doit qu'à vous ? Resterai-je en vain à vos pieds ? serez-vous assez inflexible pour refuser le tribut que nous reservons depuis si long-temps à votre sensibilité ? & vous qui êtes ici présens, vous que le trouble & le désordre où vous me voyez doivent attendrir ! joignez-vous tous à moi, pour que l'Auteur de mon salut vienne contempler lui-même son propre ouvrage. A ces mots, l'Inconnu paroît se faire quelque violence: mais, comme on s'y attendoit le moins, réunissant toutes ses forces, & rappellant son courage pour résister à la séduction de la jouissance délicieuse qui lui est offerte, il s'échappe comme un trait au milieu de la foule, & disparoît en un instant.

Cet Inconnu le seroit encore aujourd'hui, si ses gens d'affaires, ayant trouvé dans ses papiers, à la mort de leur Maître, une note de sept mille cinq cents livres

envoyés à M. Main, de Cadix, n'en eussent pas demandé compte à ce dernier, mais seulement par curiosité, puisque la note étoit bâtonnée, & le papier chiffonné comme ceux que l'on destine au feu. Ce fameux Banquier répondit qu'il en avoit fait usage pour délivrer un Marseillois nommé Robert, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de Charles de Sécondat, Baron de Montesquieu, Président à Mortier au Parlement de Bordeaux. On sçait que l'illustre Montesquieu aimoit à voyager, & qu'il visitoit souvent sa sœur, Madame d'Héricourt, mariée à Marseille.



VERS

A LA FONTAINE

DE MEUDON.

Aimable fille des montagnes,
qui, d'un tertre iſolé qu'ombragent trois ormeaux,
ſur un lit de gravier laiſſant tomber tes eaux,
viens déſaltérer nos campagnes,
dans quelle grotte obſçure, ou bien, ſous quels berceaux
raſſembles-tu l'eſſaim de tes jeunes Compagnes,
& les Nymphes de tes côteaux?
Souffres-moi pour témoin de leurs danſes légeres,
& de leurs plaiſirs innocens.
Horace a vu jadis de ſemblables myſteres,
Horace a célébré, dans ſes divins accens,
la fontaine de Blanduſie,
objet de ſon hommage, honneur de l'Italie,
& le rendez-vous des Amans.
O! Nymphe, tu ſerois plus digne de ſes chants.
Fontaine de Meudon, ſource pure & limpide,

accueilles ſur tes bords un habitant nouveau.
aux ſons qu'il va former que toi ſeule préſide!
Dans les antiques mœurs on entendroit Ovide
te promettre le ſang d'un agile chevreau,
ou d'une géniſſe timide.
Mais faut-il préſenter cette offrande homicide
à la Déeſſe d'un ruiſſeau,
& ſouiller ſon criſtal liquide?
Tu verras, par mes mains, ton rivage jonché
de branches de lilas, d'épine printanniere,
je renouerai-le tout d'un ruban détaché
du corſet de quelque Bergere,
& voilà mon bouquet; il eſt fait pour nous deux.
Les dons de la campagne ici bornent mes vœux;
ici je me ſens plus tranquille:
les folles paſſions dont, au ſein de la Ville,
je portois ſur mon cœur le pénible fardeau,
ſe calment dans ce libre aſyle,
& ſous un horizon plus beau.
L'ambition s'endort, les préjugés ſe taiſent,
des deſirs effrénés les tumultes s'appaiſent.
Je ſuis plus à moi-même, & dépends moins d'autrui;
mes penchans ſont plus doux, mes plaiſirs plus faciles;
il n'en faut de bruyans qu'à des ames ſtériles,
que l'agitation défend contre l'ennui.
Le repos eſt un bien lorſque notre ame eſt pure,
& lorſqu'elle eſt ſenſible, un champ peut l'attendrir:
d'un œil indifférent qui peut voir la verdure,

n'étoit pas né pour le plaisir.
Je respire avec l'air le calme & l'allégresse;
ce gazon, ce côteau, cet arbre m'intéresse;
l'oiseau chante, & l'Amour anime ses accens;
la Nature m'entoure & parle à tous mes sens.
Nature! que sert-il que dans leur fausse ivresse,
d'ambitieux rimeurs te nomment leur maîtresse?
Tu n'es pas à leurs yeux des objets le plus beau:
non, tu n'as point touché leur vanité futile.
Pour être applaudis à la Ville,
ils nous parlent de leur hameau.
Leur vain amour pour toi n'est rien que la manie
d'étaler à nos yeux ce qu'ils n'ont point goûté:
ils peignent une fleur, & ne l'ont pas cueillie,
tu n'es point leur Divinité.
Ils n'ont pas sous tes yeux composé leur cantique.
Qu'ils viennent sur ces bords: fortunés comme moi,
renonçant, pour t'aimer, à l'orgueil poétique,
tous leurs Vers couleront purs & doux comme toi.
Eh! qui se défendroit d'un riant Paysage!
Au spectacle des champs qui pourroit résister!
Ah! c'est un charmant Paysage,
que Saint-Lambert a dû chanter.
Là-bas, sur ce côteau, théâtre de verdure,
regardez l'homme heureux: il contemple, il jouit:
Son visage est serein, & sa bouche sourit....;
son front est rayonnant d'uue volupté pure;
vous lui parlez, à peine il entend vos discours,
à peine il vous répond. L'onde est là qui murmure,

il compte les cailloux qu'il effleure en ſon cours.
il eſt l'amant de la Nature,
il eſt ſeul avec elle, il eſt entre ſes bras....
Cruels, n'approchez point, ne l'interrompez pas.
Il dérobe cette heure aux chagrins homicides.
Ces momens ſont bien chers, puiſqu'ils ſont ſi rapides,
il ne peut les goûter toujours.
Bientôt les paſſions reprendront leur empire;
peut-être eſt-il, hélas! ſous celui des Amours,
ou peut être la Gloire a ſçu trop le ſéduire,
la Gloire! ah! s'il eſt vrai, ces momens ſeront courts.
O Souveraine de mes jours!
Gloire, tu me pourſuis juſqu'au ſein des campagnes,
ſous l'abri des rochers, au faîte des montagnes!
Ton ſéduiſant fantôme eſt toujours devant moi.
Eh bien! je t'obéis, je ſuis encor à toi.
Ne me reproches point une oiſiveté ſage:
mon vaiſſeau ſe radoube, & va braver l'orage.
Dans les tréſors cachés de la réflexion,
ſolitaire appliqué, j'ai puiſé des richeſſes:
Gloire! voici le temps de tenir tes promeſſes:
ſur moi, de tes ſplendeurs, fais briller un rayon;
la plûs belle retraite en peut être embellie;
& ſi tu m'exauçois, du ſein de mes foyers,
je reviens en ces lieux ſemer ſur la prairie
tes couronnes & tes lauriers.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Acad. Franç.*

VOYAGE D'IRENE.

IRENE se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son Temple, & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse & recrue de fatigue; & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appétit: l'Oracle lui ordonne de dîner peu. Elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies; & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demande pourquoi elle devient pesante, & quel remede: l'Oracle lui répond qu'elle doit se lever avant midi, & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. Elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'Oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions, & il ajoute qu'elle fasse diète.

Ma vue s'affoiblit, dit Irene : prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle; je ne suis ni si saine, ni si forte que j'ai été : c'est, dit le Dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? Le plus court, Irene, c'est de mourir, comme ont fait votre Mere & votre Aïeule. Fils d'Apollon, s'écrie Irene, quel conseil me donnez-vous? Est-ce-là toute cette science que les hommes publient, & qui vous fait révérer de toute la Terre? Que m'apprenez-vous de rare & de mystérieux? & ne sçavois-je pas tous ces remedes que vous m'enseignez? Que n'en usiez-vous donc, reprit le Dieu, sans venir me chercher de si loin, & abréger vos jours par un si long Voyage?

N. B. On tint ce discours à Madame de *Montespan*, aux Eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires.



LA VIE HUMAINE.

STANCES MORALES.

LA grande route de la vie
ſe partage en quatre relais :
quoique plantée en noirs cyprès,
nuit & jour elle eſt fort ſuivie.

En vertu des arrêts du Sort,
c'eſt dans une ample diligence
que le Temps, cocher de la mort,
y voiture l'humaine Engeance.

Pour ce voyage, vous jugez
que l'homme part, dès qu'il eſt jeune ;
& l'uſage veut qu'il déjeune
à l'Hôtel des préjugés.

A midi, Venus le ſupplie
de dîner chez elle en paſſant ;
bien que l'Hôteſſe ſoit jolie,
il la querelle en la quittant.

Pour diſſiper ſa rêverie,
quand la journée eſt aux trois quarts,
il fait halte à l'Hôtellerie
de la Science & des Beaux Arts.

Il y voit des Jaloux ſans nombre,
qui, ſe mettant tous à crier,
lui diſputent d'un regard ſombre
deux ou trois feuilles de laurier.

Contre une auſſi futile Troupe,
ému d'une juſte pitié,
il remonte, & le ſoir il ſoupe
à l'Auberge de l'Amitié.

Mais à cette paiſible table,
comme il alloit ſe divertir,
le Poſtillon impitoyable
le force encore à repartir.

C'en eſt fait! ſon ame ſuccombe
au ſouvenir de tant de maux;
il arrive, & c'eſt une tombe
qui lui ſert de lit de repos.

Par M. Piis.

FIN du Tome Cinquieme.

